LE
LANGAGE
DE
LA RAISON.

J'appartiens à Thoirie de feu le Lieutenant Guerratty

OUVRAGES

DE M. CARACCIOLI.

La Jouiſſance de ſoi-même . . . 3 l.
La Converſation avec ſoi-même. 2 l. 10 ſ.
Le Tableau de la Mort . . . . . 2 l. 10 ſ.
Le Véritable Mentor . . . . . 2 l. 10 ſ.
La Grandeur d'Ame . . . . . 2 l. 10 ſ.
De la Gaieté . . . . . 2 l. 10 ſ.
L'Univers Énigmatique . . . . . 2 l.
Le Caractéres de l'Amitié . . . . 2 l.
Le Langage de la Raiſon . . . . . 2 l. 10 ſ.
Le Langage de la Religion . . . . 2 l. 10 ſ.

LE LANGAGE DE LA RAISON.

Par l'Auteur de la Jouissance de soi-même.

Venite, Filii, audite me; timorem Domini docebo vos. *Pſ.* 33. v. 11.



A LIÉGE,

Chez J. F. BASSOMPIERRE, Libraire.

M. DCC. LXVII.

WBP
Apole
1
2593 ta

AVANT-PROPOS.

SI mes Lecteurs ſont raiſonnables, ils goûteront cette morale; & s'ils ne le ſont pas, ils s'en moqueront, & ils ſeront à plaindre.

Ceux qui n'aiment que les belles phraſes, les paradoxes & les ſyſtêmes contraires aux notions communes, perdront leur tems à me lire. La Raiſon s'exprime ſimplement, parce que ſon langage n'eſt point celui de l'imagination.

Le ſujet de ce Livre pourra paroître trop étendu; mais quand on verra qu'il renferme tous les devoirs de l'homme, par raport à lui-même, au prochain & à Dieu, on conviendra qu'il n'annonce que ce qu'il contient.

L'affectation de nos beaux-eſprits de

vanter continuellement la Raiſon, m'a fait naître l'idée de cet Ouvrage. Je leur montre, ſans métaphyſiquer & ſans diſſerter, qu'on ne peut être vraiment raiſonnable ſans être Chrétien. Cette maniére d'écrire excitera ſans doute leurs riſées ; mais que peuvent les railleries contre la vérité ?

Si l'on ne reconnoît point ici la voix de la Raiſon, c'eſt qu'on n'interroge point ſon ame, & qu'on eſt ſéduit par une fauſſe philoſophie qui offuſque l'eſprit. On voudroit que la raiſon changeât comme les modes ; mais quoiqu'elle ne ſoit plus entendue, elle parle en 1764 de la même maniére qu'en 1600 : toujours uniforme dans tous les lieux & dans tous les tems, elle n'emploie ſon Langage que pour nous éclairer.

Je ne prétens point dans tout l'éloge que je fais de la Raiſon, l'élever au-deſſus de ce qu'elle eſt ; je reconnois ſes bornes : mais je ſuis bien éloigné de lui attribuer nos erreurs. Son Langage

eſt toujours celui de la vérité, & l'on ne s'égare que parce qu'on ne l'écoute pas.

Précieuſe Raiſon, gloire & eſſence de l'humanité, rentrez dans vos droits, & aprenez aux incrédules qu'ils vous outragent, en croyant vous venger; & que votre plus belle prérogative eſt de ſçavoir ſoumettre vos lumiéres à celles de la Foi. On vous cite de toutes parts, on en apelle continuellement à votre Tribunal; & malgré cet hommage aparent, vous ne fûtes jamais moins reverée & moins écoutée.

Quoique ce Livre ſoit en quelque ſorte une apologie du Chiſtianiſme, j'eſpére en donner inceſſamment un autre qui aura pour titre: Le Langage de la Religion. *Peut-on trop employer de moyens, lorſqu'il s'agit de retracer aux hommes l'important de leurs devoirs?*

O vous, qui parcourez actuellement ces lignes, & qui vous diſpoſez à lire cet Ouvrage, regarderez-vous cette lecture

comme un ſimple paſſe-tems, ou plutôt n'en profiterez-vous pas pour vous rendre plus attentif à la voix de votre Raiſon? Elle vous parle depuis l'âge de ſept ans, & peut-être ſans aucun fruit. Jugez-en vous-mêmes; & ſi cela eſt, combien d'années perdues, & combien de regrets!

LE LANGAGE DE LA RAISON.

CHAPITRE PREMIER.

De la Raiſon.

SI je ſuivois le plan de certains Auteurs modernes, je m'apliquerois à définir la Raiſon, & à chercher quelqu'expreſſion neuve, propre à la caractériſer; mais outre que ces ſortes de définitions, pur effet de l'imagination ou du préjugé, varient ſuivant l'opinion des perſonnes, elles ne ſatisfont que les curieux, & laiſſent le même vuide dans le cœur & dans l'eſprit. On ne s'eſt que trop attaché à ces ſuperficies, qui forment aujourd'hui la ſubſtance

de presque tous les Ouvrages : il faut à l'homme quelque chose de vrai en tout point, qui le rapellant à lui-même, le force à sortir de sa dissipation ou de sa léthargie, & lui fasse entrevoir le terme de son origine, ainsi que sa destinée.

Cependant, pour ne pas éviter la difficulté, nous dirons en deux mots, que la Raison est *la justesse & la combinaison des pensées*, & c'est-là ce qui distingue essentiellement l'homme de la bête, dont l'instinct ne peut être regardé que comme une véritable impulsion. Notre ame, dans une opération continuelle, rassemble plusieurs idées, en forme un jugement, & se décide en conséquence. Eh ! que deviendroit l'Univers sans la faculté de raisonner ? » La terre, comme le dit le célébre » Auteur du Spectacle de la Nature, » seroit entiérement aveugle, & n'au- » roit besoin ni de lumiére, ni de so- » leil : mais avec la raison, qui est le » centre des Ouvrages de Dieu, & qui » en fait l'harmonie ; l'intelligence, » l'unité, les raports régnent par- » tout ; & l'homme raprochant tous les » êtres forme un tout de tant de parties » éparses.

» Les animaux, ajoute le même Auteur, ne connoiſſent ni celui qui les habille, ni celui qui les nourrit; les Aſtres ignorent d'où ils tirent leur clarté, tandis que la Raiſon ſeule le ſent & le connoît. Placée entre Dieu & les créatures inſenſibles, elle ſe trouve chargée envers le Créateur de l'action de graces, de l'amour, & de la reconnoiſſance pour tous les êtres. Sans elle toute la nature eſt muette, & par elle tout ce qui exiſte publie la gloire de ſon Auteur. »

En effet, ſi la raiſon venoit à ſe taire dans l'Univers, on n'entendroit que le mugiſſement des paſſions; & le cri des humains, confondu avec celui des bêtes, n'exprimeroit que le déſordre & la ſtupidité. C'eſt la voix de la Raiſon qui a dicté les Loix, qui a inſpiré la connoiſſance & le goût des Sciences, & qui nous a perſuadés de vivre en ſociété. C'eſt elle qui a annoncé les merveilles du Tout-Puiſſant, qui nous a convaincus de la vérité de la révélation, qui nous rapelle continuellement à nous-mêmes & à Dieu, qui nous prêche l'amour de la vertu, & qui nous engage à goûter le bonheur de la philoſophie chrétienne. Tout

ce qui n'eſt point le Langage de la Raiſon, détonne & trouble l'harmonie de l'Univers.

La Raiſon eſt rarement la compagne d'un eſprit vif & ſaillant. Un feu d'artifice ne cauſe que du bruit & une admiration momentanée, au lieu que le feu qui ſe conſume dans nos foyers ſert à mille uſages relatifs aux beſoins & au bonheur de la vie. Le climat ainſi que l'éducation n'engendrent ſûrement pas la Raiſon, comme l'ont prétendu certains hommes à paradoxes, qui ne parlent & n'écrivent que pour ſe ſinguliſer; mais on ne peut diſconvenir que la température de l'air, ainſi que la culture de l'eſprit, ne contribuent beaucoup à étendre ou à rétrécir les progrès du jugement. Il en eſt de notre raiſon comme de nos yeux, qui, quoique bien capables de voir par eux-mêmes, ne voient cependant qu'à proportion de la lumiére qui les affecte. Ainſi le Sauvage, a la faculté de penſer auſſi-bien que nous, & s'il n'en fait pas le même uſage, c'eſt que l'ignorance & la barbarie ſont autant de voiles qui dérobent la vue.

Cependant on auroit beau vouloir étouffer cette voix intérieure, qu'on

peut apeller l'organe de Dieu même, elle ne cesseroit de crier, au milieu des passions & des préjugés, que nous sommes créés pour réfléchir, pour mériter, & pour remonter au principe des êtres. Notre raison ne seroit qu'un instinct passager, si elle ne nous ouvroit, au terme de notre vie, cette carriére immense qui répond à toute la capacité de notre ame & à toutes ses connoissances. C'est là ce grand & magnifique développement qui doit fixer nos regards & nous faire mépriser les misérables entraves du corps terrestre dans lequel nous vivons resserrés. Ainsi malgré toute la force & toute la beauté du génie, nous ne sommes que des enfans qui bégaient, si l'éternité, cette perspective tracée par la Divinité même, vient à se dérober à nos yeux.

Platon, Socrate, Aristote, n'ont part à notre estime que parce qu'ils se débarrassérent des nuages qui offusquoient leurs contemporains, pour entrevoir la lumiére indéfectible dont le soleil n'est pas même l'ombre : mais eût-on cru que ces nuages qui devoient naturellement disparoître pour toujours, reviendroient sur notre horizon encore

plus opaques qu'ils n'avoient jamais été ? La raiſon, quoiqu'éclairée d'une maniére infaillible par le moyen de la révélation, ne conſerve ſon langage & ſes droits que chez un petit nombre de Sages qu'on regarde comme des enthouſiaſtes, ou comme des idiots. L'homme travaille à s'anéantir pour ſe mettre au niveau de la chévre qui broûte, & l'on oſe s'étonner de ce qu'il reſte encore quelque doute ou quelques remords ſur une auſſi horrible métamorphoſe : on fait plus, on crie au fanatiſme, ſi la raiſon perce & nous rapelle à Dieu, notre être & notre vie. Mais quels efforts impuiſſans ! le ſouffle de l'Eternel peut-il s'effacer, & la vérité ceſſera-t'elle de ſe faire entendre, parce que les paſſions mugiſſent avec inſolence ?

Toujours la Raiſon nous dira, lorſque nous voudrons l'écouter, que nous avons commencé d'une maniére merveilleuſe, ſans avoir pu prévoir ni déterminer l'inſtant de notre éxiſtence, & que de commencement en commencement il faut remonter à la ſource d'un homme qui n'a pu ſe faire lui-même, & qui ſupoſe néceſſairement un Ouvrier éternel, immenſe, & tout-

puiſſant, dont la volonté crée, étend & multiplie tout ce qui lui plaît; toujours la Raiſon nous dira qu'une penſée toute ſpirituelle, & vraiment inalliable avec la lymphe & le ſang qui circulent dans nos veines, ſe tranſporte au-delà de l'Univers ſans autre véhicule que la mémoire & l'imagination; toujours la Raiſon nous dira que, pleins de deſirs, dont la ſoif ne s'étanche jamais, nous cherchons tous ſans le vouloir, & ſouvent même ſans nous en défier, Dieu, le bien unique, le bonheur univerſel, & le centre de tout ce qui ſe meut & reſpire; toujours la Raiſon nous dira que, jettés ſur cette terre pour quelques années, peut-être pour quelques jours, nous ne devons avoir d'autre occupation que celle de mériter l'immenſe félicité promiſe à l'exercice des vertus; toujours la Raiſon nous dira que notre humanité, digne d'être honorée, ne s'ennoblit & ne s'illuſtre que par des actes de douceur, de patience & de généroſité, & que le Sage qui vit en lui-même, eſt infiniment plus heureux & plus grand, que l'ambitieux qui ne cherche qu'à s'agrandir, & à ſe faire une renommée de quelques inſtans;

toujours la Raiſon nous dira que la vérité étant une choſe univerſellement recherchée & eſtimée, doit néceſſairement éxiſter, & qu'on la trouve infailliblement dans le ſein du Chriſtianiſme, la ſeule Religion ſublime, ſainte & conſéquente; toujours la Raiſon nous dira qu'on n'agit en homme qu'en honorant Dieu, & qu'on ne l'honore qu'en lui rendant le culte qu'il a lui-même preſcrit.

Voilà les réponſes de la Raiſon, lorſqu'on la conſulte, au lieu d'écouter le langage de la chair & du ſang: car, hélas! notre corps, tout matériel qu'il eſt, ne laiſſe pas d'avoir une maniére de s'exprimer. C'eſt lui qui nous perſuade le régne des paſſions, & qui, par une voix de ſéduction, nous attache à des ſenſations périlleuſes & ſouvent criminelles; c'eſt lui qui s'éleve ſur les débris de notre ame, & qui, nous énivrant des plaiſirs des ſens, nous fait oublier ceux de la raiſon; c'eſt lui qui nous dit ſourdement qu'il eſt notre bonheur & notre fin, & qu'après ſa décompoſition il ne reſtera rien de nos perſonnes, ni de nos êtres; c'eſt lui qui nous engageant à rechercher la parure, les palais, les honneurs,

fo 23. No 162. feuille 9.

neurs, nous donne des idées affreuſes de l'indigence, & même de la médiocrité. Ainſi notre malheureuſe Raiſon, preſque toujours contrariée par la révolte des corps, n'a de voix que chez les perſonnes aſſez courageuſes pour braver la tyrannie des modes & des ſens; c'eſt pourquoi l'Evangile nous recommande ſans ceſſe de mortifier notre corps, & de ne point craindre ceux qui peuvent le tuer; c'eſt pourquoi l'Apôtre nous aprend qu'il châtioit ſon corps, & qu'il le réduiſoit en ſervitude.

Le Matérialiſme, ce dogme auſſi faux que dangereux, ne s'eſt accrédité que parce qu'il a trouvé le plus fort apui dans cette portion de nous-mêmes qui nous tourmente continuellement par des beſoins. Accoutumés, comme nous le ſommes, à ſentir plutôt qu'à apercevoir, nous nous croyons facilement des êtres tous terreſtres, ſi, par un effort digne de notre immortalité, nous ne ſecouons la pouſſiére qui nous environne, & nous ne nous élevons dans la ſublime région des idées. Il eſt un ſanctuaire au ſein de notre raiſon, où Dieu réſide & ſe fait entendre d'une maniére merveilleuſe: ces inſpirations

que nous négligeons, ces remords que nous étouffons, ces desirs que nous dénaturons, sont véritablement son écho. Ils nous renvoient l'arrêt de ses volontés & l'ordre immuable de sa loi qui nous ordonne de nous connoître & de nous spiritualiser. Cette spiritualisation n'est ni l'effort de l'enthousiasme ni l'effet du quiétisme, mais l'ouvrage d'une ame immortelle qui se sent, qui se dégage des affections terrestres, & qui remonte tout naturellement à sa source : ainsi le ver à soie se dépouille de sa masse insensible & informe, prend des ailes & s'envole ; ainsi l'eau, après avoir été battue par la tempête, se dépure & redevient limpide.

Si l'on connoissoit tout le prix des opérations de la Raison, & si l'on sçavoit que toutes les fois qu'elle agit & qu'elle parle, elle est l'interprète du Très-Haut & le ministre de ses volontés, on s'apliqueroit de toutes ses forces à l'entendre & à lui obéir, & l'on se considéreroit soi-même comme le representant de la Divinité. C'est par le bienfait de la raison que l'homme est Roi de cet Univers, qu'il connoît son Créateur, & qu'il se connoît ;

qu'il discerne le bien d'avec le mal, qu'il perçoit, qu'il calcule, qu'il combine, qu'il mesure, & qu'il se sent né pour une véritable immortalité, nous ne pouvons donc abuser de notre raison sans nous dégrader; & cela est si vrai, que les hommes les plus fous seroient au desespoir s'ils sçavoient qu'on les crût déraisonnables.

Cependant les écarts de l'esprit & du cœur, si communs chez tous les Peuples, ne viennent que de l'abus de la raison. L'homme, presque dès en naissant, s'envelope de préjugés qui ne lui laissent entrevoir que de fausses lueurs qu'il prend pour la lumiére. Les Egyptiens, malgré la multitude & la sublimité de leurs connoissances, se firent autant de Dieux qu'il y avoit de plantes & de légumes dans leurs jardins. On ne mépriſe point la raison impunément, elle veut être écoutée & révérée; & elle est d'autant plus en droit d'éxiger le respect & l'attention, que tous les conseils d'autrui ne valent pas ceux qu'elle donne à chacun de nous en particulier. Créée pour nous, & perpétuellement en nous, elle ne nous parle que d'une maniére analogue à notre caractére, à nos ta-

lens, à nos forces & à nos devoirs. Rien dans l'Univers n'a des raports avec nos penchans & nos beſoins, auſſi directs & auſſi intimes que notre propre raiſon. Mais pour mieux ſentir cette vérité, voyons ce qu'elle nous recommande, & parcourons nos différentes obligations; quoique la raiſon ſoit une dans tous les pays & dans tous les tems, elle emploie, pour mieux arriver à ſes fins, diverſes maniéres de s'exprimer. Dieu a voulu qu'elle ne contraignît en rien notre liberté, & qu'elle ſe modifiât ſelon les perſonnes; ainſi elle parle plus doucement aux uns, & plus fortement aux autres, ſe faiſant toute à tous; mais c'eſt toujours le même langage, c'eſt-à-dire, celui de la vérité.

CHAPITRE II.

Des Obligations envers Dieu.

A Ce mot de DIEU, tout notre être ſe réveille; & dans un étonnement que toutes les langues ne ſçauroient exprimer, on s'efforce de concevoir cette intelligence vraiment in-

concevable, de se figurer cette substance qui n'a ni corps ni couleur, d'arriver enfin jusqu'à cette puissance absolument inaccessible. DIEU ! que de perfections ! que de merveilles ! que de grandeurs ! L'Océan n'est qu'une goutte d'eau par raport à lui, la terre qu'un grain de sable, le soleil qu'une foible étincelle, & tous les hommes sont à ses yeux comme s'ils n'étoient pas. Il veut, & tout sort du néant ; il parle, & tout rentre dans la poussiére : il habite au fond des abîmes, comme au plus haut des cieux ; & sans être rien de tout ce qui s'offre à notre vue, il est par-tout present & agissant. Les rochers l'entendent, les vents le servent, les élémens le connoissent, la mort lui obéit : principe de toutes choses, & lui-même sans principe, il ébranle la Terre jusques dans ses fondemens, & il demeure immobile ; il change la face de l'Univers, & il est toujours immuable ; c'est lui qui au sein de nos meres, arrangea nos muscles & nos os dans le plus intime secret, & c'est lui qui les ranimera un jour dans la nuit du tombeau. Maître de la maladie, comme de la santé, il afflige, ou il guérit, selon son bon

plaiſir ; & par la rupture d'une ſeule fibre, il renverſe l'homme le plus fort, & détruit en un inſtant ſes plus vaſtes projets. L'inſecte porte les marques de ſa grandeur, ainſi que l'éléphant ; & leurs cœurs, toutes les fois qu'ils palpitent, rendent hommage à ſa puiſſance & à ſa bonté. Mais que ſont ces termes, ſinon des mots vagues, à moins que ce Dieu lui-même, ſaintement formidable, ne vienne éclairer nos ames, & s'abaiſſer juſqu'à notre foibleſſe ? Hélas ! ſans cette commiſération nous n'aurions pas honte de prodiguer notre encens à des fleurs qui ſe fanent, à des aſtres qui s'éclipſent, à des animaux qui ne perçoivent ni ne comprennent ; nous ſortirons enfin hors de nous-mêmes pour aller chercher au loin ce Dieu qui réſide en nous, & qui eſt notre principe & notre vie.

Telle eſt la ſtupidité de l'athée, telle eſt la folie du libertin ; emportés l'un & l'autre par l'impétuoſité d'un eſprit pervers & d'un cœur corrompu, ils méconnoiſſent la puiſſance infinie qui agit en eux, & ils ne ſçavent pas que c'eſt elle qui délie leurs langues, & qui remue leurs doigts toutes les fois

qu'ils écrivent, ou qu'ils parlent pour l'outrager ou pour la nier. Mais oublions ces insensés, & interrogeons notre propre Raison. Déja elle commence à nous dire qu'elle n'a pas toujours existé, & que les pensées qui naissent de ses perceptions, ont tout un autre principe que le sien, que ses facultés ne sont qu'empruntées, & qu'enfin elle sent un être qui, quoique hors d'elle, opére en elle d'une maniére ineffable. Ces premiéres lueurs suffisent pour nous convaincre de notre foiblesse, & pour nous conduire insensiblement aux grandes vérités que la religion nous presente.

On sent bien-tôt la nécessité d'une révélation, & on ne la trouve qu'au sein du Christianisme, dont la source étoit dans le Paradis terrestre. Ce lieu mémorable, quoique le théâtre de nos malheurs, fut le berceau du culte que nous professons. C'est là que le premier homme, dépouillé, par sa faute, de toutes ses prérogatives & de toute sa félicité, n'entrevit de reméde à ses maux que dans la médiation ineffable de ce Messie par excellence, qui est venu lui-même nous instruire & nous guérir. Les Livres qui nous ont trans-

mis cette vérité, ſont inconteſtables aux yeux de la raiſon ; & il faut abſolument la noyer dans l'ivreſſe des ſens, ou l'anéantir s'il étoit poſſible, pour ne pas reconnoître l'auguſte authenticité des Prophêtes & des Apôtres.

Ces preuves une fois établies, & la choſe eſt bien facile, l'homme s'avoue tributaire à l'égard de la Divinité, & par juſtice & par reconnoiſſance. Il ne voit plus en lui, & autour de lui que des raiſons pour s'attacher à Dieu, & pour l'honorer ſelon le culte qu'il a lui-même preſcrit. En vain les paſſions frémiſſent, les ſens ſe révoltent, & les préjugés doutent ; l'ame penſe, combine & découvre de plus en plus qu'il n'y a que par la foi qu'on doit & qu'on peut adorer un Etre vraiment incompréhenſible. Ainſi notre raiſon n'eſt raiſonnable, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte, que lorſqu'elle nous avertit d'admirer, de nous taire & de nous humilier, d'autant mieux que tous les argumens & toutes les diſputes n'aboutiſſent qu'à un cahos de ténébres & d'incertitudes.

Que nous ont apris en effet tous ces Philoſophes qui, n'écoutant que leur orgueil, ont oſé ſe donner pour nos Légiſlateurs.

Légiſlateurs. Les uns nous ont aſſocié avec les bêtes les plus immondes ou les plus féroces; & les autres nous ont regardé comme la parcelle d'une divinité ſourde & bizarre répandue dans tous les corps. Inſenſés ! ils n'ont pas réfléchi qu'on n'eſt pas déraiſonnable, lorſqu'on propoſe à croire des choſes incompréhenſibles, quand il s'agit d'un Etre eſſentiellement infini; mais qu'on eſt réellement fou lorſqu'on veut concevoir Dieu.

Ce n'eſt donc pas la raiſon, mais l'abus qu'on en fait, qui nous livre à des ſophiſmes & à des abſurdités. La Raiſon parle conſéquemment, lorſqu'on ne conſulte qu'elle, & elle met beaucoup plus de gloire à s'arrêter là où la divinité a poſé des bornes, qu'à errer dans ce vuide affreux où l'orgueil & l'eſprit faux ne manquent jamais d'aller ſe perdre.

Nos obligations envers Dieu ſont de telle nature, que nous devenons ſourds à la voix de notre conſcience lorſque nous nous en diſpenſons. Mais combien cette ſurdité n'eſt-elle pas répandue ? preſque tous les hommes, trop abſorbés ou trop diſſipés, n'entendent ni les inſpirations, ni les remords. Ils vi-

vent comme si leur vie ne dépendoit que de leur vouloir ; & ils desirent comme s'ils n'étoient ici-bas que pour y satisfaire tous leurs desirs. Ils se plaisent à ignorer que Dieu a un droit absolu sur la moindre de nos affections & de nos pensées, que nous lui devons le sacrifice entier de nos lumiéres & de nos penchans, & que nous ne pouvons éxister à titre d'ames immortelles, qu'en respirant à tout instant pour lui.

Cependant l'homme peut-il se regarder sans reconnoître sa dépendance & son néant ? Dieu comme le soleil, & l'homme ainsi que l'ombre, semblent en quelque sorte marcher d'un pas égal : mais n'est-ce pas la lumiére qui fait tout & qui donne du corps à l'ombre même ? Notre raison n'a la justesse & la précision en partage, qu'autant qu'elle émane de l'Esprit créateur qui nous conserve & qui nous vivifie : nous ne pouvons trouver qu'en Dieu, centre & plénitude de toute vérité, la science des nombres ; & c'est ce que S. Augustin nous a dévelopé d'une maniére admirable. Si nous passons aux couleurs, aux goûts, aux sens, aux odeurs, nous sentons indépendamment de nous une armonie, qui n'est ni factice, ni

arbitraire, & qui donne le ton à tout ce qui nous flatte & nous enchante. Ainſi l'ame, avertie à toute heure de l'impreſſion de la puiſſance infinie, la reclame, l'admire, & s'en occupe.

Il n'y a perſonne qui n'ait apris de ſa raiſon, que ce monde n'étant ni notre bonheur, ni notre fin, nous devons, par une vie pure, nous aſſurer l'éternelle félicité. Toutes les obligations envers Dieu ſe réduiſent à l'amour; & c'eſt ce que la raiſon ne ceſſe de nous prêcher. Elle nous déclare, d'une voix forte & intelligible, que celui qui fait tout en nous, qui a tout fait pour nous, & qui ſera notre récompenſe, ne peut être oublié ſans le plus horrible des attentats; & puiſque notre ame n'aime que parce qu'il l'a rendue capable d'aîmer, elle ne doit point avoir d'amour qui ne ſe raporte à lui comme créateur & bienfaiteur.

» Falloit-il donc, ô mon Dieu, s'é-
» crie S. Auguſtin, nous faire un com-
» mandement de vous aimer, pendant
» que tout nous crie dans la nature qu'il
» n'y a que vous digne de l'être? «
Nous ſentons en effet, qu'un Dieu, qu'on trouve toujours, & toujours prêt à pardonner; qu'un Dieu, qui

ne change ni ne vieillit, & qui n'ouvre la terre & n'étend les cieux que pour notre usage, a droit sur nos affections; & que c'est l'injustice la plus criante de lui refuser notre amour, tandis que nous osons souvent usurper le cœur des créatures, & nous en rendre maîtres.

Cet amour divin, auquel nous sommes tous obligés, ne doit point être un amour stérile, mais agissant. Dieu, jaloux de son domaine, veut que notre esprit contemple ses merveilles, que notre cœur aime sa loi, que nos mains s'élévent vers les cieux, que nos pieds soient prompts à marcher dans les sentiers de la justice; qu'enfin tout notre être terrestre & spirituel se consume à son service & accomplisse ses desseins. Saint Thomas, l'Ange de l'Ecole, lorsqu'il étoit encore enfant, prioit tous ceux qu'il rencontroit de lui aprendre ce que c'étoit que Dieu, afin qu'il pût l'aimer davantage. Aussi déclare-t'il qu'on péche considérablement, si l'on manque d'adorer Dieu dès que la raison commence à agir.

Il est certain que nous devons à l'Etre qui nous conserve, un retour continuel de reconnoissance & d'amour, & que nous prévariquons d'u-

ne maniére étrange, ſi nous oſons commencer la journée ſans lui adreſſer nos priéres & nos vœux. C'eſt lui qui a formé le jour & la nuit pour notre uſage, qui ouvre nos paupiéres & qui les ferme ; c'eſt par lui que nous veillons ; c'eſt dans ſon ſein que nous nous endormons : mille fois notre raiſon nous a rapellés ces ſecours auſſi puiſſans qu'inopinés, qui nous ont arraché à des périls évidens. Nous ſentons, en réfléchiſſant, que la foudre n'a demeuré ſuſpendue ſur nos têtes, & que les abîmes ne ſe ſont affermis ſous nos pieds, que parce qu'une main bienfaiſante nous a merveilleuſement protégés. Nous avons vu tomber les uns à notre droite, & les autres à notre gauche, & nous ſommes reſtés immobiles au milieu des précipices & des ruines.

Mais qu'avons-nous beſoin d'éxemples auſſi frapans pour nous repreſenter nos obligations envers Dieu ? Tout, depuis notre reſpiration juſqu'au moindre de nos mouvemens, n'eſt-il pas ſon ouvrage ? S'il ceſſe un inſtant de nous conſerver, nous voilà réduits en poudre, & déja l'on ne nous diſ-

tingue plus de la terre qu'on foule aux pieds.

Que dirons-nous ici de tant de malheureux qui paſſent leur vie ſans adorer ni reconnoître leur Créateur ? Endurcis dans leur ſtupidité, ils ont des yeux & ne voient point, des oreilles, & n'entendent point, & ils ſe croient à une diſtance infinie de la Divinité, au moment même qu'elle fait mouvoir leurs cœurs, & qu'elle illumine leurs eſprits. Ce n'étoit ſûrement pas dans le ſein du Chriſtianiſme, qu'on devoit s'attendre à voir des hommes ſi follement aveuglés, puiſque cette Religion, vraiment divine, vient par-tout s'unir à la Raiſon, pour nous retracer nos devoirs, & nous inſpirer la force de les pratiquer. Non contente de nous avoir enſeigné les moyens d'honorer Dieu, elle a déterminé des tems où nous devons rendre des hommages plus ſolemnels. Ainſi les Dimanches & les Fêtes, que la plûpart des hommes ne diſtinguent pas d'un jour ouvrable, & qu'ils choiſiſſent ſouvent pour ſe livrer à des divertiſſemens profanes, & peut-être ſcandaleux, ſont des momens ſacrés qui apartiennent d'une maniére

toute ſpéciale à la Divinité. Quiconque connoît ſes obligations envers le ſouverain Etre, ne manque pas de ſantifier les Dimanches par des lectures ſacrées, par des œuvres de charité, & par une aſſiduité édifiante aux offices de l'Egliſe. Genève, toute proteſtante qu'elle eſt, reſpecte le jour du Seigneur par un ſilence profond, qui n'eſt interrompu ni par le jeu, ni par les danſes, ni par le ſon d'aucun inſtrument, ni par le moindre trafic. Que nous ſommes éloignés de ces maximes! nous, qui croyons qu'une ſimple Meſſe entendue à la hâte, & ſouvent dans une Egliſe où l'on ne court que pour voir ou pour être vu, nous acquitte de nos obligations envers Dieu.

Peut-être le bel-eſprit, qui parle preſque toujours ſous le nom de philoſophie, viendra-t'il nous dire qu'on ne doit pas confondre la Révélation avec la Raiſon, & que ce ſont deux choſes entiérement diſparâtes, qui s'excluent néceſſairement. Mais, outre que ces objections ont été pulvériſées mille & mille fois, il eſt inconteſtable que les myſtéres mêmes, quoiqu'incompréhenſibles, ont un côté lumineux où la Raiſon ſe fait apercevoir. Celui

de la Trinité, par exemple, qui paroît le plus révoltant, n'a plus rien d'auſſi extraordinaire, lorſqu'on nous le preſente tel qu'il eſt. L'ignorance & l'impiété ſe plaiſent à confondre continuellement le terme de *Perſonne* avec celui de *Dieu :* ainſi l'on ne penſe pas que dans le myſtére de la Trinité un Dieu n'eſt qu'un ſeul Dieu, & que trois Perſonnes ſont réellement trois ; mais on s'exprime comme ſi trois Perſonnes ne conſtituoient qu'une Perſonne, ce qui ſeroit réellement impoſſible.

Que les hommes ſont à plaindre, lorſqu'ils ne veulent plus écouter leur Raiſon ! Combien de Spinoſiſtes dans le monde, qui donnent pour corps à la Divinité cet Univers entier, & qui ſe ſoulevent lorſqu'on veut leur prouver l'union du Verbe avec l'Humanité ! Combien de Matérialiſtes, qui nient la poſſibilité d'une ame ſpirituelle agiſſante ſur la matiére, & qui reconnoiſſent un Dieu pur Eſprit, donnant le mouvement à la terre & aux cieux !

Tout cela prouve qu'on ne s'écarte de Dieu, & de la vraie Religion ſon ouvrage, qu'en faiſant taire la Raiſon ; & que toutes nos erreurs ne viennent que de notre trop grande diſſipation.

Nous avons accoutumé nos passions & nos sens à crier si haut, que nous n'entendons plus d'autre langage : leurs leçons sont si séduisantes & si analogues à notre corruption, que leur voix nous trompe & nous égare. Lorsqu'on a passé une partie de sa vie à n'écouter que le bruit confus d'un monde qui ne cesse de déraisonner, on regarde comme folie la raison même.

Allez dire à ce Riche, que ses largesses d'ostentation n'entrent point dans les devoirs de charité, & qu'elles sont au moins une œuvre mort ; il ne vous comprendra pas. Allez dire à ce Grand que c'est dégrader l'humanité, que de parler avec hauteur au moindre des hommes, il se moquera de vos réflexions. Allez dire à ce Souverain qu'il péche d'une maniére terrible, s'il se prévient contre le dernier Sujet sans avoir bien éxaminé d'où partent les accusations & les raports ; qu'il est comptable à Dieu de tout le mal qui se commet dans son Royaume, s'il n'a pas pris tous les moyens pour le connoître & pour l'empêcher, & il croira que cette morale est un excès de rigorisme. Allez dire à cette Femme du monde que son luxe & ses

airs de vanité ſont abſolument contraires à l'eſprit de l'Evangile, & elle répondra qu'elle doit ſoutenir ſon rang. Allez dire à ce joueur éternel que ſon argent & ſon tems ne peuvent ſe régler ſelon ſon caprice, & qu'il y en a un uſage déterminé par la loi, & il rira. Allez dire enfin à cet Eccléſiaſtique & à ce Religieux, que les dignités qu'ils deſirent perdront infailliblement leur ame, & que c'eſt être véritablement criminel que de faire la plus petite démarche par ſoi-même ou par les autres, pour ſe procurer le moindre Bénéfice à charge d'ames, & ils vous prendront pour un idiot. C'eſt ainſi que chacun, étouffant en lui-même la voix de la Raiſon, n'entend plus que le murmure des paſſions, & c'eſt ainſi que les générations ne ſont qu'une ſucceſſion d'erreurs.

Nous ne réfléchiſſons pas que nos obligations envers Dieu ſont la ſeule choſe qui nous diſtingue des animaux; car ils ont des ſens & des paſſions comme nous, ils ſont également ſuſceptibles de reconnoiſſance & d'amour: auſſi, ſelon la penſée d'un Poëte, Dieu nous a donné une tête élevée & des yeux qui peuvent fixer le ciel, avantage que

n'ont pas les bêtes, toujours courbées vers la terre. Ah ! ſi nous nous conſidérions comme Créatures & comme Chrétiens, que de raports qui nous attachent à Dieu, & qui nous engagent à le ſervir & à l'aimer. Tout notre être, conſidéré dans ſes mouvemens comme dans ſes penſées, dans ſes ſenſations comme dans ſes ſentimens, ne doit avoir qu'une action & qu'une volonté, celle de n'agir que pour Dieu & en Dieu. Tout eſt défectueux en nous-mêmes, & hors de nous, ſi-tôt que nous voulons nous diſtraire de celui qui nous conſerve & qui nous vivifie. Voyons, d'après ces réfléxions, quel eſt l'égarement de ceux qui n'oſent invoquer Dieu, ni même le nommer ; car il faut ſçavoir que notre malheureux âge, vraiment la lie des ſiécles, en eſt venu à un tel point d'extravagance, ou plutôt d'impiété, qu'il emploie toutes ſortes de termes pour éviter celui de Dieu. Quelle confuſion pour nous, & d'autant plus horrible, que les Payens mêmes parlent ſans ceſſe de la Divinité ! leur raiſon ſe ſeroit ſans doute révoltée contre notre langage à la mode, qui n'admet plus que les mots de *Nature* & de *Hazard*, mots auſſi in-

mots auſſi intelligibles que ridicules.

Périſſe à jamais une telle Philoſophie, & que tout ce qui eſt en nous ſelon l'expreſſion du Prophête, beniſſe le Seigneur! Il guérit nos langueurs; il pardonne nos iniquités; il nous arrache des portes de la mort, & il nous couronne dans ſa miſéricorde : il comble nos deſirs, & il renouvelle notre jeuneſſe comme celle de l'aigle : il a pour nous la même compaſſion qu'un pere pour ſon fils : il connoît notre foibleſſe, & il ſçait que nous ne ſommes que pouſſiére; il répand ſes bienfaits de génération en génération ſur tous ceux qui le craignent; il nous a préparé dans le Ciel une demeure, & ſon régne n'aura jamais de fin. Lorſqu'il poſoit les fondemens de la Terre, il nous avoit en vue; & lorſqu'il renouvelloit le monde par l'incarnation de ſon Verbe, il nous plaçoit dans la voie du ſalut.

Si tous ces titres n'excitent pas tout l'amour & toute la reconnoiſſance de notre ame, nous ne ſommes plus que des êtres végétables, & nous avons perdu tout uſage de raiſon. Un jour viendra, & il n'eſt pas éloigné, où l'Univers venant à diſparoître, ainſi

que tout ce qui nous amuſe & nous occupe, il ne reſtera plus à notre ame que la contemplation de Dieu : alors nous connoîtrons combien il étoit néceſſaire de méditer ſa Loi & de la pratiquer. David en faiſoit ſes délices, comme il paroît dans les Pſeaumes admirables qu'il nous a laiſſés, & que nous préférerions ſans doute à tous les Ouvrages de Poéſie, ſi nous aimions la vérité. Ils touchent, ils perſuadent, ils raviſent, & ils n'expriment que la reconnoiſſance & l'amour.

Etre des êtres, qui m'avez formé, qui m'avez reçu dès le ſein de ma mere, qui m'avez ouvert mes lévres & mes yeux, qui avez affermi mes pieds, qui ſçavez le nombre de mes cheveux, celui des gouttes de ſang qui circulent dans mon corps, qui pénétrez mes penſées, qui connoiſſez mes deſirs, mes projets, mes ſonges mêmes, qui ſoutenez ma mémoire, qui éclairez mon eſprit, qui dilatez mon cœur, qui fertiliſez mon imagination, qui me rempliſſez d'eſpérances, qui me comblez de biens, & qui donnez maintenant le mouvement à mes doigts ; c'eſt vous que toute ma raiſon apelle ſon Dieu, qu'elle reconnoît pour le ſuprême Mo-

teur de cet Univers, & qu'elle invoque comme ſa reſſource, ſa lumiére, ſa conſolation. Elle parut, cette raiſon, comme une étincelle au milieu des ténébres, lorſque vous unîtes mon ame à mon corps; mais maintenant devenue un aſtre, elle parcourt une carriére où elle vous ſuit comme ſon ſoleil, & où elle puiſe ſa clarté.

Je vous dois donc, ô mon Dieu, tout ce que je peux, tout ce que je fais, tout ce que je ſuis; toujours au milieu de moi, quoique toujours Créateur & Conſervateur de ma liberté, vous inſtruiſez ma Raiſon, vous la faites agir & parler. Oui, c'eſt vous, parce que vous êtes le ſeul tout puiſſant, qui lui dictez vos volontés, & qui lui ordonnez de me les tranſmettre ſans altération. Si mes paſſions ne frémiſſoient pas, ſi mes ſens n'étoient point indociles, j'aprendrois par ſa voix toute l'étendue de mes obligations envers vous, & je ſçaurois qu'à votre nom ſeul tout ce qui eſt en moi, doit éclater en actions de graces, & ſe liquefier comme la cire devant le feu. L'autruche, au fond des deſerts, vous invoque par ſes cris; le lion par ſa force, rend hommage à votre Majeſté,

& le ciron même, par ſes mouvemens & par ſon induſtrie, annonce toute votre grandeur; & moi par ma Raiſon, le plus riche de vos dons, je reconnois votre empire éternel, & je confeſſe que vous êtes le Dieu trois fois Saint.

Quel reſpect ne devons-nous point à notre Raiſon, puiſqu'à laide de ſon miniſtére nous commandons à tous les animaux, & nous avons la faculté de nous élever juſqu'au Trône de Dieu même? Je l'entrevois cette Raiſon précieuſe, comme le Soleil au milieu des Planettes, qui communique ſa lumiére à nos actions & à nos deſirs. Sans elle nous n'aurions aucune idée de Dieu: & qu'eſt-ce qu'un être incapable de connoître la Divinité? Sans elle nous ignorerions s'il éxiſte une Religion, & la ſoumiſſion entiére que nous devons à l'autorité de l'Egliſe, auſſi infaillible qu'indéfectible: ſans elle, enfin, nous ne penſerions ni à bien vivre, ni à bien mourir.

CHAPITRE III.

Des Obligations envers nous-mêmes.

C'Eſt dans notre cœur qu'il faut deſcendre, ſi nous voulons connoître l'étendue des devoirs relatifs à notre individu. Nous ne ſommes ni des êtres formés au hazard, ni des créatures indifférentes, mais le chef-d'œuvre d'un Dieu plein de ſageſſe, & dont les deſſeins ſont infinis comme les perfections. En vain une philoſophie bizarre a prétendu que l'homme étoit une énigme inexplicable, ainſi que tout ce qui l'environne. Nous avons une raiſon qui nous aprend à nous connoître, & qui, après avoir diviſé à nos yeux notre ſubſtance intelligente de notre ſubſtance corporelle, nous inſtruit de ce que nous devons à l'une & à l'autre.

L'ame a ſes beſoins ainſi que le corps, & le même droit d'éxiger, quoique d'une maniére différente, des aſſiduités & des ſoins. Notre imagination doit ſe nourrir d'eſpérances qui nous faſſent ſuporter nos maux; notre mémoire ſe remplir de faits & d'éxemples

ples qui nous rapellent continuellement la Providence ; notre volonté, former des desirs dont l'éternité soit le principe & la fin ; notre entendement, s'apliquer à la contemplation des vérités utiles ; notre corps enfin, se confirmer, quoiqu'avec prudence & modération, au service de celui par qui nous avons le mouvement & la vie. Les pénitens mêmes s'abusent, si, poussant les austérités au-delà de leurs forces, ils se mettent dans le cas de ne pouvoir plus agir. La maladie nous empêche de pratiquer nos devoirs, & l'on se rend coupable lorsqu'on devient infirme par libertinage ou par indiscrétion. Soyez sages avec sobriété, dit le grand Apôtre.

Ces obligations ne sont point arbitraires, mais elles sont puisées dans l'essence même de notre constitution ; autrement, nous pourrions éxister à l'aventure, & nous dépouiller de toute bienséance & de toute raison. Le Créateur en nous formant a voulu que nous fussions les administrateurs de nos propres personnes, & que nous sçussions nous gouverner selon les régles de la justice & de la vérité. La Raison n'est placée dans nos têtes que pour in-

fluer ſur tout notre être, & pour en diriger les opérations en qualité de Souveraine; là, comme dans ſon trône, elle nous dicte ſes loix, elle nous inſtruit des volontés de l'Eternel; & nous n'avons rien de mieux à faire qu'à les recueillir, lorſque nous voulons vivre en Philoſophes Chrétiens.

Notre humanité, loin d'être une choſe mépriſable, comme certains Cyniques l'ont prétendu, & comme les Libertins le donnent à entendre par la profanation qu'ils font d'eux-mêmes, eſt la dignité la plus auguſte qui ſoit dans l'Univers. Tout a été fait pour l'homme, dit l'Ecriture; & quoiqu'on ſe plaiſe à imaginer aujourd'hui la Lune & les Planettes habitées, il n'en ſera pas moins vrai que nous ſommes le chef-d'œuvre de Dieu, & que les Etoiles & le Soleil n'éxiſtent que pour notre uſage. La Raiſon ne ſe contente ni d'hypothèſes ni de fictions, elle veut des preuves. Notre penſée ſeule, qui ſe promene en un inſtant dans tous les recoins de l'univers, qui ſe figure des eſpaces mille fois plus vaſtes que le monde entier, & qui ſoumet à ſon éxamen tous les corps qui nous entourent & qui nous dominent, ſuffit pour

nous donner une juſte idée de ce que nous ſommes & de ce que nous pouvons. Nous ſommes un abîme de grandeur, quand nous donnons carriére à nos deſirs & à nos idées, & la terre & les Cieux ne deviennent plus qu'un atôme à nos yeux. Combien de fois, élevés preſque juſqu'au Sanctuaire de l'Eternel, n'avons-nous pas ſenti notre ame s'élargir & ſe diviniſer en quelque ſorte? Ah! quand l'on tient ſi intimement à l'Etre des êtres, quand on eſt Roi d'un Univers tel que celui-ci, on a ſans doute un miniſtére auguſte à remplir, & l'on ne peut faire une démarche au hazard, ſans ſe compromettre & ſans prévariquer.

Que de merveilles renfermées en nous-mêmes! Quels tréſors de richeſſes dans notre entendement, dans notre mémoire, dans notre imagination! Placés entre Dieu & les créatures privées de raiſon, nous nous devons la gloire de bien penſer, de bien deſirer, de bien vivre, de bien mourir. Ceux qui agiſſent ſans réfléxion, ou qui ſouhaitent des proſpérités charnelles, ou qui ſuivent le tourbillon du monde, défigurent l'ouvrage du Créateur. Il nous eſt ordonné, & c'eſt l'ordre

même de l'Eternel, de ſoutenir la dignité d'êtres immortels, & d'élever nos regards au-deſſus de tout l'Univers, pour aller contempler Dieu, notre eſpérance & notre félicité. Ce n'eſt que parce qu'on oublie les obligations envers ſoi-même, qu'on voit de toutes parts des ſuperbes, des ambitieux, des avares, des libertins, des Auteurs obſcènes & impies. L'eſprit ſe pervertit, le cœur ſe corrompt, & l'homme alors ſe dégrade de la maniére la plus humiliante.

La Raiſon ne ceſſe de nous répéter ces grandes vérités, elle qui voudroit nous voir vivre d'une vie toute ſpirituelle; elle qui tantôt emploie le cri de notre conſcience pour exciter dans notre propre cœur des remords qui nous ébranlent, & qui tantôt nous repreſentent nos devoirs comme la perfection de notre être & le bonheur de nos jours. Marc-Aurele, cet Empereur Philoſophe, dit au commencement de ſes ouvrages, qu'il a apris de ſa Nourrice à ne point ſe plaindre; de ſa Mere, à ne point ſe fâcher; de ſes Précepteurs, à aimer l'étude; de ſes Domeſtiques, à être humain: mais s'il avoit conſulté ſa Raiſon, il auroit con-

nu que ſon ame, qu'il croyoit mortelle, eſt vraiment indeſtructible, & que les différens Dieux qu'il admettoit, étoient la plus folle abſurdité; il auroit connu que nous devons un hommage à notre propre intelligence, comme à une émanation toute céleſte, & que nous déméritons ſi nous n'avons ſoin de travailler à nous aſſurer un bonheur éternel; il auroit connu que par raport aux deux ſubſtances, auſſi diſparates que notre ame & notre corps, nous devons nous aimer & nous haïr, nous reſpecter & nous mépriſer, nous rechercher & nous fuir, nous élever & nous abaiſſer; il auroit connu que l'amour que nous nous devons à nous-mêmes, eſt la régle de celui que nous devons au prochain.

Il n'y a point d'homme qui, ſans le ſecours des Livres & des Maîtres, n'éprouve ces ſentimens, lorſque loin du tumulte des paſſions & du monde, il veut rentrer en lui-même & écouter. Nos idées ont leur terme, nos deſirs leurs bornes, & notre devoir conſiſte à connoître juſqu'où tout cela peut s'étendre. Notre ame a des ſecouſſes qui la réveillent de tems en tems, & qui l'avertiſſent de ſon origine & de ſa

deſtinée : c'eſt alors que nous entrevoyons la mort comme l'aurore d'une nouvelle vie, & que l'idée d'une future réſurrection nous engage à reſpecter nos corps. Nos membres, il eſt vrai, ne ſont que de la terre organiſée ; mais par les raports intimes qu'ils ont avec notre ame immortelle, & par la maniére dont ils coopérent à ſes œuvres, ils doivent nous être précieux. Il ne nous eſt permis en conſéquence ni de les profaner, ni de les détruire. Tout notre être n'eſt qu'un dépôt que nous remettrons un jour à celui qui nous l'a confié, parce que toute œuvre de Dieu doit retourner à lui.

Cette réfléxion nous engage à des obligations qu'il eſt à propos de détailler : premiérement, à conſerver l'heureuſe ſimplicité dans laquelle nous ſommes nés, & qui a fait tout le mérite de notre enfance : ſecondement, à ne jamais ſouiller notre eſprit & notre cœur par le commerce dangereux d'un monde pervers : troiſiémement, à entretenir, par une attention ſcrupuleuſe à écouter la Raiſon, la bonne harmonie qui doit toujours ſubſiſter entre l'ame & les ſens : quatriémement, à préſerver notre corps de tout excès con-

traire à la prudence & à la ſobriété. Le grand Auguſtin nous aprend qu'il étoit toujours en garde contre lui-même, crainte de trop accorder aux ſens, qui ſont réellement inſatiables. L'œil, dit le Sage, ne ſe laſſe point de voir, l'oreille d'entendre, ni la langue de parler. On voudroit toujours goûter & ſentir, de ſorte que notre vie paroît toute animale, & que nous tombons dans l'ennui & dans le découragement, quand des objets ſenſibles ne nous affectent plus; c'eſt en conſéquence que nous nous repreſentons les Solitaires comme les hommes les plus malheureux. La privation dans laquelle ils vivent des ſpectacles, des jeux, & de toutes ces brillantes folies que notre diſſipation a imaginées, nous ſemble le comble du malheur & du déſeſpoir: cependant ils n'ont écouté que leur raiſon, en mépriſant ces importantes bagatelles, comme nous n'écoutons que nos paſſions & la molleſſe en les eſtimant & en les recherchant. Que nous dit en effet la Raiſon, par raport à l'uſage de nos ſens? Ne nous avertit-elle pas qu'on doit les tenir en ſentinelle, & ne leur permettre que ce qui peut contribuer à la félicité de l'ame?

Ne nous fait-elle pas connoître que nous nous laſſons en courant d'objets en objets ſans jamais pouvoir nous contenter, & qu'il n'y a de repos que dans le ſein de la vérité ? Ah ! juſques dans le tems même du ſommeil, la Raiſon ſe ſert quelquefois de nos rêves pour nous dégoûter des choſes périſſables. Nous croyons que c'eſt le hazard, & c'eſt elle qui, fâchée de ſe voir ſans ceſſe contredite dans le cours de la journée, ſaiſit un moment tranquille, & parle, quoiqu'au riſque de n'être pas entendue.

La Raiſon, en agiſſant ainſi, ne fait que remplir ſes fonctions. Dieu nous l'a donnée comme un Moniteur ſecret, qui doit nous avertir à tems & à contre-tems. Les hommes, ſourds à ſa voix, s'opoſent donc aux deſſeins de la Providence, & ils établiſſent en eux-mêmes la plus horrible anarchie, au lieu du ſage deſpotiſme que leur ame a droit d'éxercer. Je ne crois pas qu'il puiſſe y avoir un plus affreux tableau que celui d'un homme qui oublie ce qu'il ſe doit, & ce qu'il eſt. Abandonné à tous les caprices du ſort, il entr'ouve entre ſon cœur & ſon eſprit un abîme,

abîme, où toutes les réfléxions viennent à se perdre.

On peut compter quatre espéces différentes de personnes qui n'ont aucune idée des obligations dont nous sommes chargés envers nous mêmes : les Matérialistes, qui, en ne reconnoissant d'ame que le jeu de leurs muscles & de leurs nerfs, ne regardent leur vie que comme le mouvement d'une boule jettée au hazard, & qui roule jusqu'à ce qu'elle arrive à son but : les libertins qui, n'imaginant pas d'autre félicité que le rassasiement des passions, ignorent absolument la grandeur de notre destinée : les hommes frivoles, qui, séduits par la futilité des modes & d'un certain bel-esprit, ne pensent qu'à plaire & à briller : les Grands, qui, prenant les titres chimériques pour des vertus, leurs richesses pour des talens, & leurs plaisirs pour des affaires, ne s'occupent qu'à soutenir la dignité de leur rang & à jouir de tout ce que le luxe peut imaginer. La Raison a beau crier chez ces sortes d'individus, ils ne sçavent pas même si elle éxiste.

N'est-il pas surprenant que dans cette multitude innombrable de personnes toutes capables de raisonner, il y en

ait si peu qui raisonnent. On craint de se retrouver, & l'on aime bien mieux se livrer à une vie toute animale, & risquer le bonheur immense de l'éternité, que de se replier sur soi-même. La colombe paroît méditer, le passereau réfléchir, & il n'y a que l'homme qui se plaît à errer par-tout où il n'est pas. S'il semble se recueillir, ce n'est que pour se concentrer dans des calculs de pur intérêt, ou pour s'abandonner à des distractions.

Les détails des obligations envers nous-mêmes sont cependant infinis. Tout, en nous comme hors de nous, a sa fin & son usage. Notre Raison est le plus riche des patrimoines; & c'est dans son sein que nous devons puiser des motifs de consolation lorsque nous sommes affligés, des moyens de subsistance lorsque nous sommes indigens; des lumiéres, quand nous marchons à tâtons. Par ces raports avec Dieu, par les ressources de sa prévoyance & de sa pénétration, par son activité, elle nous éclairera, nous soutiendra, & nous élévera. On ne doit pas sans doute s'inquiéter du lendemain, selon le précepte de l'Evangile; mais on est obligé de travailler, & de *s'ingénier* pour se procu-

rer le néceſſaire, crainte de tenter la Providence.

Notre vie n'eſt point une vie de fantaiſie. La loi naturelle a tout réglé, & le Chriſtianiſme tout perfectionné. Nos beſoins, nos goûts, nos biens, nos maux, nos plaiſirs, nos douleurs, nos larmes, nos ris, entrent dans le plan de notre deſtinée; ſi nous en dérangeons l'économie, nous devenons cahos, & nous nous préparons le plus terrible avenir. L'Univers doit être notre modèle : les fleurs & les fruits y viennent dans leur tems, & les jours & les nuits ne s'y confondent jamais.

Ce n'eſt que dans l'ordre d'une vie véritablement harmonique qu'on vient à bout de ſe préſerver des défauts; nouveau ſoin que la Raiſon éxige de nous, & ſoin d'autant plus important, qu'on y fait moins d'attention. Qu'eſt-ce qui ne donne pas entrée aux vices, & qu'eſt-ce qui travaille à les déraciner? Le mal, dès notre enfance, entre par nos oreilles & par nos yeux; nous le reſpirons, pour ainſi dire, avec l'air, tant la contagion eſt univerſellement répandue. Nos premiéres penſées ſont ſouvent des fautes; cependant à peine avions-nous ſept ans, que la Raiſon

nous parloit déja d'une voix intelligible. Rapellons-nous cet âge qui a paſſé comme l'ombre, & nous nous ſouviendrons que nous commençions dès-lors à ne pécher qu'à regret & en rougiſſant. Nous étions déja avertis de la beauté, de l'ordre, du danger qu'on court à le ternir; & à meſure que nous avons vieilli, nous avons ſenti qu'il n'y a d'homme reſpectable que celui qui ſe poſſéde, & de ſcience néceſſaire que celle de tendre à la perfection.

Si tant de titres que les hommes ont imaginés, n'avoient point fait diſparoître la qualité précieuſe de créature raiſonnable, nous nous verrions au milieu de cet Univers comme autant de Rois dont l'empire éxiſte ſur les métaux, les plantes, les animaux; & nous ne douterions pas des égards que notre ame immortelle ſe doit à elle-même. Une innocence à conſerver ou à recouvrer, une religion à pratiquer, une éternité de bonheur à mériter, un enfer à éviter, ne ſont ſûrement pas des choſes indifférentes. Plût à Dieu que tant d'uſages bizarres, dont le monde ſe fait une loi, fuſſent réellement anéantis, & qu'on vît à leur place les ſoins que nous devons prendre de notre

ſalut. La Raiſon nous crie que, nés pour être heureux, nous ſommes réellement des inſenſés, ſi nous ne prenons pas tous les moyens de le devenir. Eh ! quels ſont ces moyens, ſinon notre éxactitude à accomplir les préceptes de la Loi ?

Ajoutons à ces devoirs, qui ne ſont ni indifférens ni chimériques, l'attention à ne jamais ſcandaliſer perſonne, & à ſe conſerver une bonne réputation. Je ſçais que le Juſte eſt ſouvent plus expoſé que tout autre à la calomnie, & que conſéquemment il ne doit ni s'affliger ni s'inquiéter ſi la vengeance ou l'envie oſent le dénigrer ; mais il ſuffit qu'il ne donne aucune occaſion de mal parler. C'eſt ce que nous aprend la Raiſon ; car c'eſt toujours elle qui nous guide & qui nous inſtruit, quand nous ſçavons l'écouter & l'apprécier.

CHAPITRE IV.

Des Obligations à l'égard du Prochain.

TOus les Hommes ne ſont qu'une ſeule & même maſſe ; & leur Raiſon, quoique plus ou moins active, ſelon la différence des organes & la diverſité des eſprits, entrevoit également l'obligation où l'on eſt de ſe ſervir réciproquement. Chaque perſonne, jugeant du goût & des beſoins des autres par les ſiens propres, ſe trouve naturellement portée à la bienſéance. Il eſt ſans doute bien fâcheux que les paſſions faſſent diſparoître l'humanité, & qu'on ne voie plus que de la vengeance & de la jalouſie, où l'on avoit droit d'eſpérer de la commiſération & de la douceur.

Nous ſommes d'autant plus à plaindre lorſque nous nous livrons à la colére & à l'envie, que les animaux mêmes ſe prêtent volontiers ſecours. Combien de fois ne nous auroient-ils pas ſervi de précepteurs, ſi nous avions été aſſez raiſonnables pour les prendre pour modèles? L'homme violent trouve ſa

condamnation dans la colombe, comme le paresseux dans la fourmi ; & voilà comme l'instinct même des bêtes devient supérieur à la raison de l'homme, lorsqu'il ose en abuser.

La disproportion des biens, ainsi que l'inégalité des conditions, a notablement altéré l'humanité. Celui qui dort dans un lit précieux, & qui se nourrit des mets les plus exquis, a souvent bien de la peine à reconnoître son frere dans le paysan qui repose sur la terre, & qui mange son pain à la sueur de son front. Si l'on se raproche, dans le secret, d'une personne pauvre ou de basse extraction, bien-tôt on s'en dédommage en public par un ton de hauteur, & des airs de mépris, ou tout au moins d'oubli. Mais c'est ici que la Raison plaide la cause du genre-humain, & qu'elle tonne dans le cœur du superbe & de l'ambitieux ; elle ne cesse de leur répéter qu'il n'y a de grand que l'ame, & que toutes les ames sont les mêmes chez tous les différens individus, quant à leur origine & à leur destinée ; elle leur rapelle l'état de foiblesse & d'indigence dans lequel nous sommes tous nés, & dans lequel nous finirons tous indistinctement.

La ſociété ayant Dieu lui-même pour Inſtituteur, nous ſommes des réfractaires, & pires que les Sauvages, ſi nous n'en rempliſſons pas les devoirs. Il falloit, pour l'harmonie du monde, qu'il y eût dans l'Univers une circulation de beſoins, d'intérêts, & même de préjugés, qui ſe raportaſſent au même objet; & cette néceſſité, bien loin d'avoir rien de pénible, eſt la plus douce & la plus heureuſe des obligations. On n'eſt homme, & on ne jouit du bonheur d'éxiſter, que lorſqu'on ſe répand en largeſſes & en bienfaits. Il n'y a point d'étrangers pour le vrai Philoſophe. Citoyen du Monde, il chérit également le Grec & l'Indien, l'Aſiatique & l'Européen; il pleure avec ceux qui ſont dans l'affliction, & il rit avec ceux qui ſont dans la joie: de ſorte que tout à tous il prête ſans intérêt, il donne ſans regret, plus content d'avoir obligé que ſi on lui offroit toutes les Couronnes de l'Univers.

Cette conduite ſans doute paroît admirable, & peut-être romaneſque: cependant elle n'eſt que le cri de la Raiſon. Auſſi les avares & les orgueilleux ſont-ils ſourds, lorſqu'ils ſe livrent à leurs mauvais deſirs. Il n'y a pas une

dégradation plus humiliante aux yeux de la Sageſſe, que la dureté qu'on affecte à l'égard des malheureux. N'eſt-ce pas outrager ſon propre portrait que de méconnoître les hommes & de les mépriſer ? ſi nous ne les eſtimons que par raport à leurs richeſſes & à leur faſte, nous préférons l'ouvrage de la terre au chef-d'œuvre de Dieu. Eh ! depuis quand le vêtement vaut-il mieux que le corps, & l'argent mieux qu'une ame immortelle !

Il ne s'agit point d'étudier pour connoître ces vérités, il s'agit ſeulement de ſe ſonder : on trouve en ſoi-même les raports les plus intimes avec les individus de ſon eſpéce. Nos penſées roulent continuellement ſur le prochain, nos paroles s'adreſſent à lui, nos viſites, nos lettres ſont pour lui ; de ſorte que, malgré notre dureté ou notre indifférence, nous ſommes obligés de recourir continuellement à la ſociété. L'homme le plus iſolé ſe trouve au milieu des champs ou des villes que d'autres hommes cultivent ou habitent : que deviendroit le Monarque ſi tous ſes Sujets le fuyoient ? que deviendroient les Grands, s'ils ne trouvoient ni Domeſtiques ni Vaſſaux ? que deviendrions-nous

nous-mêmes, ſi, abandonnés à notre propre exiſtence, nous n'apercevions autour de nous que des arbres & des rochers ? La ſeule idée d'une ville où l'on ſe trouveroit ſeul, fait réellement horreur. Le Riche & le Laboureur ont également beſoin l'un de l'autre pour ſubſiſter : toute notre vie n'eſt qu'une dépendance continuelle ; & celui qui ſe croit le plus libre, eſt ſouvent le plus eſclave.

C'eſt par ces réfléxions, inſpirées par la Raiſon, qu'on découvre un rayon d'immortalité dans l'homme le plus vil en aparence, & qu'on ſe glorifie de l'apeller ſon frere. On a beau traiter avec hauteur & mépris les gens qui nous ſervent, ils n'en ſont pas moins des êtres tout-à-fait ſemblables à nous. En vain l'orgueil, pour avoir droit de les humilier, publie qu'ils ſont intéreſſés : ne ſeroit-il pas bien ſingulier que des hommes, qui n'ont rien & qui entrevoient le plus cruel avenir, ſerviſſent, par pure affection & par pure complaiſance, des Maîtres qui ſouvent les traitent comme des bêtes ? D'ailleurs peut-on jamais ſe diſpenſer d'aimer ſon prochain, quelques défauts qu'on lui ſupoſe ? Les perſonnes mêmes qui raviſ-

ſent nos biens, qui déchirent notre réputation, & qui attenteroient à notre vie, ne doivent point exciter notre animoſité ; c'eſt ménager ſon propre ſang, reſpecter ſa propre raiſon, chérir ſa propre exiſtence, que d'aimer tous les hommes, quelques vices qu'ils puiſſent avoir. Notre ame eſt ſuſceptible de tant de ſentimens divers, que lorſque nous ne pouvons abſolument eſtimer une perſonne, nous pouvons au moins la plaindre. Les plus grands ſcélérats ont droit à notre compaſſion, d'autant mieux que notre propre foibleſſe nous aprend que tout homme abandonné de Dieu, eſt capable de tout excès. Que celui qui eſt debout, dit l'Apôtre, prenne garde de tomber.

Quelle différence dans la ſociété, ſi la charité, qui doit en être l'ame, en faiſoit la baſe ! On y excuſeroit les défauts ; on y pardonneroit les ridicules ; on n'auroit envie ni de railler ni de dominer ; on y ſeroit en un mot docile, humble, patient, & l'on ne chercheroit qu'à ſe concilier la bienveillance ou l'amitié. Ce n'eſt certainement pas faire l'éloge des hommes que de les ſupoſer obligés de ſe livrer au jeu, pour éviter la médiſance. Eh, quoi ! une

ame immortelle, & formée pour la vertu, ſera obligée de recourir à des ſtratagêmes pour s'acquitter de ſes devoirs! Quel ſujet d'humiliation!

Mais quelque bonté qu'on puiſſe avoir envers le prochain, la Raiſon nous aprend qu'on ne ſatisfait qu'en partie à ce qu'éxige l'humanité, ſi l'on n'étend pas ſes ſolicitudes au-delà de cette vie, & ſi l'on ſe borne à ne procurer à ſes freres ou à ne leur ſouhaiter que des proſpérités temporelles. La même prévoyance que nous devons avoir pour nous aſſurer un heureux avenir, doit s'étendre également ſur tout le monde. Ainſi nous ſommes obligés de donner des conſeils utiles, de bons éxemples, & de tenir des diſcours qui ne tendent qu'à inſpirer l'amour de la vertu. Ce langage eſt ſans doute celui de la Raiſon, quoiqu'il paroiſſe étrange à ces Maîtres, qui, par leurs propos obſcènes & ſouvent impies, ſont aſſez malheureux pour éteindre la Religion & l'innocence dans le cœur de leurs Domeſtiques, à ces Peres qui ſe font un badinage du déréglement de leurs fils, ou qui ne s'occupent que de leur fortune momentanée: à la plûpart des Grands qui oſent

être libertins avec plus d'assurance qu'on est vertueux.

Ah ! si jamais on a vu les devoirs à l'égard du prochain oubliés, ou pour mieux dire anéantis, on peut assurer que c'est certainement dans ce siécle-ci : il n'y a plus de cordialité dans les les familles, plus de bonne foi dans le commerce du monde ; en un mot plus de sincérité, plus de complaisance, plus de générosité : chacun s'établit un centre, & ne pense réellement qu'à lui : *parent*, *ami*, *citoyen*, autant de mots dont on connoît à peine la signification. Un amour bizarre, ridicule, & souvent stupide, a pris la place de l'amitié ; & des sensations ont succédé à ces sentimens magnanimes, dont nos peres ont laissé de si beaux éxemples. On est devenu tout matiére à force de lire & d'entendre des matérialistes, & l'on ne recherche de plaisir qu'une volupté brutale, & qu'un sordide intérêt. On a mis l'ame au rang des spectres qu'on ne voit point, dont on doute, & cependant qu'on craint : on pense qu'en rentrant en soi-même, on entendroit murmurer la Raison, & l'on se jette au dehors. Les personnes assez judicieuses pour

convenir encore de la réalité de leur ame, ſe livrent à des futilités ou à des affaires qui tiennent la Raiſon captive, & ne cultivent la ſociété qu'autant que cela leur plaît.

Cependant, ſoit qu'on s'ennuye, ſoit qu'on s'amuſe, on doit à ſes freres l'obligation de les voir, de les entretenir, de les ſoulager. Le don des larmes & des ris ne nous a été accordé que pour leur exprimer la joie ou le chagrin que nous reſſentons de leurs biens ou de leurs maux. Si nous penſions ſouvent que nous n'avons point été créés pour ſatisfaire tous nos goûts, nous ſerions moins difficiles dans le choix des compagnies. Un certain bel-eſprit, qu'on peut apeller la manie du ſiécle, nous a gâtés. Nous voulons des airs, des maniéres, des tons, & des expreſſions à la mode, les talens ſans fard, & les vertus ſans aprêt, nous paroiſſent entiérement gothiques. Si l'on ſçavoit s'occuper, & ſi l'on ſe voyoit moins, on ſeroit bien moins délicat.

Parlerai-je ici de l'humeur, cette indiſpoſition de l'ame, qui, ſans être la colére ou le chagrin, nous aſſaillit tout-à-coup, & nous rend le fléau de nos voiſins & de nos meilleurs amis. Les

Maris ne ſont grondeurs, les Femmes acariâtres, les Maîtres inhumains, que parce qu'ils s'abandonnent à cette miſérable humeur, le tyran de la ſociété. C'eſt elle qui paſſant tout-à-coup de l'extravagance à l'ypocondrie, de l'amour à la haine, des careſſes aux invectives, de l'eſpérance au déſeſpoir, de l'avarice à la prodigalité, nous ôte toute conſiſtance, & nous dépouille en quelque ſorte de nous-mêmes : c'eſt elle qui nous excite à des antipathies auſſi funeſtes que ridicules, & rend ſouvent nos meilleures actions ſans prix. La Raiſon qui n'avoue que des démarches réfléchies, contredit ſans ceſſe l'humeur. Combien de fois ne nous a-t'elle pas repreſenté que c'étoit être foû de ſe fâcher ſans aucun ſujet ? Si nous n'entendons pas ſes remontrances vraiment équitables, c'eſt que nous prêtons l'oreille aux paſſions. Aprenez, nous dit la Raiſon, que l'homme n'eſt raiſonnable que parce qu'il a des principes qui le guident ; que ſa vie, toujours uniforme, ne doit point être troublée par des alternatives qui révoltent ; que ſon cœur eſt formé pour n'agir que de concert avec ſon ame, & que ſes paſſions ne ſont ſuportables qu'autant

qu'elles étoient la vertu & l'humanité.

Cette voix intérieure opéreroit en nous les changemens les plus merveilleux, ſi nous étions moins diſſipés. Alors on nous verroit éxacts à payer nos dettes & à prêter ſans intérêt ; alors nous irions viſiter le priſonnier dans les cachots, & le conſoler, chercher le pauvre dans ſa cabane, & le ſoulager ; trouver la veuve & l'orphelin, & les aſſiſter : alors l'argent ne ſeroit entre nos mains qu'un moyen d'obliger, & le crédit qu'une occaſion de produire le mérite & le faire récompenſer : alors nous ſerions en quelque ſorte honteux d'avoir plus d'eſprit, plus de biens, plus de conſidération que les autres, dans la crainte qu'ils n'en fuſſent humiliés : alors nous ſerions continuellement occupés à raprocher les diſtances que l'inégalité des conditions, ainſi que la coutume, ont miſes entre nos gens & nous : alors nous ne compterions dans le nombre de nos jours, que ceux où nous aurions été aſſez heureux pour obliger : alors nous regarderions comme un larcin fait à la ſociété, les travaux & les ſueurs que nous ne lui aurions pas conſacrés.

Voilà l'abregé de nos obligations envers

envers le prochain : mais loin de les remplir, on s'attaque, on se dépouille, on se déchire ; & parce que les Loix n'ont point assez pourvû à la réputation des Citoyens, les calomniateurs composent & débitent les libelles les plus effrénés. Je sçais que le zèle & la vertu furent exposés dans tous les tems aux traits de la fureur & de l'envie ; je sçais qu'il n'y a guére eu de Grand, & même de saint personnage, qu'on n'ait dénigré d'une maniére odieuse ; je sçais que les impies se firent toujours gloire de décrier ceux qui oférent les fronder, & que le ridicule & la calomnie viennent toujours au défaut des raisons ; mais je ne sçavois pas qu'il y auroit un tems où il seroit plus utile & plus glorieux de calomnier les écrivains religieux, que d'écrire en faveur de la Religion.

La Raison, continuellement en garde contre les écrits mordans & les discours malins, croit à peine le mal qui arrive sous ses yeux. Elle sçait que les hommes, plus cruels que les bêtes, ne cherchent qu'à se dévorer, & qu'à chaque instant on est obligé de révoquer des préventions qu'on avoit conçues d'après le jugement de la multitude. Des

personnes, qu'on repreſente ſouvent ſous les traits les plus odieux, viennent-elles à ſe faire connoître, l'amour & l'admiration prennent la place de la haine & du mépris. Il n'y a point de ſtratagêmes que la jalouſie n'imagine pour décrier & pour perdre : lorſqu'elle ne peut attaquer l'eſprit, elle conteſte la naiſſance ; & lorſqu'il ne lui eſt pas facile de nier la probité, elle s'en prend aux mœurs. Tout le monde gémit de ces malheurs, & tout le monde en eſt journellement la dupe. Une victoire éclatante, un ouvrage célébre ſont ſouvent le malheur d'un Militaire & d'un Auteur.

Si l'on ſçavoit tout ce que l'on doit au prochain, autrement ſi l'on étoit raiſonnable, on ne le condamneroit jamais ſans entendre & ſans éxaminer, & même en le condamnant on gémiroit. Néron, oui Néron lui-même, dit un jour lorſqu'on lui preſentoit la Sentence d'un criminel à ſigner : *Plût au Ciel que je ne ſçuſſe pas écrire !* Tout jugement, ſoit public, ſoit ſecret, eſt un acte de Raiſon ; & la Raiſon éxige qu'on ne croie le mal qu'avec répugnance, & qu'au contraire on ſoit toujours prompt à ſupoſer le bien. David de-

mandoit tous les jours à Dieu la grace de ne point écouter la prévention; & ce doit être la priére de tous les hommes, & sur-tout des Souverains. La bonne intention n'excuse que l'ignorance invincible.

La Raison agiroit contre elle-même, si elle se plaisoit à tourmenter les autres & à leur nuire. Ce n'est qu'en respectant le prochain & en l'aimant, qu'on s'aime & qu'on se respecte soi-même. D'ailleurs, en haissant ses freres, on se prépare bien des chagrins. C'est une terrible chose, dit Madame de Sévigné, qu'une haine à soutenir. Heureux celui qui ne connoît ni la vengeance ni l'animosité, il sera chéri de Dieu & des hommes. Les plus grands ennemis s'apaisent, & souvent rentrent en eux-mêmes, lorsqu'on ne leur opose que de la patience & de la douceur; & nous devons concourir à rendre tout le monde vertueux.

CHAPITRE V.

De la Providence.

TOut annonce une intelligence ſuprême, qui étendit les cieux, qui conſolida la terre, qui creuſa les abîmes, & qui donne le mouvement à tout l'Univers. C'eſt elle qui fait étinceler les étoiles, mouvoir les planettes, reverdir les campagnes, circuler les eaux : c'eſt elle qui fait couler le ſang du plus petit inſecte, comme celui du plus puiſſant Monarque ; qui ouvre & ferme notre carriére quand il lui plaît : qui a compté les grains de ſable, ainſi que nos cheveux, & qui pénétre au plus intime de nos cœurs. Et ces vérités ſont ſi ſenſibles, que les Payens mêmes ont tenu le même langage. Séneque a fait un Traité ſur la Providence, qui nous aprend combien la raiſon eſt éloquente & perſuaſive, lorſqu'il s'agit de nous convaincre de la toute-puiſſance & de la bonté du ſouverain Etre.

Nous n'avons donc beſoin que d'interroger cette Raiſon, pour aprendre qu'il éxiſte juſques dans les entrailles

de la terre l'action d'une Sageſſe infinie, qui crée les fontaines, qui engendre les métaux, qui forme les diamans; d'une Sageſſe qui retient des feux dévorans, prêts à s'échaper au moindre ſignal de ſa volonté, & qui, ſous le nom de nature, vivifie le germe & la racine de toutes les plantes & de toutes les fleurs.

En vain l'ignorance & l'impiété ne reconnoiſſent de principe & d'action dans l'Univers qu'une Nature aveugle & bizarre : il n'y a de mouvement & de vie que l'impreſſion de la divinité, cette puiſſance à qui rien ne réſiſte, & qui change le néant même en être, ſans autre effort que le ſimple vouloir. Quelle grandeur ! Dieu veut, & des mondes d'inſectes, de volatiles & de poiſſons paroiſſent, ſe remuent & entendent les ordres du Créateur. Dieu veut, & des intelligences, capables de le connoître & de l'aimer, ſortent, pour ainſi dire, de ſes mains, viennent animer des maſſes de terre organiſées, & forment une ſociété merveilleuſe. Dieu veut, & une Raiſon, qu'on ne peut ni voir ni toucher, imagine, compoſe, arpente, bâtit, contemple le ſoleil & en détermine la gran-

deur, s'enfonce dans l'avenir, aperçoit l'infini. Dieu veut, & le Monde partagé en Républiques & en Monarchies, éxiſte tranquille ſous des loix dictées par la juſtice. Dieu veut, & une Religion, foible en aparence, & qui n'a pour colonnes que de ſimples Pêcheurs, renverſe le Capitole, s'étend depuis l'Orient juſqu'à l'Occident, & triomphe de toute les Puiſſances de la Terre.

Quelles idées ſublimes la Raiſon ne nous donne-t'elle pas de Dieu! Vraiment ſon organe & ſon interprête, elle nous l'annonce comme le centre & la plénitude de toutes les perfections qui ont pour étendue l'immenſité, pour durée l'éternité, pour bornes l'infini. La Providence n'eſt que le coup d'œil, ſi l'on peut parler ainſi, du Dieu trois fois Saint que nous adorons. Il regarde, & déja il a meſuré la Terre, & elle ſe peuple, & elle fleurit; il regarde, & tout ſe conſerve juſqu'au moment où l'univers venant à ſe diſſoudre, publiera par ſa deſtruction qu'il n'y a de ſtable que ce Dieu, dont les années ne finiſſent point.

Mais n'éprouvons-nous pas continuellement en nous-mêmes l'action

d'une Providence toujours attentive & toujours bienfaiſante? Nous ſentons que nos penſées, dans une ſucceſſion qui ne s'interrompt jamais, remontent à une ſource infinie, & qu'elles ne nous ſemblent raiſonnables & tranquilles que lorſqu'elles parviennent à cette élévation; nous ſentons que la double action de l'eſprit & du corps, qui devient une, à raiſon de leur intimité, ne ſçauroit avoir lieu que par la médiation & l'aſſiſtance d'une volonté abſolue, toujours preſente, & qui opére ſans contraindre notre liberté.

Mais dis-moi, homme aveugle & pervers, toi qui oſes méconnoître la Providence, comment peux-tu remuer le plus petit de tes doigts? Connois-tu les muſcles & les nerfs qu'il faut mettre en mouvement, & te donnes-tu le tems & la peine de les faire agir? Tu veux allonger ton doigt, & il s'allonge; le plier, & il ſe plie. Il y a donc en toi quelque choſe de ſurnaturel que tu ne ſçaurois voir, & qui ſeconde ta volonté toutes les fois que tu remues. Si tu n'y as pas fait attention, ou ſi tu n'es pas capable de réfléchir ſur un prodige auſſi merveilleux, plutôt que de conteſter ce que tu ne

comprends pas, range-toi donc dans la classe des animaux, broûte comme eux, & ne dis mot.

Ce n'est qu'en se dépouillant de sa Raison, qu'on peut arriver au point de méconnoître une Providence. Je ne veux que la tissure d'une plante ou d'une fleur, que la ruse d'un insecte, que le travail d'une abeille ou d'un ver à soie, pour reconnoître une intelligence dont les opérations sont aussi merveilleuses que les desseins. Si le Monde n'étoit que l'ouvrage du hazard, il n'y a pas jusqu'à la méchanique d'une seule ruche qui ne pourroit subsister; mouvement, instinct, raison, tout seroit aussi-tôt confondu, & l'Univers iroit se perdre dans l'abîme du plus affreux cahos. Quels malheurs ne produit pas une simple anarchie! & quel désordre n'aperçoit-on pas dans une maison où le Maître ne sçait ni se faire obéir, ni se faire respecter?

Cicéron, qui n'eut pas le bonheur de connoître la révélation, & qui en cela mérite d'être plaint, si l'on respecte véritablement sa mémoire, n'a recours qu'à sa Raison pour nier la pluralité des Dieux, & pour n'en admettre qu'un seul qui nous conserve & qui nous

nous a créés. Si nous coucluons, nous dit-il, de l'habileté d'un Architecte par la beauté & l'éxécution de son dessein, que ne devons-nous pas augurer de la sagesse du Souverain Moteur, en éxaminant les différentes parties de cet Univers? En effet, ce Soleil qui ne manque jamais de paroître à point nommé; cette nuit, qui revient chaque soir aussi fidèlement que si on l'apelloit; ce flux & reflux, qui semble avoir des oreilles pour entendre la voix du Maître, & pour lui obéir; ne sont-ce pas, aux yeux de notre Raison, autant de témoins qui dépose nt en faveur d'une Providence éternelle, immuable, & dont les ordres ne cessent jamais de s'éxécuter?

Plus notre Raison se confond à la vue de ces sphéres de feu qui roulent sur nos têtes, au souvenir de ces réservoirs immenses qui éxistent sous nos pieds; & plus elle se persuade la grandeur de l'Être absolu qui embrasse tout, qui fait tout, qui connoît tout. Oui, notre pauvre Raison a beau se perdre au milieu de ce fluide qui nous environne, & dans lequel nous nageons; elle a beau ne connoître ni l'essence des esprits, ni celle de la matiére, il lui

reſte néanmoins aſſez d'intelligence pour découvrir qu'un Monde ne s'eſt pas fait lui-même, & que celui qui l'a créé ne peut être moins que Dieu; ainſi l'on n'a beſoin ni d'étude, ni d'argumens, lorſqu'il s'agit de voir que les Spinoſiſtes & les Athées ſont des foux. Le Payſan qui regarde le Firmament, l'Enfant qui conſidére ſa foibleſſe, reconnoiſſent eux-mêmes la puiſſance d'un Créateur.

N'eſt-ce pas la Providence, dit la Raiſon à chacun de nous, qui a compenſé les biens & les maux de cette vie, ſoit dans leur réalité, ſoit dans l'idée qu'on s'en forme, de ſorte que tous les hommes ſont preſqu'au même degré de joie & de chagrin? N'eſt-ce pas la Providence, qui, pour punir les Grands de leur extrême cupidité & de leur ambition démeſurée, les a livrés à tant de caprices, qu'ils ne viennent jamais à bout de ſatisfaire? N'eſt-ce pas la Providence, qui, pour accomplir ſes deſſeins, enleve l'un au commencement de ſa carriére, & laiſſe l'autre vivre cent ans, qui comble celui-ci de bien, & dépouille celui-là de ſon patrimoine, qui fait enfin réuſſir les méchans, &

qui éxerce les Juſtes par des calomnies & par des tribulations ?

Si nous paſſons maintenant aux détails de cette vie animale, qui uſurpe preſque tous nos ſoins, la Providence reparoît tout de nouveau, de maniére à ne pouvoir la méconnoître. La plûpart des hommes, ſans autre reſſource que leurs bras & leur induſtrie, élevent les familles les plus nombreuſes, & ne ſçavent, après un certain nombre d'années, comment ils ont pu fournir à toutes leurs dépenſes : c'eſt une affaire d'expérience & de calcul. Il n'y a pas un Artiſan qui ne vous diſe dans le plus grand étonnement, qu'il ne conçoit pas quelles ont été ſes reſſources pour pouvoir parvenir à l'éducation & à l'entretien de ſes enfans. Le même Dieu qui nourrit les petits du corbeau qui l'invoque, multiplie tous les jours la farine de la Veuve de Sarepta, & cinq pains pour ſubſtenter cinq mille hommes. Combien de fois, lorſque tout paroiſſoit déſeſpéré, n'avons-nous pas ſenti l'impreſſion d'une main inviſible qui venoit eſſuyer nos larmes, & ſoulager nos maux ?

Nous ſentons quelquefois, à l'éxemple de Saint Pierre, que la nacelle où

nous voguons s'enfonce au milieu des flots, & nous sommes tentés de croire que nous allons périr; mais si-tôt que nous rentrons en nous-mêmes, nous entendons une voix qui nous crie que nous éxistons entre les mains d'un Dieu qui ne dort jamais, & dont les yeux sont toujours ouverts sur nous, d'un Dieu qui ne fait qu'ouvrir la main, & qui remplit tout animal de bénédiction; d'un Dieu qui donne aux vents, à la pluie & à la rosée, le pouvoir de rafraîchir la terre, de l'humecter, de la sécher, de la colorer, de la parfumer; d'un Dieu qui se joue dans cet Univers, & qui fait ses délices d'habiter avec les enfans des hommes. Il est cette Sagesse dont la puissance apelle ce qui n'est pas, comme ce qui est, dont les desseins déconcertent tous les projets humains; qui, ne connoissant ni avenir ni passé, ne voit qu'un present, & qui ayant sous les yeux toutes les générations depuis le premier homme jusqu'au dernier, comme si elles éxistoient actuellement, n'a besoin que de lui-même pour goûter éminemment l'immensité de tous les bonheurs.

Si nous ne jugions pas des choses par leur simple surface, nous sçaurions

qu'il n'arrive rien que ce que la Providence a déterminé. Qu'on ne s'imagine donc pas que ces maladies qui nous affligent, que ces insectes qui nous tourmentent, que ces chagrins qui nous dévorent, que ces accidens qui nous accablent, sont un mal, ou l'effet du hazard. Tout a été réglé & prévu par une intelligence infinie dont les desseins sont impénétrables, mais toujours justes & toujours sages. Ce Pere de famille qui meurt environné d'enfans qui paroissent avoir besoin de son secours; ce Ministre qui est enlevé dans le tems qu'il alloit finir une guerre ruineuse & cruelle; ce Monarque qui disparoît, & qui laisse son Royaume en proie à l'ambition, à la discorde, à la fureur, servent à nous aprendre qu'il n'y a point d'homme nécessaire, que l'on a tout lorsqu'on posséde Dieu; que le seul malheur réel est celui de tomber dans sa disgrace, & qu'une mort qui nous semble souvent un terrible accident, devient la source de mille biens que nous ne concevons point, parce que nos vues sont tout-à-fait bornées, & parce que le régne de la foi est tout-à-fait différent de celui de la politique.

Cela eſt ſi vrai, que ſi l'avenir ſe développoit tout-à-coup à nos yeux, nous aurions toute une autre idée des événemens preſens. Nous verrions les petits-enfans de ceux dont nous déplorons peut-être le ſort, devenir des Saints, parce que leurs grands-peres furent affligés & humiliés; nous verrions des Etats n'avoir de ſplendeur & de ſolidité, que parce que le ſang qu'on répand aujourd'hui fut néceſſaire pour les cimenter; nous verrions que nos maladies nous ayant rapellés à nous-mêmes, nous auroient mérité le bonheur immenſe de l'éternité; nous verrions enfin que le plus petit incident a une chaîne qui s'étend juſques dans les ſiécles futurs, & qu'il eſt le principe de mille biens. Voilà ce que la Raiſon nous repreſente, afin de nous rendre ſobres & circonſpects dans les jugemens que nous portons. Eh! qui ſommes-nous pour vouloir comprendre les voies de l'Eternel, pour oſer tracer des plans, & former des projets ſelon nos caprices & nos préjugés! Dieu a vu tout ce qu'il avoit fait, dit l'Ecriture, & tout étoit bon. Telle doit être notre réponſe générale à la vue des bons éxemples & des ſcandales, des fortunes &

des malheurs qui consolent ou qui affligent.

Notre injustice ou notre ingratitude envers la Providence vient de ce que notre Raison étant étouffée par les passions, nous considérons ce monde comme notre derniére fin. Si l'on pensoit que cette vie tumultueuse n'est qu'une minute en comparaison de l'éternité, & que c'est de cette éternité qu'il faut partir pour juger sainement, on apercevroit le dessein & l'ensemble de tant de choses qui nous révoltent. On reconnoîtroit qu'un homme de bien expire au milieu de sa carriére parce qu'il étoit mûr pour le ciel, & qu'au contraire le scélérat vieillit pour éxercer les élus. Toutes les parties de cet Univers sont autant de lignes qui vont se réunir à l'éternité, centre & terme de tout ce qui éxiste. L'homme qui se place devant cette perspective n'est plus surpris ni allarmé des contradictions aparentes & des événemens singuliers qui forment l'histoire de ce bas monde.

Nous allons dans les Cours où tout paroît ruse, caprice, & l'effet d'une fortune vraiment bizarre : nous marchons au milieu des villes où l'on ne voit que le fruit de la fraude & d'une

induſtrie toute humaine ; nous parcourons les campagnes, où des rochers, des montagnes & des vallons ſemblent ſe trouver là plutôt qu'ailleurs par un ſimple hazard ; nous nous voyons fils d'un Noble ou d'un Artiſan, d'un Prince ou d'un Roturier ; par un aſſemblage de circonſtances qui paroiſſent abſolument fortuites, nous brillons au ſein des richeſſes & des honneurs, ou nous languiſſons dans la miſére & dans l'oubli ; par une complication de cauſes qui nous ſont inconnues, nous errons à mille lieues de notre Patrie, ou nous vivons au milieu de nos familles par une eſpéce d'impulſion que nous ne pouvons définir, & tout cela n'a point d'autre principe que la Providence. C'eſt elle qui donne l'ame à tout, qui dirige les billets du ſort comme il lui plaît, & qui les fait tomber où elle veut ; qui place l'un ſur le trône, & qui laiſſe l'autre ſur le fumier ; qui, diſpoſant tout avec force & avec douceur, atteint les choſes depuis une extrémité juſqu'à l'autre, & en fait l'accompliſſement de ſes deſſeins. Nous ne ſommes tous que ſes agens, & nous n'éxécutons que ce qu'elle a déterminé, dans le tems même que nous croyons

ne faire que notre volonté. L'Univers, ſemblable à ces automates qui excitent notre admiration, paroît agir d'une maniére imperceptible ; mais le ſuprême ouvrier en remue les reſſorts, & les dirige à ſon gré.

La main de l'Eternel imprimée ſur nos fronts a tracé elle-même nos plaiſirs & nos chagrins ; elle a ouvert la carriére que nous devons parcourir, & poſé la borne qui arrêtera au premier inſtant le cours de notre vie. Que vois-je dans toute la nature, s'écrioit autrefois le célébre Fénelon ! je vois Dieu, Dieu par-tout, & encore Dieu ſeul. Mais l'homme n'a des yeux que pour voir des ombres, & la vérité lui paroît un fantôme ; ce qui n'eſt rien, eſt tout pour lui ; & ce qui eſt tout, ne lui ſemble rien. En effet, on croit à mille hypothèſes que l'imagination ou le préjugé réaliſent, & on révoque en doute ce qui ne peut ſe conteſter. Eh ! comment oſons-nous agir & marcher, s'il n'y a point de Providence qui veille à notre ſûreté ? tout eſt embuche ici-bas, tout eſt piége, tout eſt précipice. Il n'y a point d'homme raiſonnable qui ne tremblât au moindre pas, s'il n'étoit perſuadé de la pre-

ſence d'un Dieu vraiment bon & tout-puiſſant ; & ſi ce Dieu n'éxiſtoit pas, qui auroit apris au bœuf à connoître ſon étable, au chien à obéir à ſon maître, au caſtor à ſe bâtir une maiſon, au renard à cacher ſa proie, à l'hyrondelle à maçonner ſon nid ?

Il n'y a ſans doute que Dieu, qui, comme Raiſon univerſelle, ſelon l'expreſſion de Mallebranche, puiſſe donner aux bêtes leur inſtinct. Nous ne faiſons attention qu'aux cauſes ſecondes, & elles ne ſont abſolument rien ſans la premiére qui nous promeut à chaque pas & à chaque inſtant. Tout eſt une énigme inexplicable ſans la Providence, & tout ſe conçoit par ſon moyen, ou du moins paroît conſéquent. Liſez les Livres de Job, & vous reconnoîtrez l'action de Dieu juſques dans la plus petite goutte de pluie qui tombe ſur vos têtes. La mort comme la vie ſont ſon ouvrage, & le moindre cri prouve ſa grandeur auſſi bien que tout le bruit du tonnerre.

Les Hiſtoires ſont pour nous des recits entiérement ſtériles, ſi à l'exemple du grand Boſſuet, nous n'apercevons dans chaque événement une Sageſſe inviſible qui punit & qui récompen-

ſe, qui abaiſſe & qui éléve, qui détruit & qui édifie. Par-tout on voit ce Dieu tout à la fois bon & terrible, répandre les biens & les foudres, eſſuyer les larmes & les faire couler, inſpirer enfin l'amour & la terreur. Tantôt il détache du ſein de ſes vengeances un grain de ſa colére, & les Trônes ſe renverſent, les Cités périſſent, & il ne reſte ni la place ni le nom des conquérans qui paroiſſoient devoir tout envahir. Tantôt il jette un regard de miſéricorde, & le berger change ſa houlette en ſceptre, & vient s'aſſeoir parmi les Oints du Très-Haut. Tantôt il crée des ames extraordinaires, & la face de la terre ſe renouvelle. Tantôt il laiſſe le monde comme s'il étoit abandonné à lui-même, & l'on ne trouve ni courage ni génie. Heureux l'homme raiſonnable; il voit tout cela, il admire, il ſe ſoumet, craignant d'un côté, eſpérant de l'autre, juſqu'à ce que Dieu venant enfin à ſe manifeſter, les reſſorts de la Providence ne ſeront plus cachés. C'eſt alors qu'on connoîtra que tout étoit dans l'ordre, & que la conduite de Dieu à l'égard de cet Univers étoit ſon ſecret qu'il ne devoit révéler qu'après notre mort, comme un objet au-deſſus de

nos ſens & digne d'être médité pendant toute l'éternité. C'eſt alors qu'on ſe ſçaura bon gré d'avoir vécu dans l'indigence qu'on mépriſe maintenant, & d'avoir éprouvé des malheurs qui auront éxercé la patience & procuré l'heureuſe occaſion de mériter.

CHAPITRE VI.

Du Bien & du Mal.

LE bien & le mal ont des caractéres ſi différens & ſi ſenſibles, que la Secte des Manichéens admettoit deux principes ; l'un auteur de l'ordre, l'autre auteur du déſordre. Qu'y a-t'il en effet de plus frapant que ce ſpectacle de vertus & de vices, qui luttent continuellement enſemble, & qui engendrent tant de guerres inteſtines & publiques, dont l'humanité gémit? Notre Raiſon, qui ne ſçauroit ſe tromper ſur l'eſſence du bien, s'y attacheroit toujours infailliblement, ſi elle n'étoit ſouvent entraînée par l'impétuoſité des paſſions. L'aparence du bien nous tient lieu du bien même, & cette mépriſe eſt la dangereuſe erreur de la

plûpart des hommes. Comme ils cherchent tous le bonheur, ils imaginent tous l'avoir atteint lorſqu'ils ſaiſiſſent quelqu'objet qui n'en a que les dehors.

L'idée du bien & du mal n'eſt donc point arbitraire : mais quel eſt réellement ce bien que tout le monde deſire, & ce mal qu'on ne peut aimer en tant que mal ? Sans entrer ici dans des diſcuſſions philoſophiques, qui ne ſont que trop à la mode, & qui n'aprennent rien, nous dirons tout ſimplement, que le bien relativement à nous, n'eſt autre choſe que *l'harmonie de l'ame avec l'ordre immuable que Dieu a établi*, & que toutes les fois que les accords manquent entre ces deux objets, il en réſulte une diſſonance qui s'apelle mal : d'où il s'enſuit que le bien eſt quelque choſe de réel, & que le mal au contraire n'eſt qu'une privation d'ordre ; ce qui fait que Dieu, qui ne peut créer que des êtres, n'en ſçauroit être l'autre. Toutes les écoles n'en diront jamais davantage ſur cette matiére, quelques diſſertations qu'elles faſſent.

Il faudroit maintenant nier que nous avons l'idée de l'ordre, ſi l'on vouloit ſoutenir que nous n'avons pas celle du

bien : or, qu'eſt-ce qui oſeroit le prétendre ? l'homme le plus brut n'a-t'il pas une ſymmétrie naturelle en lui-même, avec laquelle il diſtingue ce qui eſt arrangement de ce qui n'eſt que cahos ; avec laquelle il trouve beaucoup plus de plaiſir à voir un jardin bien planté qu'un terrein informe, où les arbres & les fleurs ſont dans la confuſion. Nos yeux, ces miroirs de l'ame, s'accoutument dès en naiſſant à ſe fixer avec complaiſance ſur des plans bien éxécutés, & à ſe détourner au contraire des objets difformes, parce qu'il eſt en nous un principe de diſcernement, qui nous attache tout naturellement au vrai & au beau. Je ſçais que les préjugés ſont varier nos idées comme nos goûts ſur la plûpart des choſes ; mais il n'en eſt pas moins certain qu'il y a pour tous les hommes, en matiére de bon & de beau, un point de réunion, où ils ſont obligés de donner leur acquieſcement.

Tels ſont les effets de la Raiſon ; & c'eſt ſa plus belle qualité de pouvoir prononcer avec juſteſſe ſur le bien & ſur le mal, c'eſt-à-dire, ſur ce qui eſt analogue ou contraire à la loi. Des hommes de chair & de ſang ont beau

vouloir obſcurcir ces grandes vérités, & ſoutenir que la loi naturelle n'eſt point univerſellement imprimée ; la ſeule capacité de notre ame, qui penſe & qui combine néceſſairement dans quelque corps où elle ſe trouve, puiſque ſon eſſence conſiſte à penſer, leur donne le démenti le plus authentique & le plus ſolemnel. L'ordre de cet Univers, ainſi que celui que nous trouvons en nous-mêmes, par notre facilité à produire des idées & à les arranger, nous rapelle continuellement à cet ordre primordial, qui donne les couleurs, les tons & les reſſorts à tout ce qui éxiſte & à tout ce qui reſpire. Quel vaſte champ la ſcience des Nombres ne nous offriroit-elle point ici, ſi nous voulions faire un ouvrage philoſophique : cette ſcience qui n'étant point arbitraire, ſe trouve dans l'ame du Sauvage comme dans celle du Chinois, du Payſan comme de l'Académicien ?

Ce ſont de ces notions du bien & du mal, que réſultent les vertus. L'homme ſe voyant entre la lumiére & les ténèbres, & ſentant que ſont ame n'eſt heureuſe qu'autant qu'elle eſt éclairée, ſe tourne du côté du jour, & trouve à la lueur de ce flambeau les idées qui

doivent le guider : alors plein de confiance il marche jusqu'au vrai bonheur, s'élevant au-dessus des difficultés qui l'arrêtent. Telles sont les personnes vertueuses, tandis que celles qui sont livrées aux passions, errent à l'avanture, sans éxaminer d'où elles partent ni où elles doivent tendre.

Les vertus en conséquence dérivent de la connoissance & de l'amour de l'ordre, & les vices au contraire sont l'ouvrage des ténèbres & de la confusion. On ne voit plus, si-tôt que les passions s'emparent de l'ame ; parce que l'amour, l'envie, la colére & l'ambition sont les voiles les plus opaques. Si elles paroissent jetter quelques lueurs, ce ne sont que des feux d'autant plus dangereux, qu'on les prend souvent pour la vraie lumiére. De là vient que tant d'hommes s'endorment sans scrupule dans le sein des vices les plus affreux : de là vient que leur conscience perd la ressource des remords, & devient absolument léthargique.

La Raison ne manque jamais de crier chez tous les hommes qui commencent à s'égarer ; mais comment l'entendre, lorsqu'on ne vit plus en soi-même ? Cette malheureuse ardeur à sortir continuellement

tinuellement hors de nous, eſt le plus cruel de nos maux : nous ne ſommes plus alors que des ſimulacres ſans ame & ſans vie, & nos actions contrediſent perpétuellement notre origine & notre deſtinée. Le mal que nous regardons comme peu de choſe, ou comme indifférent à l'égard de l'Etre ſuprême, attaque directement ſa puiſſance & ſa ſageſſe. Dieu a voulu que ſes Loix s'éxécutaſſent, & nous les renverſons ; il a établi un ordre qui conſtitue l'harmonie de l'Univers, & nous le troublons. Cependant il permet le mal pour nous laiſſer le privilége de mériter, & pour nous aprendre qu'on ne remporte des victoires qu'en combattant.

Si a chaque fois que nous ſommes prêts à ſuccomber aux tentations, nous avions ſoin de nous interroger, quelle réponſe la Raiſon ne nous donneroit-elle pas pour nous retenir & nous effrayer ? Elle nous repreſenteroit, que pour un plaiſir faux & momentané, nous allons riſquer une éternité de bonheur, nous mettre dans le cas des maladies, des remords, des inquiétudes qu'entraîne le déſordre ; nous dénaturer enfin pour devenir bête, & en ſuivre l'inſtinct

On eſt tout étonné, lorſqu'après une vie licentieuſe on vient à réfléchir ſur ſes écarts. On entend alors une raiſon qui gronde, une conſcience qui ſoupire, une ame qui ſe trouble; & l'on voit derriére ſoi une chaîne de précipices où l'on s'étoit jetté en croyant s'élever. La Raiſon nous ayant été donnée comme notre oracle & notre guide, combien n'en a-t'il pas coûté à ces hommes ſuperbes qui ont voulu l'étouffer & la méconnoître? Sans loi, ſans foi, ils ont ouvert la voie à tous les déſordres, canoniſé les vices les plus honteux, & regardé comme une politique toute humaine les commandemens les plus ſacrés.

Le Tableau des ſiécles ſe trouve défiguré de toutes parts, à raiſon des ravages que le mal a introduits dans l'Univers. Eh quel mal! après avoir pris poſſeſſion des ſens, il s'empare du cœur, & il aveugle l'eſprit. Toutes les Hiſtoires viennent à l'apui de cette vérité, elles qui ne nous parlent que des malheurs de l'amour, des horreurs de la colére, des débordemens de l'ambition, des cruautés de la jalouſie; elles qui ſont enfin la réalité des affreuſes Tragédies qu'on repreſente ſur nos Théâtres.

Mais ce qu'il y a de plus terrible, c'eſt que ce mal ſe perpétue, & que dans le ſein de la Religion la plus pure & la plus ſacrée, on voit les mêmes crimes qu'au tems de l'idolâtrie. Que dis-je ? la force des paſſions corrompit autrefois les hommes, & c'eſt aujourd'hui la réfléxion. On réduit le mal en ſyſtême, qu'on s'efforce de faire adopter, & l'on eſt libertin par principe. Mais quels principes ? des préjugés dont la Raiſon gémit, & d'autant plus fortement, qu'ils forment aujourd'hui la ſubſtance de la plûpart des écrits. Cette frénéſie eſt ſi forte & ſi dangereuſe, que les mauvais livres, ſi l'on n'en arrête le cours, perdront infailliblement les Etats. Chacun veut compoſer, chacun veut lire & chacun prend un eſprit de révolte & d'impiété, qui oſe ſe jouer de la Divinité même, & des Rois ſon image. A quel tems étions-nous réſervés ! & cependant on s'efforce encore de nous perſuader que c'eſt le régne de la lumiére qui commence.

Si la raiſon, au milieu de tant d'écarts, n'avoit la reſſource des gens de bien, ſon éxiſtence paroîtroit tout-à-fait chimérique ; mais il eſt encore des vertus, quelqu'effort qu'on faſſe pour

les tenir en leur prêtant des intentions ſiniſtres. L'idée du bien, & le bien lui-même ne ſçauroit abſolument s'éteindre : ſi les uns l'abandonnent, les autres travaillent à l'acquérir. Nous avons trop de raport avec Dieu, pour que ſa connoiſſance & ſon amour viennent à ſe perdre entiérement : il eſt toujours la vie de nos ames, & toujours la Raiſon nous convaincra qu'on n'a qu'une ombre d'éxiſtence, quand on n'éxiſte pas pour lui. Il n'y a de bien que celui qu'il a fait, & ſans le bien l'Univers ne peut ſubſiſter : on n'en ſçauroit dire autant du mal, qui ne s'eſt introduit qu'après un certain tems. Le monde fleuriſſoit dans ſon innocence, quand l'eſprit de révolte vint en ternir l'éclat.

Cependant la Raiſon, qui n'eſt jamais muette lorſqu'il s'agit de nous inſtruire, nous aprend que le mal phyſique & moral entrent dans le plan de Dieu, & que l'un & l'autre ſervent à l'avantage de notre ame. Qui a vu la tiſſure & la chaîne de cet Univers pour en douter ? qui a aſſiſté aux conſeils de Dieu, qui a pénétré ſes voiles, qui connoît ſes deſſeins ? S'il eſt inconteſtable que Dieu ne peut être que la juſtice

& la bonté même, comment refuſer de croire que tout eſt dans l'ordre, & qu'il n'y a rien qui ne ſoit réglé & prévu, quoique cette préviſion & cet ordre ne détruiſent point la liberté de l'homme.

Les expériences qu'on fait chaque jour, tant en Médecine qu'en Phyſique, devroient nous convaincre que toutes les choſes créées ont leur uſage. Combien d'inſectes, de reptiles & de plantes, que nous croyons funeſtes, ou tout au moins inutiles, entrent aujourd'hui dans la compoſition des médicamens ? Dieu a donné la terre aux hommes avec tout ce qui l'enrichit, & c'eſt à eux à en étudier la nature, & à en découvrir les propriétés. Avant que la ſoie fût connue, les vers qui la produiſent paroiſſoient de ſimples chenilles, & faiſoient horreur ; avant qu'on mangeât la tortue, l'écreviſſe, la grenouille, on friſſonnoit à leur aſpect, & l'on ne concevoit pas comment Dieu avoit pu créer des êtres auſſi inutiles, & auſſi difformes. Ces conſidérations doivent nous tenir dans le ſilence & dans l'admiration : s'il n'y avoit point de loups, diſoit un jour un enfant qui gardoit les moutons, il n'y auroit point

de Bergers, & je ne pourrois gagner ma vie. Cette réflexion, toute puérile qu'elle eſt, nous donne à entendre que toutes les créatures de cet Univers ſe ſervent réciproquement, & qu'un mal ſe répare par un bien.

Si j'ajoute à ces obſervations, qu'il n'y a de mal réel que de perdre ſon ame, & que conſéquemment tous les revers, toutes les diſgraces, toutes les pertes, toutes les famines, toutes les maladies & la mort même, ne ſont des malheurs que dans notre imagination, accoutumée à ſe laiſſer éblouir par les biens aparens de cette vie, on ne doutera pas que tout ne ſoit ſagement ordonné. Que ſeront en effet à nos yeux dans vingt ou dix ans, & peut-être demain, ces infortunes qui nous déſolent? L'homme prêt à entrer dans ſon cercueil, met-il ſon bonheur à s'occuper des révolutions de ce monde, & s'afflige-t'il de mourir plus ou moins riche, ou d'avoir vécu plus ou moins conſidéré? Hélas! ne voyant plus autour de lui que l'horreur des ténèbres qui vont l'environner, il ne ſe ſouvient ſeulement pas des objets qui l'affectoient davantage. Tout a diſparu, tout eſt oublié; il ne reſte que la ſeule idée

d'un Dieu qui s'empare alors de toute l'ame pour l'accabler ou pour la ravir. Si ces grandes vérités nous étoient presentes, notre Raiſon qui ne travaille qu'à nous les retracer, deviendroit la guide & la gardienne de notre conſcience; alors nous fuirions les honneurs, nous craindrions la vaine gloire, nous mépriſerions l'argent, & nous aurions nos regards attachés au ciel.

Quant au mal moral, je veux dire le péché; tel qu'un poiſon qui ſe change dans un excellent reméde, il nous a procuré des biens que toute notre imagination n'eût pu ſe figurer. Auſſi S. Auguſtin s'écrie-t'il dans un enthouſiaſme de raiſon: ô heureuſe faute d'Adam! faute certainement néceſſaire par le bienfait immenſe de la Rédemption, dont elle a été l'occaſion! C'eſt par le péché, que les Juſtes ſont éxercés; c'eſt à raiſon du péché, que tous les Elus deſirent le Ciel, & qu'ils regardent cette Terre comme une vallée de larmes & comme un éxil. La vertu en opoſition avec le péché paroît bien plus belle & plus lumineuſe, ainſi que le Soleil a bien plus d'éclat lorſqu'il ſort du ſein d'un nuage ténébreux; d'ailleurs, la crainte du péché

rous tient dans l'humiliation, dans le tremblement, & nous excite à une prié-re continuelle, ce retour de l'ame vers Dieu où l'on entre en converſation avec l'Etre Suprême.

Ces réfléxions ſont le vrai langage de la Raiſon : s'il nous étoit plus familier, nous aurions des notions plus juſtes du bien & du mal : nous ne placerions le bien ni dans les poſſeſſions terreſtres, ni dans les plaiſirs ſenſuels. Le bien ſa-tisfait pleinement l'ame & l'éleve, & les voluptés de ce monde nous trou-blent, nous dégradent, & laiſſent un vuide en nous mêmes qu'on ne peut remplir. L'homme a beau s'accrocher à tous les êtres, & leur adreſſer ſes vœux pour pouvoir devenir heureux, il ne le ſera jamais qu'en mépriſant tout ce qui éxiſte, & en s'attachant à Dieu. Tout plaiſir, pris hors de l'ordre que le Créateur a établi, dérangeant le plan de l'Univers, ne ſçauroit entrer dans la claſſe du bien, & devient néceſſaire-ment un mal. L'objet, la fin & les circonſtances ſont requiſes, comme per-ſonne n'ignore, pour faire une bonne action ; tandis que ſi l'une de ces trois choſes vient à manquer, l'action eſt réellement mauvaiſe. Telle eſt l'idée du

bien

bien & du mal, prise de la raison même. Si elle ne paroît pas juste à la plûpart des hommes, pourquoi sont-ils déraisonnables ?

CHAPITRE VII.

De la Diversité des Conditions.

LEs hommes par des distinctions souvent chimériques, & des prétentions encore plus ridicules, ont mis une si grande disproportion entre les uns & les autres, qu'on les croit presque d'une espéce différente. Il n'y a que la Raison qui, raprochant toutes ces distances, reconnoît & honore l'humanité chez les plus misérables comme chez les plus opulens. Aussi gémit-elle bien sincérement, toutes les fois qu'on ose dire qu'un homme ne tient à rien, & qu'il n'est rien, parce qu'il n'a ni fortune ni nom. Sans doute la naissance mérite des égards, & les dignités éxigent des hommages ; mais s'ensuit-il qu'on doive dédaigner son semblable, & le méconnoître, si le sort, ou plutôt la Providence lui a refusé des biens & des Ancêtres distingués?

La Raiſon analyſe ces biens & ces honneurs dont le monde ſe pare avec tant de fierté, & elle juge ſi l'on a droit de mépriſer celui qui n'en jouit pas. Que ſont-ils? combien durent-ils? quel avantage procurent-ils? Ils ne dépendent que du caprice ou du préjugé; ils paſſent comme l'éclair, & ils deviennent ſouvent la ſource des plus grands maux. L'orgueil, l'ignorance, la dureté, l'oubli de ſoi-même & de Dieu, ne marchent que trop ſouvent avec les grandeurs. On eſt ébloui de leur pompe, lorſqu'on ne fait que les entrevoir; & on les juge un fardeau inſuportable, ſi-tôt qu'on les décompoſe. Il n'y a point de miſéres, point de petiteſſes, dont la plûpart des Grands ne ſoient ſuſceptibles, comme devant payer l'intérêt de leur opulence & de leur vain éclat.

Combien la raiſon ne ſe rit-elle pas de ces airs hautains, de ces paroles de mépris & de ces regards dédaigneux, ſi familiers aux hommes de fortune? Il eſt dans le cœur de tous les Grands qui abuſent de leur prétendue grandeur, un témoignage de vérité qui s'éleve contre eux-mêmes, & qui ne ceſſe de leur reprocher leur ridicule fierté; mais

frivoles & dissipés, ils s'imaginent qu'on ne se donne de la considération & du relief qu'en agissant avec orgueil. Que ne descendent-ils au milieu du Peuple, & que ne viennent-ils entendre ce qu'il dit des Grands orgueilleux ? Bien-tôt ils aprendroient que le plus simple Vulgaire se dédommage de sa bassesse aparente, en les mépriſant comme ils le méritent, & que leur éloquence à ce sujet est vraiment énergique, parce que la Raison est de tous les états.

La diversité des conditions n'est donc utile & raisonnable, qu'autant qu'on se sert réciproquement au lieu de se mépriſer, & que tout concourt au bien de la société, ainsi que dans le corps humain tous les membres s'aident mutuellement. Les plus petits ruisseaux servent à l'accroissement des riviéres, comme le plus simple Payſan contribue à l'embellissement & à la conservation d'un Royaume. Nous entrons tous dans la constructiõn de cette chaîne d'êtres qui s'étend depuis Dieu jusqu'au plus petit insecte ; & nous ne pouvons, sans en déranger les anneaux, sortir de l'état où la Providence nous a placés.

O homme téméraire & orgueilleux, toi qui mépriſe le laboureur qui cultive

ton champ, & qui craindrois de lui adreſſer la parole & même de le regarder, ne ſçais-tu pas que le pain que tu digére eſt le travail de ſes mains, & que ſans ſes ſueurs la famine aſſiégeroit ton Palais & le rempliroit des horreurs de la mort ? Eh quoi ! le ſang qui coule dans tes veines apartient en quelque ſorte à cet homme tout ruſtique qu'il eſt, & tu héſites encore ſi tu dois l'enviſager ! Mais penſe que ton éxiſtance importe moins à la ſociété que celle d'un arbre qui raporte des fruits, & que la ſienne au contraire eſt le ſalut de ſa Patrie.

Oh que les Laboureurs & les Artiſans ſont des hommes reſpectables aux yeux de la Raiſon ! il faut les ſuivre depuis l'aube du jour juſqu'aux aproches de la nuit. Quelle utilité en comparaiſon de celle de tant d'Écrivains qui debitent des frivolités, de tant de femmes mondaines qui ne ſçavent que dormir & jouer, de tant de Seigneurs qui ne font que végéter ? Malheur aux États où le Peuple eſt mépriſé, cette portion précieuſe qui nous ſert, qui nous loge, qui nous habille, & qui nous fait vivre. D'ailleurs, le dirai-je ? oui, quoique ce ſoit à la honte des Grands, il y a

beaucoup moins de ſentiment & de généroſité parmi les riches que chez le peuple qu'ils mépriſent.

Nous ajouterons ici que la diverſité des conditions ſeroit moins révoltante, ſi le pere laiſſoit le fils embraſſer ſon état; mais le payſan veut devenir Prêtre, le Magiſtrat Militaire, le Soldat Négociant; de là ce cri général & irraiſonnable contre le bouleverſement des conditions. Chacun roule hors de ſa ſphére, parce que les paſſions oſent tout, & décident de tout.

Je n'éxamine point ſi l'égalité des conditions étoit plus avantageuſe que leur diverſité; la Raiſon m'aprend que c'eſt une folie de deſirer ce qui ne peut plus être, & que la ſageſſe conſiſte à ſe contenter & de l'état où l'on ſe trouve & du Gouvernement ſous lequel on vit, & du ſiécle où l'on eſt né.

Les choſes extérieures agiſſent trop fortement ſur notre eſprit, parce que nous ne vivons point en nous. Mon eſſence n'eſt-elle pas la même dans une Monarchie comme dans une République? & mon individu change-t'il parce que je vis au milieu des Militaires ou des Magiſtrats? Quand on ne tient qu'à ſon ame, la repreſentatrice de Dieu

même, on vit heureux dans toutes les conditions. On ſçait que les profeſſions les plus éclatantes ne ſont qu'un rôle de théâtre, & que tout à l'heure ſa ſcène va finir.

Nous devons juger du monde moral, ainſi que du monde phyſique, & de même qu'un Parterre nous plaît par ſa variété, la Société doit nous réjouir par ſon mêlange. La chûte des uns, l'élévation des autres, la fortune de ceux-ci, l'indigence de ceux-là ſont autant d'objets qui nous engagent à deſirer cet état de juſtice, où il n'y aura ni viciſſitude ni revers. Le changement eſt naturel dans un monde qui ne peut éxiſter ſans ſe mouvoir; il faut donc s'attendre à des révolutions & penſer, ſelon l'expreſſion du Sage, qu'il n'y a rien de ſtable ſous le Soleil.

CHAPITRE VIII.

De la néceſſité des Loix.

LEs hommes ayant des goûts & des préjugés tous différens, il a néceſſairement fallu qu'il y eût un point

de réunion qui les astreignît à la pratique des mêmes devoirs & des mêmes vertus; sans cette précaution, dictée par la sagesse, tout seroit dans la plus horrible confusion. Lorsqu'il n'existoit que de simples Bergers, dispersés çà & là, & qui ne connoissoient d'intérêt que la garde de leurs troupeaux, la loi naturelle suffisoit; mais depuis qu'on a bâti des Villes, qu'on s'y est rassemblé, & qu'on a partagé la Terre en Royaumes, Provinces & Possessions particuliéres, on n'a pu se dispenser de faire des Ordonnances relatives aux besoins & au bon ordre; ces loix quoiqu'humaines, étant des raports avec la volonté divine, & avec les semences de vertus que le ciel a mises dans nos ames, deviennent des obligations sacrées, qu'on ne peut enfreindre sans prévariquer.

La raison qui voit tous les jours les bréches que le vice fait à la conscience, s'aplaudit de l'éxistence & de la vigueur des loix. Que sont en effet les loix? sinon l'honneur & le bien de la Raison même. Elles la défendent; elles la font valoir, & lui donnent ce ton d'autorité qui prévient le désordre ou qui le punit. La différence des climats,

ainſi que celle des Gouvernemens, a dû néceſſairemnt engendrer diverſes loix ; mais c'eſt toujours l'amour du bien public qui en a été le principe & l'objet. Que deviendroient les Citoyens au milieu de tant de paſſions qui ſe heurtent, qui s'enflament, & qui produiſent de toutes parts les plus horribles incendies, ſi la Raiſon n'avoit donné des Édits, des Arrêts, & formé des Corps entiers de Magiſtrature pour s'opoſer aux progrès de l'injuſtice & de l'envie ? Nos biens, nos réputations nos vies mêmes, tout deviendroit la proie des raviſſeurs. C'eſt ſans doute à la honte de l'humanité, puiſque les bêtes elles-mêmes ſont plus ſages que nous en ſuivant leur ſeul inſtinct ; mais cela prouve la liberté que nous avons de faire le bien ou le mal : liberté qui, quoique ſouvent funeſte, nous diſtingue des animaux, & nous procure l'occaſion de mériter.

Tous les Légiſlateurs trouvérent l'eſprit des loix qu'ils nous tranſmirent, dans le langage de la Raiſon : ce fut elle qui leur ouvrit les yeux ſur les uſages qu'il falloit introduire, ſur les abus qu'il falloit réformer, ſur les peines qu'il falloit infliger, & ſur les ré-

compenſes qu'il falloit établir. Si les Loix n'euſſent été que l'effet du caprice ou de la tirannie, comme oſent le prétendre certains Ecrivains dangereux, elles auroient eu le ſort des modes : une ſeule & même génération les eût vu finir & renaître. Tout ce qui tient à l'eſſence des choſes eſt ordinairement durable ; or les Loix tiennent à nous-mêmes, comme nous tenons réellement à elles, & c'eſt ce double lien qui nous attache à Dieu, aux Souverains & à la Société, lien qui ne ſe rompt qu'à la mort ; mais pour nous remettre entre les mains de celui qui nous a formés, & qui ne communiquant plus alors ſes volontés par des voies intermédiaires, devient l'unique Légiſlateur & Juge.

La Loi naturelle, qui ne renferme que dix Commandemens primordiaux, a mille ramifications, d'où dérivent toutes les autres Loix. On ne voit pas toujours cette connexion ; mais les perſonnes qui ſaiſiſſent tous les raports, qui percent dans l'avenir, & qui, de conſéquence en conſéquence, deſcendent juſqu'aux moindres détails, & remontent juſqu'aux premiéres cauſes, aperçoivent que le plus ſimple régle-

ment adhére aux préceptes divins. La communication intime, établie entre Dieu & les hommes, & dont les fondemens ſont auſſi anciens que le monde, donne aux Loix toute leur force & toute leur autorité. Toute puiſſance vient de Dieu, & toute puiſſance faiſant des Loix, nous oblige comme ſi c'étoit Dieu même : il n'y a que le cas où le fanatiſme & l'impiété preſcriroient des choſes contraires à la Religion, & à la probité ; mais alors, loin qu'un tel ordre fût une loi, il en ſeroit une véritable infraction, & la Raiſon qui nous recommande la ſoumiſſion, nous perſuaderoit alors d'être déſobéiſſans ; auſſi l'Apôtre nous preſcrit-il une obéiſſance raiſonnable.

Eh ! que deviendroient les Loix, & la néceſſité d'en faire, ſi une tyrannie odieuſe nous contraignoit de nous livrer au mal. On ne nous gouverne que pour nous encourager au bien, tantôt par la menace des peines, & tantôt par la promeſſe des récompenſes. Si par hazard le contraire arrivoit, c'eſt alors que, loin de ſe révolter contre l'autorité toujours reſpectable, il faudroit plutôt ſe laiſſer égorger. Ainſi fit la Légion Thébaine, lorſque l'Em-

pereur Maximien voulut l'obliger à exterminer les Chrétiens ; elle mit les armes bas, & devint la proie des tyrans pour être la conquête & le triomphe de la vérité même.

Plus il y a de Loix dans un Royaume, & plus l'homme vertueux eſt libre. Le Sage ne redoute que le brigandage & le déſordre, parce que ſa Raiſon lui dit que tout eſt ſûr où tout eſt diſcipliné. On ne hait la lumiére & la vigilance, que lorſqu'on fait le mal ; auſſi ne s'eſt-on révolté contre les Loix ſaintes que la Religion nous preſcrit, que parce qu'on veut vivre aujourd'hui ſans frein, ſans pudeur, & peut-être ſans probité. Tous ces Ecrits contre le Chriſtianiſme & contre les Gouvernemens ſont autant de ſtratagêmes pour préparer les eſprits à ſe dépouiller de toute vertu, & à les accoutumer inſenſiblement au vice & à le fraude.

Si l'on veut ſe convaincre plus certainement de la ſageſſe & de la néceſſité des Loix, il faut lire S. Thomas ſur cet article ; ce qu'il a écrit à ce ſujet eſt ſi ſage & ſi méthodique, que Grotius lui-même en conſeille la lecture à un Prince Allemand, comme de l'ouvrage le plus excellent. Or, tout le mon-

de ſçait que Grotius étoit Proteſtant, & que conſéquemment ſon témoignage ne peut être ſuſpect ; mais la Raiſon ſeule ſuffit ſi l'on veut l'entendre, elle qui n'aime que l'ordre, & qui recommande à tout le monde la patience & la docilité, comme les deux grands moyens d'être ſage & heureux.

CHAPITRE IX.

De l'Uſage des Sciences.

SI les hommes n'avoient point dénaturé les Sciences, en les faiſant ſervir à leurs paſſions, & en les alliant avec leurs préjugés, elles ſeroient une ſeconde lumiére, qu'on eût joint à la Raiſon. Qu'y a-t'il en effet de plus merveilleux que de ſonder les entrailles de la terre, de décompoſer les métaux, de connoître le cours des aſtres, de prédire leurs révolutions, d'aſſujettir l'ombre, qui n'eſt rien, à marquer les heures, de diſſéquer les corps, d'en déterminer les propriétés, de tirer des lignes à l'infini, de s'étendre juſques dans l'immenſité, de converſer avec les Intelligences céleſtes, de raiſonner

enfin ſur l'immortalité de l'ame & ſur l'eſſence de Dieu même ?

Que j'aime à voir la ſcience entre les mains d'un Auguſtin ! quelle pénétration ! quelle ſublimité ! c'eſt une lumiére qui retourne à ſa ſource, un feu qui conſume la vaine gloire & dévore la cupidité ; une eau qui rejaillit pour la vie éternelle, un parfum qui ne s'exhale que pour Dieu, un tonnerre qui éclate au milieu des éclairs. Petits hommes qui voulez gouverner cette même ſcience à votre gré, & qui en faites l'aliment de votre orgueil & de votre frivolité, ne rougirez-vous pas de défigurer ainſi les beautés de la Sageſſe éternelle, & de diſſiper le tréſors qu'il ne nous a confiés que pour les faire valoir & pour les admirer ! Quelle foibleſſe, quelle abjection que la ſcience ſoumiſe à vos paſſions & à vos préjugés ! La Raiſon friſſonne au ſouvenir des ſcandales & des maux qui réſultent de vos études & de votre ſçavoir, ou plutôt de votre ignorance violée ſous la vaine aparence d'une pompeuſe philoſophie. Je ſçais que le ſiécle eſt la dupe de votre charlatanerie, & qu'à l'aide d'un ſtyle ſéducteur, & de définitions faſtueuſes, vous frapez, vous

étonnez, vous éblouiſſez les hommes frivoles; mais que peuvent les vertiges contre la Raiſon? le délire finit, & l'ame qu'on croyoit anéantie reparoît & reprend tous ſes droits. Encore quelques années, & ceux qui paroiſſent avoir la clef de la Science, qui décident en maîtres, & qui envahiſſent tous les éloges & toute l'admiration, tomberont dans l'aviliſſement qu'ils méritent. Sont-ce donc là ces perſonnages, dira-t'on, qui ſe donnoient pour infaillibles, dans le tems qu'ils nioient l'infaillibilité même de l'Egliſe? ils ont paſſé, & leurs productions étoient les rêveries d'un inſenſé.

Les Sciences ne ſont donc précieuſes qu'autant que leur uſage eſt raiſonnable & légitime; ou plutôt elles n'éxiſtent réellement qu'autant qu'elles ſervent à la Religion & à la ſociété. Plût au Ciel qu'on connût ces vérités! on ne prodigueroit pas ſon encens à une multitude de perſonnes qui n'ont qu'un ſçavoir vain, & tout-à-fait ſtérile; mais il ſuffit aujourd'hui d'avoir une belle élocution, un ton impoſant & frondeur, pour être aſſuré des ſuffrages du Public, quelques paradoxes qu'on avance, & quelque ſyſtê-

me qu'on imagime, tant il eſt vrai que la ſingularité plaît, & que la mode eſt la reine du monde.

Ainſi la Raiſon, qui devroit trouver dans les Sciences ſa conſolation & ſon apui, n'y rencontre ſouvent que de l'humiliation & des écueils. Tous les ſiécles fourniſſent les plus triſtes éxemples de l'abus qu'on peut faire de la Science; mais ce ſiécle-ci renchérit en ce genre ſur tous les autres : nos Bibliothéques ſeront autant de témoins qui confirmeront cette triſte vérité, ſupoſé qu'on oſe les défigurer en les rempliſſant de toutes nos folles productions. Que de Livres où la Raiſon eſt dégradée, la Vertu traveſtie, la Religion outragée ! C'eſt une ſcience bien rare aujourd'hui que celle de connoître les bons Ouvrages, & un grand mérite de les eſtimer.

Une trop grande avidité à vouloir tout lire, nous a réellement perdus. Rien de plus ſage qu'une priére qui demande à Dieu de nous délivrer du deſir immodéré de ſçavoir : notre eſprit comme la mer a des bornes ; & lorſqu'il oſe les franchir, il extravague & il ſe perd. Ce n'eſt qu'en écoutant notre Raiſon, que nous dirigeons les Sciences ſelon

les deſſeins de celui dont elles émanent, & que nous puiſons dans leur élévation des ſujets de nous humilier. Mais il faut ſçavoir que cette Raiſon eſt limitée, comme elle ne ceſſe de nous le dire elle-même. Elle ſent ſa foibleſſe à chaque inſtant, & c'eſt parce qu'elle la ſent, qu'elle ſe moque de ces eſprits préſomptueux, qui croient pouvoir tout penſer & tout dire. Toutes les Sciences périront, & il n'y a que la charité qui ſubſiſtera à jamais, parce que nous n'avons été créés ni pour être Aſtronômes, ni pour être Algébriſtes, mais pour nous rendre dignes d'une récompenſe infinie.

Nous ne devons aimer la Science qu'autant qu'elle nous aplique, qu'elle nous détache des plaiſirs, ou plutôt des folies de ce monde, & qu'elle nous fournit les moyens d'être utiles au prochain. On ſe familiariſe d'ailleurs avec la vérité, car les Sciences ſont vraies, & cette idée eſt bien conſolante. L'étude doit être inſipide, lorſqu'elle n'a pour objet qu'un vain amour-propre, ou qu'une ſtérile curioſité.

Je ne parle ici que d'après la Raiſon. Je l'entens qui condamne tous les Sçavans dont les obſervations n'ont pas été

au-delà de cet Univers. Notre ame ayant l'idée de l'éternel & de l'infini, desire tout naturellement que nos études s'étendent jusques là, & elle croit toujours rétrograder lorsqu'elle ne s'avance pas vers l'Etre Suprême, dont elle est la plus vive expression. Ce seroit peut-être ici le lieu d'assigner aux Sciences le rang qu'elles doivent tenir selon leur utilité; mais chacun vantant ses connoissances acquises, il suffit, pour éviter toute dispute, de dire en général que les Sciences, telle que la Morale, que je ne sépare point de la Métaphysique & de la Théologie, & la Médecine que je joins à la Physique expérimentale, doivent avoir la préférence. Nous n'avons ici-bas que nos ames & nos corps à soigner, & cette double étude nous procure le moyen de les connoître & de les gouverner selon leurs besoins respectifs, leur destination, & l'ordre de Dieu.

Quand l'Apôtre a dit que la Science enfle, & que la Charité édifie, il a voulu parler du mauvais usage qu'on en fait ordinairement; eh! qui en pouvoit mieux parler que lui, qui, outre ses lumiéres surnaturelles, se voyoit environné de Grecs & de Romains,

dont toute l'éloquence & toute la philoſophie rouloient uniquement ſur l'erreur, & n'avoient pour fin qu'une gloire auſſi ridicule que faſtueuſe. La religion en s'annonçant heureuſement parmi nous, a ſantifié l'uſage de la Science; c'eſt agir contr'elle, ainſi que contre la raiſon, lorſqu'on n'étudie que par orgueil & par curioſité.

Tant que la Raiſon nous guidera, nous ne voudrons ſçavoir que pour aprendre à mieux vivre; & les connoiſſances mêmes qui pourroient nous amuſer, nous deviendront utiles. Elles ſeront un délaſſement qui nous rendra plus propres à la méditation & au travail : c'eſt ainſi qu'on trouve un bien réel juſques dans les récréations mêmes, lorſqu'on agit en être raiſonnable. Les animaux n'étudient ni n'aprennent, parce qu'ils n'ont beſoin que de leur inſtinct pour flairer, reconnoître & remplir leur deſtination; & nous au contraire, créés pour étendre notre intelligence, pour nous perfectionner, pour mériter & pour gouverner en quelque ſorte cet Univers, nous dévelopons notre ame, & nous la rempliſſons de lumiére qui nous élevent & qui nous ſpiritualiſent. Les Colléges n'ont été

établis qu'à ce deſſein ; & c'eſt ne pas connoître leur inſtitution que de les enviſager ſous un autre aſpect. On a voulu qu'il y eût dans les Villes un enſeignement perpétuel qui apliquât la Jeuneſſe, qui ouvrît l'eſprit, qui formât le cœur, & qui rendît les hommes propres à remplir les différens poſtes auxquels la Providence les deſtine.

CHAPITRE X.

De l'Amour de la Patrie.

LA qualité de citoyen eſt un titre ſi précieux, que notre divin Légiſlateur lui-même en a honoré les fonctions, en verſant des larmes ſur Jéruſalem. On aime, dit un Ancien, juſqu'aux pierres de ſa Patrie : il ſemble en effet que l'endroit où l'on a reçu le jour, eſt un lieu ſacré qui nous rapelle continuellement à nous-mêmes, & qui réveille tous nos ſentimens. Nous renaiſſons à ſon aſpect, & tous les plaiſirs de notre premiére enfance, plaiſirs auſſi ſimples que purs, reviennent dans notre mémoire, en nous cauſant une ſatisfaction incroyable : auſſi la mere de S. Chri-

ſoſtôme ne trouva-t'elle point de moyen plus efficace pour fixer ſon fils auprès d'elle, lorſqu'il vouloit s'enfuir dans les deſerts, que de lui montrer le lit où il étoit né. A cette vue ſes larmes coulérent, & la maiſon paternelle lui devint ſi chére qu'il y reſta. Quel effet le diſcours de la mere de Coriolan ne produiſit-il pas, lorſqu'elle lui remontra combien il étoit affreux de venir ſaccager Rome, ſa Patrie!

La Raiſon éxige ſans doute que nous regardions toute la terre comme un éxil, & que nous ſachions nous accoutumer par-tout où la Providence nous envoie; mais cette même Raiſon nous inſpire un goût de préférence pour l'endroit qui a été notre berceau. Le climat, la nourriture, les mœurs, les préjugés mêmes, tout y eſt plus analogue à notre tempérament & à notre caractére. Nous avons tous des ragoûts de pays auxquels nous avons été accoutumés dès notre enfance, & que nous aimions ſinguliérement, quoiqu'ils ne ſoient pas les meilleurs: il en eſt de même des uſages. On a remarqué qu'il y a un eſprit national qui ſe perpétue juſqu'à la troiſiéme génération, chez les perſonnes tranſplantées dans un autre pays.

C'eſt un goût de terroir ſemblable à celui que conſerve une plante étrangére.

L'amour de la Patrie étant donc ſi intimement lié à notre ame, il faut que nos cœurs ou nos têtes aient éprouvé une terrible révolution, car nous ne ſommes plus Citoyens. Un miſérable intérêt perſonnel a ſaiſi la plûpart des eſprits, & a totalement éteint cet amour patriotique qui mérita jadis à nos peres le précieux titre de *Conſervateurs*, de *Reſtaurateurs* & de *Héros*. Quand on ſecoue le joug de la Religion, on ſecoue inſenſiblement tout autre joug; & comment reconnoître une Patrie, dans le tems qu'on ſe fait gloire de méconnoître l'Egliſe qui nous a reçus dès en naiſſant, qui a inſcrit notre nom dans ſes annales, & qui nous procure des avantages ineſtimables?

L'indifférence avec laquelle on étudie, on travaille, on combat le goût exceſſif qu'on a pour les plaiſirs ſenſuels, la mauvaiſe éducation qu'on donne aux enfans, la dureté qu'on affecte envers les malheureux, la peine qu'on reſſent de prendre quelque choſe ſur un luxe immodéré, pour ſoulager l'Etat, tout cela n'eſt-il pas une preuve bien ſenſible de notre peu d'amour

envers la Patrie. La Raiſon nous ſollicite inutilement à nous ſacrifier pour l'utilité publique : en vain elle nous repreſente que nos biens, nos ſueurs & notre ſang appartiennent à l'Etat, & que dès l'inſtant de notre naiſſance, nous ſommes en quelque ſorte moins à nous-mêmes qu'à la Patrie ; la diſſipation nous entraîne, la cupidité nous ſéduit, & nous négligeons nos Concitoyens ou nous les dévorons pour ſatisfaire nos deſirs. Combien de gens qui ne vont point à l'armée, ou qui n'y font point leur devoir, parce qu'ils s'aiment plus que l'Etat ; combien d'hommes qui laiſſent enfouir leur ſçavoir, parce qu'ils ignorent que la Patrie a droit ſur leurs talens ; combien de perſonnes qui obſervent inconſidérément le célibat, parce qu'elles ſe plaiſent à ignorer que le mariage eſt la reſſource des Royaumes, de même qu'il eſt la vocation générale ?

Si l'on parcourt toutes les conditions, on trouvera qu'on n'eſt point aſſez occupé de la Patrie : il ſemble qu'elle ſoit un être chimérique, quoique nous en faſſions tous partie. Les Grands ne penſent qu'à s'agrandir encore plus, & les Riches qu'à s'enri-

chir ; le Militaire ne fait attention qu'à ſes grades & à ſes penſions ; le Magiſtrat ſe plaît à prolonger les procès, & à les multiplier ; l'Eccléſiaſtique même ne cherche qu'à entaſſer Bénéfice ſur Bénéfice, & à jouir lui ſeul de la portion de vingt perſonnes qui le ſurpaſſent ſouvent en talens & en vertus, mais qui mourront dans l'indigence : le Marchand vend ſa marchandiſe au plus haut prix ; le Banquier trouve dans l'uſure & dans un agiotage inconnu à la bonne foi, des moyens de ruiner ſourdement ceux qui lui ſont adreſſés ; le Payſan enfin vole à toutes mains, & voilà comme la patrie s'apauvrit & s'énerve.

Eſt-il donc poſſible qu'il n'y aura que les Romains qui aient été vraiment Citoyens ? Quel zèle ! quel courage ! ardens pour le bien public, & entiérement inſenſibles à leurs propres intérêts, ils s'oublioient ainſi que leurs familles, ſi-tôt qu'il s'agiſſoit de ſacrifier leur repos & leurs vies. On les a vus égorger leurs propres enfans, & reconnoître à la face de l'Univers qu'ils n'avoient point d'autres parens que leur République, dont ils étoient idolâtres.

Il n'y a point d'homme qui n'apprenne, en s'interrogeant, qu'il eſt auſſi doux que glorieux de mourir pour la Patrie. On a conſervé & illuſtré les noms de la plûpart de ceux qui ont défendu leur pays, & c'eſt l'hiſtoire de la Nobleſſe. Les hommes attachérent de tout tems les plus grandes marques d'honneur à l'avantage de ſervir l'Etat. Les titres, les ordres, les armoiries, tout cela ne fut imaginé que pour annoncer le mérite & la valeur; & nous devons rougir de nous en prévaloir, ſi nous n'avons le courage d'imiter nos ayeux. On eſt réellement de pire condition que l'abeille & le ver à ſoie, ces inſectes qui nous nourriſſent & qui nous éclairent, lorſqu'on eſt aſſez malheureux pour ne vivre que pour ſoi.

Ce ne ſont pas toujours les actions les plus brillantes qui ſont les plus méritoires & les plus utiles. Il y a des citoyens obſcurs que le monde ignore, & qui du ſein de leurs chaumiéres inſtruiſent l'univers, & font des projets que le Miniſtére met en œuvre. Ainſi les plus petits reſſorts donnent tous les jours le mouvement aux machines les plus énormes. La Patrie étant l'état même où nous ſommes nés, ainſi que nos ayeux, nous

lui

lui devons respect, obéissance, amour. On honore l'humanité en honorant la Patrie; les Villes, tant anciennes que modernes, sont décorées de statues qui representent *les amis des hommes :* c'est le titre qu'un très-bon Patriote a donné à un excellent ouvrage, & c'est le titre que nous mériterons, lorsque, sans fraude, sans ambition, sans orgueil, nous consacrerons nos veilles & nos talens à la gloire du bien public : mais quand ce tems viendra-t'il ?

CHAPITRE XI.

Du sçavoir-vivre.

CE n'est ni dans une politesse raffinée, ni dans des discours étudiés, ni dans des démarches aprêtées, que consiste le sçavoir-vivre. La Raison gémit de ces airs, ces tons, ces propos dont notre siécle se pare, comme du plus riche agrément : si l'esprit étoit d'accord avec le cœur, l'ame y gagneroit sans doute, & la bienséance, qu'on peut apeller le vernis de la Société, ne paroîtroit ni l'effet du caprice, ni celui de l'art : il doit y avoir

dans les mœurs une certaine candeur qui influe sur tout le commerce de la vie.

Bien des Grands ne se rendent méprisables que parce qu'ils se font un langage de Cour entiérement contraire à leur maniére de penser. Ils s'imaginent que des révérences & des phrases les dispensent d'être sociables & généreux, & qu'on doit leur être fort obligé, lorsqu'ils ne font pas un mauvais compliment. L'ingénuité, quelqu'effort qu'on fasse pour la ridiculiser, s'attirera toujours les éloges de la multitude. Une ame qui s'épanouit, un caractére qui se dévelope, un esprit qui s'insinue, voilà le grand art de gagner les cœurs; & il n'y a que ceux qui mettent ces régles en usage, fussent-ils Ministres ou Ambassadeurs, qui réussissent véritablement. On devine aisément une affectation mystérieuse, & l'on se tient en garde contre toute surprise, lorsqu'on rencontre une personne imprudemment discréte.

La raison, qui doit toujours diriger notre langue & nos yeux, veut que nos paroles, sans être fades, soient assaisonnées de douceur; que nos regards, sans être fiers, conservent de l

dignité ; & que notre maintien, ſans être affecté, ſoit noble & gracieux. Lorſqu'on a ces dehors, il ne s'agit plus que d'épier les occaſions pour faire les choſes à propos. Rien de plus ridicule, & ſouvent de plus indécent, que de parler lorſqu'on doit ſe taire. L'uſage du monde veut qu'on ſoit à l'uniſſon des perſonnes avec qui l'on vit, & il diſpenſe de l'eſprit, pourvu qu'on ait de la complaiſance : ainſi l'on ne ſçait réellement vivre, qu'en ſçachant ſe contraindre & s'ennuyer.

Ces hommes de plaiſirs qui voltigent de cercle en cercle, & qui n'aiment qu'à prendre la quinteſſence des ſociétés & des eſprits, n'ont point les maniéres qu'éxige le ſçavoir-vivre. Ils ſont les aimables, & perſonne ne les aime, ils s'efforcent de paſſer pour agréables, & ils n'ont nul agrément. Tout conſiſte à être affable, obligeant, & à ſe mettre au niveau de ceux qu'on fréquente. Ce n'eſt point en affichant l'eſprit qu'on nous croira gens à talens, mais en faiſant paroître celui des autres : on ne s'empare point d'une converſation impunément ; l'amour-propre ſe révolte, & nous ſommes tout étonnés d'aprendre que nous avons des

ennemis dans ceux que nous voulions rendre nos admirateurs.

La Raiſon éxige que, ſans être défiant, on ne ſe communique qu'avec réſerve, qu'on étudie les caractéres, & qu'on ſçache en quelque ſorte s'éclipſer, pour briller enſuite avec plus d'éclat. Ce n'eſt pas qu'on doive ſe faire prier pour diſcourir, comme les femmes ridiculement précieuſes ſe font prier pour chanter. Il s'agit ſeulement d'attendre le moment, & de laiſſer aux autres le tems & la ſatisfaction d'avoir de l'eſprit.

Le ſçavoir-vivre varie ſelon les lieux & les circonſtances. La politeſſe de la Ville n'eſt pas celle de la Cour, & le ton d'un Financier n'eſt pas celui d'un homme de qualité. On ſçait diſtinguer ces nuances, pour peu qu'on connoiſſe le monde. Si les jeunes gens y entroient plus tard, ils ſeroient plus en état d'aprendre les uſages; mais ils ſe preſentent au milieu des cercles dans un âge où on leur permet tout, & ils en abuſent d'une maniére étrange. Ils ne veulent ni ſe gêner, ni écouter; au point que le ſexe même, qui captiva toujours l'attention des perſonnes bien élevées, n'eſt plus aujourd'hui ni re-

cherché ni reſpecté. On évite la compagnie des Dames avec la même ardeur qu'on la deſiroit autrefois ; parce que ce ſont elles qui, mille fois plus attentives & plus délicates que nous, ont perfectionné le ſçavoir-vivre, & rendent les ſociétés agréables & décentes.

Il régne aujourd'hui un tel eſprit d'indépendance, qu'on ſe fait gloire de fronder tous les uſages. Les fils ne ſont plus reſpectueux envers leurs peres, les femmes n'obéiſſent plus à leurs maris, les domeſtiques ne craignent plus leurs maîtres, & les ſociétés, toujours prêtes à ſe diſſoudre, n'ont que la paſſion du jeu pour ſoutien. Les cercles n'offrent plus aux yeux du Sage que des maniéres ridicules, que des mœurs frelatées. Le ſçavoir-vivre s'annonce bien différemment : portant avec lui-même ſes lettres de recommandation, il plaît, il intéreſſe : il n'a ni la morgue des riches, ni la frivolité des petits-maîtres, ni les minauderies des précieuſes ridicules ; mais il ſe proportionne ſelon les perſonnes, & met chacun à l'aiſe. S'il critique, c'eſt avec fineſſe ; s'il badine, c'eſt avec dignité ; s'il moraliſe, c'eſt ſans pédanterie.

Lorſque l'ame avoue la politeſſe dont on fait uſage, c'eſt une preuve qu'elle eſt conforme à la Raiſon. Il faut que les choſes coulent de ſource pour être eſtimées : l'homme naturellement doux & vrai, plaira beaucoup plus que tous ceux qui s'étudient à copier des maniéres. On ne ſçauroit donner des régles générales ſur la façon de converſer. Il y a des gens qui parlent trop en parlant peu, d'autres qu'on ne ſe laſſe point d'écouter ; il y en a qui plaiſent en diſant des choſes communes, & d'autres qui ennuient par leurs diſcours relevés. Les perſonnes qui compoſent des ouvrages ſérieux ſont ſouvent médiocres & même enfans dans la converſation : ſoit qu'elles ne veulent pas ſe donner la peine de s'élever autant que leur réputation les annonce, ſoit qu'elles ayent épuiſé leur eſprit dans le cabinet, ſoit enfin qu'elles ſoient diſtraites, ou qu'elles ayent beſoin de s'égayer ſur des riens, elles paroiſſent ſouvent fort ordinaires. Il faut auſſi convenir que les gens du monde s'imaginent qu'un Auteur doit toujours parler comme un livre ; mais ne ſont-ce pas plutôt ceux qui n'emploient leur eſprit que pour converſer, qui doivent rendre la converſation intéreſſante?

La Raiſon nous dit à tout moment les choſes les plus admirables ſur la maniére dont on doit converſer, écrire & agir. Eſſayons de l'écouter, & nos lettres ſeront moins éloquentes, mais plus vraies; nos diſcours moins recherchés, mais plus perſuaſifs; nos actions moins brillantes, mais plus réfléchies; & ſoit à table, ſoit au jeu, nous aurons l'art d'entendre & d'être entendus, parce que nous n'y mettrons point d'art. J'ai nommé le jeu, comme n'étant plus aujourd'hui une choſe indifférente, il fait partie du ſçavoir-vivre; & quoiqu'il ait pluſieurs inconvéniens, il ne laiſſe pas d'être fort utile, & ſur-tout à ceux qui ne jouent point; il leur laiſſe une liberté d'aller & de venir qui doit beaucoup plaire. Lorſque tout le monde fait cercle, chacun eſt obligé de payer de ſa perſonne, & de fournir aux frais de la converſation; autrement on aperçoit un vuide, on s'inquiéte, on murmure, & l'on veut abſolument ſçavoir où ſe trouve l'abſent, qui ne manque jamais d'avoir tort.

L'Ecriture en nous diſant que l'homme aimable eſt né pour la ſociété, nous aprend qu'on ne ſçait vivre, qu'autant qu'on ſçait plaire; mais il faut

ſe perſuader qu'on ne plaît point en voulant paroître trop poli. Ces perſonnes qui prennent continuellement un ton doucereux, qui ont toujours un compliment ſur les lévres, qui font une affaire eſſentielle d'une viſite, & qui paſſent leurs jours à louer, à remercier & à s'excuſer, ſont ordinairement des gens fades, & ces maniéres, loin de prouver un bon cœur, ſupoſent plutôt une ame timide & rampante.

Il y a une autre indiſcrétion à éviter dans le commerce du monde, & même entre amis : je veux parler des avis qu'on donne ſouvent à tort & à travers, ſous prétexte d'obliger. Tout donneur d'avis devient odieux, & bien-tôt l'amitié qu'on pouvoit avoir pour lui, ſe change en indifférence, ſi ce n'eſt pas en haine. Cet inconvénient eſt d'autant plus à craindre, que lorſqu'on a commencé une fois à vouloir reprendre, on en contracte la malheureuſe habitude, & l'on ne parle plus ſans donner des leçons. Nous voyons ſouvent une paille dans l'œil de nos freres, & nous n'apercevons pas dans le nôtre une véritable poutre. D'ailleurs, n'y a-t'il pas de l'injuſtice à vouloir que les autres ſe modifient ſelon nos fantaiſies, ou ſelon

l'idée que nous nous formons des choſes ? Souvent ce qui nous ſeroit imputé pour une faute contre la politeſſe, ne le ſera point à un autre, parce qu'on le ſupoſera plus apliqué, ou parce qu'on le connoîtra pour diſtrait. Les diſtractions, par éxemple, ne font point tort à un homme d'étude ; & même, s'il étoit permis de ſe contrefaire, on peut dire qu'il devroit en affecter, pour s'éxempter de bien des cérémonies & de bien des grimaces.

L'indépendance d'un eſprit volage ou libertin, eſt odieuſe dans la ſociété ; mais l'indépendance d'une ame immortelle, qui par ſon aplication & par ſa grandeur ſe met au-deſſus de mille uſages minutieux, eſt digne d'admiration & d'éloges. Il faut faire des viſites, des révérences, des complimens ; mais en être raiſonnable qui auroit honte de concentrer ſon éxiſtence dans de pareilles frivolités. Si nous n'avons en réſerve au moins les deux tiers de nous-mêmes & de nos journées, pour donner à la réfléxion & au travail, nous ſommes bien à plaindre. Quelle vie que celle de ſe lever pour ſe coucher ! cependant la moitié des hommes n'en fait pas davantage ; il n'y a entre

le matin & le ſoir qu'un grand vuide, qu'on ne ſçauroit comprendre dans le cours d'une vie raiſonnable. Juſqu'à quand voulons-nous continuer cette maniére de ne point être ?

CHAPITRE XII.

Du Mépris des Injures.

LEs foibles mortels ſont ſi faillibles dans leurs jugemens, les réputations ſi arbitraires, & les calomnies ſi communes, qu'on doit être inſenſible au bien & au mal qu'on dit de nous. Tout ce qui n'augmente ni ne diminue notre être, tout ce qui nous laiſſe en un mot tels que nous ſommes, ne doit nullement nous affecter. Or les injures & les louanges ôtent-elles ou ajoutent-elles une ſeule ligne à notre taille, un ſeul trait à notre figure, un ſeul degré de lumiére à notre eſprit : ce n'eſt que l'idée que nous nous en formons qui nous réjouit ou qui nous afflige ; & cette idée eſt-elle bien raiſonnable & bien conforme à la Religion ?

La raiſon ne me dit-elle pas que je ne dois accomplir la Loi qu'en vue de

Dieu ; que je ſerois toujours un ſerviteur inutile, quand même j'aurois fait tout le bien imaginable ; qu'il n'y a aucune vertu que je puiſſe m'aproprier, parce que tout don vient du Pere des lumiéres ; que les talens les plus extraordinaires ſont ſouvent un moyen de ſe perdre avec plus de ſolemnité ; que les plus grands génies ſont les plus lourdes fautes ; & que ceux qui louent ne le font ordinairement que parce qu'il y a de l'amour-propre à louer les hommes de mérite, ou parce qu'on trouve ſon intérêt à flatter les gens en place. Tout eſt toujours relatif à la perſonne qui loue.

D'ailleurs n'eſt-ce pas l'eſprit de parti, cet eſprit aveugle & fanatique, qui prodigue les éloges & les calomnies ? Beau principe ! belle ſource ! pour que des êtres raiſonnables en ſoient affectés. On doit plutôt gémir en pareille occaſion, des écarts de l'eſprit, de ſes mépriſes, de ſes préventions, de ſes paradoxes, que s'affliger & s'énorgueillir de tout ce qu'il peut débiter. Je voudrois que tout homme, attaqué par des libelles, agît comme l'Empereur Théodoſe, qui aprenant qu'on avoit outragé ſa ſtatue, paſſa ſimplement ſa

main ſur ſon viſage, & dit : cela ne m'a fait aucun mal. Je voudrois qu'à l'éxemple de Céſar on ne ſçût oublier que les injures : je voudrois mieux, qu'en ſuivant les traces des vrais Chrétiens, on aimât ſes ennemis, & qu'on ne les déſarmât jamais que par le ſilence & par la douceur.

Si nous raiſonnons, nous découvrirons à coup sûr que nous ſommes preſque toujours les artiſans de nos chagrins & de nos malheurs. On veut répondre à ceux qui critiquent ou qui calomnient, & on donne de l'aliment à leur envie & à leur fureur. Eh! pourquoi ne pas imiter les plus célébres perſonnages qui furent calomniés, (car ils le furent preſque tous) ; ils n'en parurent nullement affectés. Le Cardinal Bellarmin, aprenant que ſes mœurs étoient diffamées d'une maniére indigne dans un libelle répandu de toutes parts, n'en fit que rire, en plaignant le calomniateur & mépriſant la calomnie. Le Cardinal de Bérule, inſtruit d'une ſatyre affreuſe où il étoit traité d'hérétique, d'impie & de libertin, n'en témoigna pas la moindre ſenſibilité. L'Abbé de Rancé, cet illuſtre Pénitent, offroit le ſacrifice de la Meſſe pour ceux

qui lui envoyoient les libelles les plus outrageans, & on lui en envoyoit souvent. Le Marquis Maffei eut le courage de répandre lui même un ouvrage qui le diffamoit d'une maniére atroce; & le Pape Benoît XIV. lui écrivit à ce sujet une lettre de félicitation, qui commence par ces paroles remarquables : *Quand je voudrois douter que vous êtes un grand homme, cela ne me seroit plus possible, depuis que je vois que l'envie vous persécute, & attaque jusqu'à votre religion & à vos mœurs.* Quelles horreurs la rage n'écrivit-elle pas contre l'orthodoxie du célébre Muratori & contre les mœurs de l'illustre Fénelon, & quelle patience ne firent-ils pas voir!

Je sçais que si les ames noires font les libelles, les petits esprits, qui forment le grand nombre, les lisent & les croient. Mais n'est-ce pas des hommes de bon sens qu'on doit espérer justice, supposé qu'on ne soit pas assez Chrétien pour l'attendre de Dieu seul ; & la Raison n'aprend-elle pas à discerner un libelle d'un ouvrage dicté par la vérité ? C'est une chose remarquable, dit Bayle dans une note de son Dictionnaire, précisément à l'article de Bellarmin, que parmi tant de per-

ſonnes poſſédées de la démangeaiſon effroyable de faire des Satyres, il y en ait ſi peu qui ſçachent l'art de les empoiſonner. La plûpart de ceux qui ſont aſſez miſérables pour s'en mêler, ignorent que pour y réuſſir, il faut abſolument cacher ſa paſſion, & fuir toute aparence d'animoſité; autrement la ſatyre a un effet rétroactif. On ne s'indigne que contre celui qui la débite, & l'on s'attache davantage à la perſonne qu'on accuſe & qu'on calomnie. C'eſt ce que nous avons vu à l'occaſion de ces ouvrages de ténèbres qu'on répand depuis plus de quarante ans contre les Philoſophes Chrétiens, les Religieux, les Miniſtres, la Perſonne ſacrée des Rois, & contre Dieu lui-même; mais la main ſe refuſe à tracer ces horreurs qui méritent d'être étouffées, ainſi que leurs auteurs.

Ah! ſi, comme nous dit la Raiſon, on eſt encore aſſez extravagant pour conteſter au Meſſie ſa qualité de Fils de Dieu, & pour traiter d'impoſture ſon Evangile, qui eſt la vérité même, il n'eſt pas ſans doute étonnant que par dépit, ou par envie, on attaque la naiſſance ou la réputation des particuliers; mais au lieu de s'en affliger, il

faut s'armer de courage, & penſer que cette vie n'eſt qu'une ſucceſſion d'injuſtices & de miſéres. On n'a point de mérite ou de crédit impunément. Il n'y a que les ſots, diſoit le Cardinal de Richelieu, dont on ne dit point de mal. Eh ! où en ſerions-nous, s'il ne dépendoit que d'un Avanturier de fixer le degré d'eſtime ou de mépris qui nous eſt dû ? Une Sentence même criminelle ſeroit invalide, ſi elle n'émanoit que d'une ſeule perſonne ; & cependant un Juge mérite bien un autre certitude qu'un Particulier qui écrit ſans être autoriſé. D'ailleurs il faut encore éxaminer la réputation & le caractére de l'Ecrivain qui débite des injures ; quoiqu'un ouvrage de pareille eſpéce ſoit un terrible témoignage contre ſon Auteur. L'honnête homme, loin de calomnier, ne ſçait même pas médire. Voilà ce que nous dit la Raiſon : mais c'eſt dommage qu'elle ne ſoit plus entendue.

Ayons cependant ſoin de la faire continuellement intervenir, nous ſerons vraiment indifférens aux louanges & aux injures. L'Eſprit Saint, en nous ordonnant de ne louer perſonne qu'après la mort, nous aprend le peu de cas qu'on doit faire des éloges, parce

qu'ils ont l'intérêt & la flatterie pour principe, & parce qu'ils ſont capables de corrompre les cœurs. Ouvrons la carriére immenſe de l'éternité, & nous ne priſerons pas plus les hommes & leurs jugemens qu'un atôme, & nous aurons honte d'en être affectés. Le vrai Philoſophe agit comme s'il n'y avoit que Dieu & lui dans l'Univers, & il prend moins garde aux louanges & aux injures qu'au bourdonnement des abeilles. Il a ſoin de conſerver ſa conſcience intacte, de ne jamais cauſer de ſcandale, & de laiſſer à Dieu le ſoin de venger ſa cauſe, ſupoſé qu'on l'outrage. Il ſçait que, ſelon l'Evangile, on doit ſe réjouir lorſqu'on eſt calomnié, & il s'en réjouit.

Le grand Boſſuet, ce vénérable Evêque, que ſes ennemis accuſérent d'être marié, dit très-ſagement qu'il ſeroit dangereux pour les hommes qui ont de la réputation, de n'entendre que des éloges; mais que Dieu permet preſque toujours qu'il ſurvienne des ſatyres & des calomnies qui forment un contrepoids. De là vient que la plûpart des hommes connus ont deux réputations, & qu'on en parle ſuivant qu'on eſt affecté. Ils ſont loués par les uns & blâmés par les autres; & plus ils ont de

mérite,

mérite, plus ils excitent la rage. Cette persécution, je l'avoue, dégoûteroit les hommes d'avoir de la vertu; mais c'est pour Dieu qu'il faut être vertueux, & non pour un monde pervers qui se plaît à décrier les actions les plus saintes. On veut dérober à l'Univers le beau spectacle d'une ame sans tache: on prétend que chaque personne est injuste, ou dépravée, parce qu'on est injuste ou dépravé soi-même. Les méchans ne manquent jamais de prêter aux autres toutes les noirceurs dont ils sont capables.

CHAPITRE VIII.

De l'Amour de la Paix.

ON ne peut pas mieux caractériser la Paix qu'en l'apellant la Fille de la Raison: la réflexion arrête les effets de la colére, & vient à bout de nous rendre pacifiques. Quel est l'homme qui, après s'être interrogé, oseroit préférer le tumulte du monde & des passions au plaisir d'être bien avec soi-même & avec son prochain? On ne connoît ni les douceurs, ni la tranquilli-

té de la vie, qu'en étant doux & tranquille. Il faut à notre ame un calme qui lui laisse toute la liberté de se contempler en Dieu, & d'y lire l'étendue de ses espérances & de ses devoirs. Ces esprits toujours inquiets & toujours agités, sont, malgré tout leur brillant, plus propres à détruire qu'à édifier.

Il y a une nonchalance qu'on prend quelquefois pour l'amour de la Paix; mais la Raison nous en fait bien-tôt connoître la différence. Il n'apartient qu'à l'humanité de procurer l'heureuse harmonie qui doit régner parmi des hommes, & qu'est-ce qui nous inspire cette humanité, sinon un retour sur nous-mêmes, une connoissance de nos intérêts, un sentiment de nos besoins, un desir du bonheur?

Rien ne nuit plus à l'amour de la Paix que l'âcreté de l'humeur, l'effervescence du sang, ainsi que le raffinement d'orgueil, ces trois sources funestes d'où dérivent les disputes, les haines, les vengeances, les injures, les mépris: mais la Raison nous corrige de ces défauts, ou du moins elle les retient, lorsqu'on se plaît à l'écouter. N'est-ce pas à son langage que nous devons les liens de la société, la con-

corde des esprits, la politesse, les prévenances, les attentions? Elle n'inspire pas les sympathies, puisqu'elles se trouvent en nous indépendamment de toute réfléxion; mais elle nous engage à agir avec tous les hommes comme avec nos freres.

Les premiers Chrétiens n'avoient qu'un cœur & qu'une ame, parce qu'ils furent les hommes les plus raisonnables qui aient jamais éxisté. Tout fut conséquent dans leur croyance, dans leurs actions, dans leurs pensées. Quelle différence entr'eux & nous qui ne vivons qu'à l'avanture, & qui ne réfléchissons que pour nous tourmenter. L'humeur, la suffisance, la dissipation, la cupidité nous empêchent d'être propres à l'amitié & à la société : si nous nous visitons, ce n'est ni par amour ni par devoir, mais par désœuvrement, par intérêt, par ennui.

Que signifient ces guerres, & ces duels qui ne cessent d'ensanglanter la terre; ces procès entre les familles, souvent aussi ruineux que déshonorans; ces disputes de Religion engendrées par le fanatisme; ces combats littéraires, fruits de l'orgueil & de l'envie? Hélas! n'annoncent-ils pas l'extinction entiére

de la Raiſon. Il ne faudroit qu'une ombre de bon ſens pour entrevoir que c'eſt une folie de s'égorger pendant des années entiéres, au détriment des peuples & de l'humanité, à moins qu'on n'y ſoit forcé pour ſe défendre; de ſe pourſuivre & de ſe perſécuter par un eſprit d'intolérance abſolument contraire à l'Evangile; de ſe donner enfin en ſpectacle à des ignorans qui ſe moquent des écrits & des Ecrivains, & ſouvent avec raiſon.

Quelle frénéſie parmi les hommes! quel acharnement! On ne voit de toutes parts que Manifeſtes, Factums, Libelles qui annoncent des haines & des diviſions irréconciliables. L'Epoux plaide contre l'Epouſe, le Frere contre la Sœur, le Fils contre le Pere, le Vaſſal contre le Seigneur, l'Eccléſiaſtique contre ſon Evêque. Le démon des richeſſes ſaiſit tous les eſprits & les tranſporte de fureur. Il n'y a point de turpitude qu'on ne dévoile, point de ſtratagême qu'on n'imagine, point de protection qu'on n'emploie en vue de l'intérêt. Chaque jour le Barreau retentit des accuſations les plus atroces & des faits les plus inouis. On ne parle que chicane, & les affaires les plus ſimples

deviennent des procès interminables. Mais comment, après tous ces maux, oſons-nous nous dire raiſonnables & diſciples d'un Evangile qui nous recommande de donner notre robe, ſi l'on nous demande notre manteau, & de ne jamais nous inquiéter du lendemain?

Heureux l'ami de la Paix! conſultant la Raiſon qui gémit de notre eſprit de vengeance & de cupidité, il trouve en lui-même les plus puiſſans motifs pour entretenir la bonne intelligence avec tout le monde; il ſe modifie ſelon les perſonnes, les âges, les caractéres; il n'offre jamais qu'un front où brille la ſérénité: & pour qu'on lui fourniſſe l'occaſion de ſe ſatisfaire, il veut qu'on ſçache qu'il n'aime qu'à obliger. Ses diſcours ſont inſinuans & perſuaſifs, ſes maniéres nobles & engageantes, ſes démarches officieuſes & réfléchies, & l'on voit dans ſes regards une bonté qui touche. S'il ſurvient quelque haine, il calme les eſprits; s'il s'éleve quelque diſpute, il interpoſe ſa médiation. Tantôt plus actif & tantôt plus tranquille; mais toujours ouvert, toujours riant, il ſe fait des amis de tous ceux qu'il voit, ou du moins il tâche de ſe les concilier. L'orgueilleux

WBP Opole

l'eſtime, parce qu'il ſçait céder; l'ambitieux l'aime, parce qu'il n'a nulle prétention : le turbulent le ſouffre, parce qu'il a l'art de ſe poſſéder; le miſantrope le deſire, parce qu'il le réjouit; le diſputeur l'écoute, parce que jamais il ne contredit. Enfin, il vient à bout de mettre les paſſions des autres au niveau des ſiennes, ou plutôt de leur imprimer une modération vraiment utile.

Quel contraſte entre cet ami de la Paix, & ce brouillon qui ne s'inſinue dans les Familles que pour y ſemer des raports, exciter la jalouſie, faire de fauſſes confidences! L'un eſt un aſtre bienfaiſant qui diſſipe les moindres brouillards; celui-là une tempête qui répand les ténèbres & l'alarme. Cependant combien d'hommes colériques & turbulens, en comparaiſon des perſonnes tranquilles! On prend ombrage du moindre mot, & ſouvent du moindre geſte : on crie à la vengeance pour le plus petit reproche, ou pour la plus legére indiſcrétion; on s'inſulte, enfin on ſe bat, & ſouvent on ſe tue pour le plus foible motif, comme s'il s'agiſſoit de la conquête de l'Univers.

Ah! ſi l'on ſe donnoit le tems de

réfléchir sur la Paix, de preſſentir les biens qu'elle procure, on auroit horreur des intrigues, des cabales, des raports & de tout ce qui peut altérer le repos & la ſanté. Nous ne ſommes ſouvent malades que parce que la colére allume notre ſang & nos humeurs. L'homme qui ſçait jouir de lui-même ſe conſerve dans un calme conſtamment durable : il tient ſon ame & ſon corps dans un tel aſſujettiſſement, que ſans être ni recherché ni guindé, il ne s'annonce que d'un air gracieux, & il ne profére que des paroles pleines de raiſon & de douceur.

Tout le monde deſire la paix comme la richeſſe & la félicité des Royaumes, comme le lien des familles & l'agrément des ſociétés. L'Artiſan ne chante tout le jour qu'autant qu'il poſſéde la Paix : le Laboureur ne ſuporte ſes travaux que lorſqu'il ſéme & moiſſonne paiſiblement. En un mot, ôtez la Paix de l'Univers, & la terre entiére ſera comme les Cours, c'eſt-à-dire, le ſéjour des intrigues, des cabales & de l'envie. C'eſt la Paix qui, à la naiſſance du Sauveur, eſt annoncée par les Anges comme le plus précieux de tous les dons ; & c'eſt elle que Jeſus-Chriſt

laiſſe à ſes Apôtres comme le véritable gage de ſon amour : mais ce n'eſt pas ſans doute la Paix du monde, qui conſiſte dans l'ivreſſe des ſens, dans l'aſſoupiſſement de la Raiſon, & dans une conſcience léthargique. La Paix du Ciel, la Paix ſolide a pour baſe l'harmonie de l'ame & du corps, l'accord de la Raiſon & de la Foi, la bonne intelligence avec ſoi-même & avec les autres : & cependant perſonne ne travaille à ſe la procurer. Si l'imagination s'égare, ſi les penſées & les deſirs n'ont pas un objet raiſonnable, il n'y a plus de Paix, & l'homme devient le jouet de ſes paſſions & de celles du monde.

Saint Paul nous recommande d'avoir la Paix avec tous les hommes ; mais ſi cela ſe peut. Il y a des caractéres ſi difficiles & ſi féroces, que quelques meſures qu'on prenne, on ne ſçauroit les adoucir. La Raiſon nous dit dans ces circonſtances de nous taire ; & ſi nous l'écoutons, elle nous ſervira de régle fidèle pour bien nous conduire, ſans porter la complaiſance au-delà des bornes, & ſans cependant manquer à la charité. Qu'on eſt heureux lorſqu'on a reçu une *bonne ame* en partage, & lorſqu'on ſe met au-deſſus

ſus de tous les événemens. C'eſt une ſorte de Philoſophie qui n'eſt pas à la mode, mais c'eſt la ſeule vraie & heureuſe.

Le célébre Nicole a fait un excellent Traité ſur la maniére de conſerver la Paix avec tout le monde, & il faut le lire ſi l'on veut entendre le langage de la Raiſon. Vous aprendrez d'elle que c'eſt par la patience qu'on trouve l'art de ſe tranquilliſer, art d'autant plus néceſſaire, que ſi nous ſuivons nos premiers mouvemens, nous devenons mauvais peres, mauvais époux, mauvais maîtres. Les viciſſitudes & les contradictions de ce monde nous mettront éternellement en colére, lorſque nous ne voudrons pas nous contenir & nous poſſéder. On paie bien cher le déſavantage de ſe fâcher : les événemens n'en ſubſiſtent pas moins, & l'on devient le tourment de ſoi-même & le fléau des autres. L'ami de la Paix ne s'inquiéte point, & ne veut inquiéter perſonne par des raports, qui ſont preſque toujours indiſcrets. Il ſçait que pour vivre tranquille il faut ignorer ce qu'on dit de nous, & ne point informer nos amis de ce que la malignité peut dire d'eux. La ſolitude favoriſe la Paix, & on doit l'aimer lorſqu'on veut jouir du repos. Les premiers momens ſont durs ;

à la vérité, mais bien-tôt ils se changent en délices qui raviſſent l'ame, & qui l'éleve juſqu'à Dieu.

CHAPITRE XIV.

Les Moyens d'être heureux.

COmbien d'idées ce mot *heureux* ne renferme-t'il pas ! Quoiqu'il dût être ſimple, & ne preſenter qu'un ſeul & même objet, tel qu'un verre à facettes il ſe multiplie en autant de bonheurs qu'il y a de goûts. L'Avare ne conçoit d'heureux que celui qui amaſſe, le Prodigue que celui qui diſſipe, l'Ambitieux que celui qui parvient, l'Amant que celui qui s'enchaîne. On diroit que la félicité n'eſt qu'une choſe purement arbitraire, & qu'elle n'éxiſte que dans notre imagination.

Il eſt vrai que notre maniére de percevoir contribue beaucoup à nous rendre heureux ; mais indépendamment de nos perceptions, il eſt un bonheur réel, qui, tirant ſa ſource du bien éternel, immuable, infini, ne ſçauroit être que Dieu même. On a beau s'en écarter, tout nous y rapelle ; & malgré nos jeux, nos fêtes, nos ſpectacles, nos biens, nos honneurs, nous ſentons qu'il

éxiſte une autre félicité que ces avantages frivoles, car ils ne nous ſatisfont pas. C'eſt d'ailleurs ce que nous confirme l'idée de la Divinité, c'eſt-à-dire, du ſeul Etre qui ait en lui-même de quoi remplir une ſubſtance immortelle. Notre ame ne veut que des poſſeſſions éternelles : on l'afflige & on la dégrade lorſqu'on la fixe ſur d'autres objets.

La Raiſon, malgré notre diſſipation & nos déſordres, ne ceſſe de preſenter à nos yeux un rayon de la beauté eſſentielle & primitive, qui nous ſeroit plus ſenſible que le ſoleil même, ſi nous voulions réfléchir. Cet ennui qui nous accable, ces dégoûts qui nous déſolent, ces contradictions qui nous impatientent, ces deſirs qui ne ceſſent de ſe renouveller, ne ſont ni l'effet du hazard, ni celui de l'inconſtance, mais le langage de la Raiſon. C'eſt elle qui nous parle alors, pour nous détacher de tous nos plaiſirs, & de toutes nos joies, & pour nous rapeller à Dieu. Elle étudie notre caractére, notre tempérament, nos inclinations, & lorſqu'elle trouve occaſion de répandre une amertume ſalutaire, elle nous rend cette vie inſuportable, & nous fait néceſſairement deſirer l'autre. Je ſçais qu'il faut une grace toute particuliére pour qu'elle

triomphe de nos folies & de nos paſſions ; mais elle devient elle-même une grace de préparation qui nous diſpoſe à en recevoir de plus victorieuſes.

Nos jours ne ſeroient qu'une ſucceſſion de réfléxions, ſi nous écoutions la Raiſon. Chaque événement nous ouvriroit une carriére où notre ame apercevroit la lumiére indéfectible, & nous aprendrions à dépouiller les biens & les honneurs de l'éclat qui nous dérobe leur néant. Il faut nous figurer que nous éxiſtons dans un Univers où nos paſſions & nos ſens ont apliqué un vernis qui le rend méconnoiſſable : ce qui n'eſt qu'un ſpectre nous aparoît ſous la forme la plus ſéduiſante, ce qui nous pique ſemble nous carreſſer, & ce qui nous abaiſſe paroît nous élever. De là naît cette impétuoſité criminelle avec laquelle nous nous livrons aux objets les plus dangereux, de là cette ſurdité qui nous empêche d'écouter notre ame & de la reconnoître.

Dieu en nous créant (car il faut toujours remonter aux premiers principes) nous a inſpiré le deſir d'être heureux, & nous a fourni tous les moyens de l'être. Ces moyens qu'on croit très-difficiles & très-éloignés, ſe trouvent en nous-mêmes : c'eſt une arithmétique

naturelle qui nous sert, autant que nous voulons, à calculer tous les biens dont nous avons l'idée, & à les évaluer. On aprend par cette opération à quoi s'en tenir par raport au bonheur ; car pour être heureux, il faut pouvoir se rendre compte de sa félicité : on commence par décomposer les fortunes & les grandeurs, que chacun convoite comme le vrai bien, & après avoir mis à part les dangers, les foiblesses, les préjugés, & les embarras qui sont à leur suite, en un mot, leur vanité, leur asservissement, leur fragilité, on ne trouve plus qu'une vapeur qui s'évanouit en s'élevant. Il en est ainsi de la naissance, du crédit, & même du sçavoir : tous ces avantages jettés dans le creuset de la Raison, fondent sur le champ & ne laissent aucune marque de leur éclat. Si les hommes s'apliquoient à cette chymie plutôt qu'à la recherche d'une pierre philosophale, dont la découverte seroit le plus grand malheur, ils ne seroient sûrement pas tentés de croire que l'Univers renferme en lui-même de quoi contenter une ame plus grande que tous les mondes possibles.

Que de ressources en nous-mêmes contre les chagrins & les revers, quand nous sçavons nous sonder & nous in-

terroger ! Alors celui qui jouit d'une parfaite ſanté conſidére ceux que les maladies accablent, & il devient heureux ; alors celui qui a toute ſa liberté, jette un coup d'œil ſur ceux qui languiſſent dans les priſons, & il ſe trouve content de ſon ſort. Tout eſt comparaiſon ; & ce n'eſt qu'en comparant & en calculant qu'on goûte le bonheur. Il y a des degrés de conſolation pour tous les hommes, ainſi que des degrés de peine, & ils ſont preſque tous au niveau ; le pauvre manque de tout, il eſt vrai, mais ſouvent il penſe mieux que le riche qui poſſéde tout ; le malade ſouffre dans ſon corps, mais il entrevoit dans une autre vie qu'il attend, une conſolation prochaine que n'a point l'homme en ſanté : l'artiſan ſe trouve dans l'obſcurité, mais il ſe ſent ſupérieur à bien des Grands par l'élévation de ſes ſentimens. C'eſt Diogène qui croit ſon tonneau préférable au trône d'Alexandre. Nous avons une ſource d'eſpérance, & même d'illuſions, qui font ici-bas une partie de notre bonheur.

Si nous puiſons donc nos idées de félicité dans les réfléxions que la Raiſon nous ſuggére, nous nous trouverons infailliblement heureux : nous di-

rons, quelque choſe qui arrive, c'eſt un nuage qui paſſe, un ſonge qui va finir. D'ailleurs, en combien de maniéres notre imagination ne peut-elle pas nous ſervir ? mais nous l'employons ſouvent contre nous-mêmes, au point que nous nous figurons des choſes triſtes & fâcheuſes, lorſque tout paroît riant. Un deſir n'eſt pas ſatisfait que nous voulons en contenter un autre, & il n'en faut qu'un ſeul qu'on ne puiſſe remplir pour nous décourager & pour nous abattre. Nous ne ſommes réellement malheureux que parce que nous voulons l'être : il faudroit éviter les affaires, les procès, les embarras, & nous les aimons : il faudroit fuir les Cours, & nous les recherchons : il faudroit ſe ſévrer de tous les plaiſirs ſenſuels, qui ne cauſent que des remords, & nous les idolâtrons : il faudroit mettre une diſtance entre le monde & notre ame ; & nous les identifions : il faudroit pratiquer les vertus, & s'attacher irrévocablement à l'Etre infiniment bon qui ne peut ni changer, ni manquer, & nous ne travaillons qu'à nous en éloigner : il faudroit ſe faire une vie d'ordre, un ſyſtême de félicité indépendant des jeux, des ſpectacles, des compagnies ; & nous ne

vivons qu'au hazard, abandonnant nos jours & nos perſonnes au tourbillon du ſiécle : il faudroit reſpecter ſa Raiſon, l'écouter, ſuivre ſes conſeils ; & nous ſçavons à peine ce qu'elle eſt, & même ſi elle éxiſte : il faudroit n'eſtimer que ce qui eſt immortel ; & nous ne chériſſons que les modes, les menſonges, les vanités : il faudroit n'enviſager que ceux qui ſont au-deſſous de nous, qui languiſſent, qui ſouffrent, qui mangent leur pain à la ſueur de leur front, & qui ſouvent n'ont pas où repoſer leur tête ; & nous ne conſidérons que les riches, leurs plaiſirs, & leurs magnifiques habitations : il faudroit en un mot être patient & s'armer de courage contre tous les événemens ; & par nos inquiétudes & notre lâcheté, nous ſuccombons au moindre mal. La patience eſt un don du ciel infiniment plus précieux que tous les tréſors ; & ſans elle on ne peut être heureux.

Ce n'eſt donc ni l'or, ni le rang, ni le crédit qui ſont notre bonheur ; que dis-je, ils ſont même un obſtacle à la félicité. Les Grands jouiſſent de tous ces avantages, & l'ennui les dévore, plus on a de biens extérieurs, plus la Raiſon ſe trouve contredite & gênée ; & il n'y a que la Raiſon, quoi qu'en

diſent les libertins, qui nous rapelle à la véritable félicité. Si l'on étoit heureux en vivant dans une diſtraction continuelle de ſoi-même & de Dieu, ſans doute il ſeroit cruel de réfléchir. Mais quelle vie, que celle d'une ame livrée à l'impétuoſité des paſſions ! Il n'y a de bonheur réel que celui qu'on ne peut perdre, & les paſſions s'éteignent de jour en jour. Le Philoſophe Bias exprimoit ſa félicité en ſe glorifiant de porter tout avec lui, parce que la maniére d'apercevoir & de penſer ne ſçauroit nous être enlevée par perſonne : il ne s'agit donc que de bien apercevoir & de bien penſer, & l'on eſt heureux.

Les hommes qui ſe courbent vers la terre pour prendre des diamans ou de l'or, n'ont point de bonheur à prétendre. Si l'ame ne s'éxalte & ne ſe met audeſſus de la plus haute fortune, l'imagination s'égare, les idées ſe troublent, les penſées ſe confondent, les deſirs ſe matérialiſent, & l'inquiétude ainſi que le dégoût nous ſaiſiſſent & nous déſolent. C'eſt ce que nous prouve l'expérience, & c'eſt ce que nous dit la Raiſon. Allez dans ces vaſtes Palais, où le marbre & l'or reluiſent de toutes parts ; conſidérez ces hommes de fortune que l'adulation diviniſe, & qui

voient les plus grands à leurs pieds ; ces hommes qui paroiſſent n'éxiſter que pour deſirer, & voir tous leurs deſirs auſſi-tôt remplis : allez, & après les avoir bien conſidérés, dites hardiment que ces perſonnes ſont les plus malheureuſes, ſi elles n'ont la Religion pour eſpérance & pour apui, & vous direz vrai. J'interrogeois un jour un Eſpagnol, qui à l'âge de 33 ans avoit fait le tour du monde, & je lui demandois quel perſonnage il voudroit être parmi tant de Souverains & tant de peuples qu'il avoit vus, pour goûter un parfait bonheur : *bon Chrétien*, me répondit-il. Belle réfléxion ! qui n'eſt ni d'un idiot, ni d'un illuminé, mais d'un Sage qui connoît la nature de l'ame, & qui ſçait que le Chriſtianiſme a des reſſources contre tous les événemens, tous les aſſauts, tous les revers, de quelqu'eſpéce qu'ils ſoient. En effet, placez un homme au ſein des malheurs les plus imprévus, & je vous défie de ne pas trouver dans l'Evangile un reméde à ſa douleur ; c'eſt que Dieu qui eſt partout, & qui peut tout, nous tient lieu de tout. Malheur à ceux qui s'apuient ſur un bras de chair. Ne mettez pas votre confiance, dit l'Ecriture, dans les Princes de la terre : comment vous

rendroient-ils heureux ? ils ne le ſont pas eux-mêmes.

Quel bonheur pour une ame qui croit intimement les vérités de la Religion, & qui, apliquée à la méditation des Pſeaumes, lit que le Juſte ne ſera jamais abandonné ; que le deſir des pécheurs périra : que les calomniateurs ſeront humiliés ; que Dieu va bien-tôt paroître pour juger la cauſe de la veuve & de l'orphelin ; qu'il vaut mieux être le dernier dans ſa maiſon que le premier dans les Palais des Rois ; qu'il écoute tout, qu'il voit tout, comme ayant formé lui-même les oreilles & les yeux ; qu'il a placé ſon tabernacle dans le ſoleil ; qu'il connoît le nombre des étoiles, & qu'il les apelle toutes par leur nom ; qu'il a fait le ſoir & l'aurore, & qu'il ſoutient le monde par ſon ſeul vouloir. Avouons que ces idées ſont magnifiques & ſublimes, & qu'il ne faut connoître ni la vraie félicité, ni la vraie grandeur pour ne pas les goûter : mais on ne les goûte qu'autant qu'on s'en nourrit, & qu'on les préfére à tous les plaiſirs, & à tous les honneurs.

CHAPITRE XV.

Des dangers de l'Incrédulité.

L'Incrédule, ſans principe pendant ſa vie, & ſans reſſource à la mort, ſe creuſe un abîme à chaque pas qu'il fait. Tout ſon être créé pour Dieu, change en quelque ſorte de nature, & devient la proie des erreurs & ſouvent des vices. Il n'y a plus de Raiſon chez l'homme deſtitué de Religion. Errant à l'avanture au milieu d'un Univers dont il n'aperçoit ni la cauſe, ni le mobile; au milieu de mille cultes différens dont il ne peut diſcerner le véritable, il ne ſçait s'il doit croire ou douter, craindre ou eſpérer: étranger à ſon ame qu'il ne diſtingue pas, à ſon corps qu'il ne connoît pas, il croit la matiére capable de penſer, & ſa penſée l'effet de la bile ou du ſang.

Tous les hommes en conſéquence ne ſont plus que des automates aux yeux de l'Incrédule; & il ne doit pas y avoir, ſelon idée, plus de mal à les anéantir, qu'à briſer une montre, ou à faire périr un chien: le Souverain lui-même, quoique l'image du Très-Haut, n'aura rien au-deſſus du lion, & on ne

l'honorera que par préjugé. Ainſi les liens d'amitié comme ceux de parenté, ne ſeront que des bienſéances puériles ; ainſi les Républiques & les Monarchies ne ſeront que l'ouvrage de l'ignorance & de la folie : on ne craindra, on n'obéira que pour éviter les peines attachées à la révolte. Grand Dieu, quelles horreurs ! elles font frémir ; & cependant elles réſultent tout naturellement du ſyſtême des Incrédules, ſyſtême qui conſiſte à n'admettre qu'un Dieu ſourd & aveugle, ou tout au moins indifférent à tout ce qui ſe fait ici-bas ; ſyſtême qui ne connoît ni ame, ni immortalité ; ſyſtême qui ſe joue des religions, & qui les regarde toutes comme l'effet de la politique ou de la ſuperſtition ; ſyſtême enfin qui ne croit les hommes raiſonnables qu'autant qu'ils ne croient rien.

Allons plus loin, & voyons ce que deviennent les vices & les vertus aux yeux de l'Incrédule. Hélas ! l'incontinence, ainſi que la chaſteté, la gourmandiſe ainſi que la ſobriété, l'avarice ainſi que la générosité, ne doivent plus être que l'effet du tempérament & de l'humeur ; & il doit être égal de voler cent louis ou de les donner. Si en effet il n'y a qu'un Dieu qui laiſſe er-

rer le monde à ſon gré, & qui ne récompenſe ni ne punit, & ſi l'homme n'a d'ame qu'une circulation de ſang, ou une élaſticité de nerfs qui viendront à ceſſer, la différence du vice à la vertu ne ſera-t'elle pas un ſimple préjugé, & ne ſera-t'on pas bien de ſe jouer de la ſageſſe & de la probité, lorſqu'on pourra le faire ſans riſquer ſon honneur & ſa vie ?

Je ſçais que les impies, effrayés de ces conſéquences, publient que l'honnêteté eſt indépendante de toute croyance & de toute religion. Mais qu'apellent-ils honnêteté ? Je vois qu'ils n'en connoiſſent point d'autre que celle qu'il faut néceſſairement reſpecter pour n'être pas puni par les loix : en effet, fornicateurs, adultéres, & ſouvent calomniateurs & ivrognes, ils ne s'abſtiennent que du meurtre & du vol : donc il eſt permis de croire que ſi l'on ne ſéviſſoit pas contre les voleurs & les meurtriers, ils ſeroient l'un & l'autre, auſſi-bien qu'ils ſont libertins en tout genre. On ne peut être honnête homme que par crainte, lorſqu'on ſe perſuade que tout meurt avec nous, ou l'on n'eſt pas conſéquent. D'ailleurs, cette probité qu'on fait ſonner ſi haut, doit être matérielle comme notre penſée, s'il n'éxiſ-

te que de la matiére : & dès-lors elle ne ſera pas plus reſpectable qu'une roue ou l'aiguille de notre montre.

C'eſt à la vue de ces miſéres que la Raiſon doit bien gémir. Dans quelle captivité ne ſe trouve-t'elle pas chez l'Incrédule ! il la confond, elle qui eſt éternelle, avec le chile ou avec les excrémens ; il l'étouffe, elle qui eſt l'organe de Dieu même, en n'écoutant que ſes paſſions. Cependant il la cite à tout propos, ne ſçachant pas qu'elle combat intérieurement ſes ſophiſmes, & qu'elle eſt le plus fort apui de la Religion. Mais il eſt tems de te détromper, malheureux aveugle : aprens à rentrer dans ton cœur ; & tu trouveras en toi-même le plus terrible argument contre tes paradoxes. Eh quoi ! la Raiſon te condamne, elle crie à l'injuſtice, & elle demande vengeance de ce que tu oſes la faire parler comme tes préjugés, & tu ne l'entens pas. Arrête : ton procès eſt déja jugé ; tu n'as plus d'autre titre que celui d'inſenſé.

On devroit au moins marcher à quatre pattes, quand on fait un auſſi terrible divorce avec la Raiſon ; car on eſt tout étonné de voir un être avec une forme humaine douter des premiéres vérités. Cependant c'eſt ce que font

les Incrédules. Ils ſe dépouillent des notions les plus communes, pour débiter ſans preuves & ſans expérience les plus monſtrueuſes ſingularités ; & , comme le dit parfaitement M. de Beaumont, Archevêque de Paris, dans un Mandement qui paſſera ſûrement à la Poſtérité : » ils allient une facilité ex-
» trême à recevoir une multitude d'hy-
» pothèſes abſurdes, & une opoſition
» preſqu'invincible à ſe ſoumettre aux
» dogmes du ſalut. Ils ſont crédules à
» l'excès ſur des relations frivoles, d'où
» l'on tire quelques objections mépri-
» ſables contre l'Evangile ; & ils ſe re-
» fuſent aux démonſtrations les plus
» ſenſibles des faits de la révélation.
» Ils parlent ſans ceſſe de probité, de
» modération, d'humanité, de bien-
» faiſance ; & en détruiſant les princi-
» pes de la Religion, ils ſapent les
» fondemens de toutes ces vertus. Ils
» ſe récrient contre les tems barbares,
» où la Philoſophie ſe contentoit de
» termes ſans idées, d'expreſſions ſans
» objet ; & ils admettent des ſyſtêmes
» où l'on ſubſtitue de pures chimères
» aux plus grandes vérités.

L'incrédulité n'eſt donc qu'une chaîne de précipices. On ne ſort de l'une que pour retomber dans l'autre. Y a-t'il

t'il un plus grand malheur que de méconnoître le Créateur qui nous a formés, ou de s'en faire une idée qui le dépouille de ses plus beaux attributs? L'incrédule interrompt cet admirable commerce qui est entre l'homme & la Divinité. Nous ne sommes plus que des êtres foibles, isolés, & nous n'avons aucun moyen de nous consoler de nos maux, ni sujet d'espérer une vie plus heureuse, si nous nous trouvons malheureux en celle-ci. Les prières que le pauvre adresse au Ciel sont inutiles & impuissantes, & tout desir de l'éternité est le fruit d'une imagination qui s'égare. O rage! ô désespoir! emparez-vous de tout mon être, si ce langage est véritable; je n'y puis plus tenir, le monde ne me paroît plus qu'un desert affreux, & ma funeste éxistence est un don cruel.

Mais ce n'est pas seulement par rapport à Dieu & à lui-même, que l'Incrédule est coupable: il excite dans les Etats, soit par ses écrits, soit par ses discours, un esprit de révolte funeste à tout le genre-humain. Il arrache aux malheureux la consolation d'espérer, & il enlève aux Souverains mêmes cette obéissance filiale & religieuse qui leur est due, & qui naît du desir

d'accomplir la volonté de Dieu. Il fait plus, il forme des scélérats, & il leur met à la main le fer & le poison pour s'en servir au besoin. Ah ! lorsqu'on en vient au point de se persuader que tout finit à la mort, on avale le crime comme l'eau, & le pere ni le maître ne doivent plus d'ormir en sûreté sous la garde du domestique & de l'enfant.

Tels sont les malheurs que la Raison nous represente comme les suites nécessaires de l'incrédulité. Eh ! que devient-elle cette incrédulité, lorsque la mort avance à grands pas & vient éxécuter les ordres de l'Eternel ? Alors, frapée d'un nouvel aveuglement, que S. Augustin apelle le châtiment des impies, elle persiste à ne rien craindre & à ne rien espérer. Eh ! quelle horrible situation ! Ou bien, effrayée de son funeste état, elle s'efforce d'en sortir, mais comment ? Toutes les priéres de l'Eglise, même les plus consolantes, & qu'on recite auprès des mourans, déposent contre l'Incrédule qui est sur le point d'expirer. On suplie Dieu de faire misericorde au pécheur qui l'invoque, comme ayant cru & professé le mystére de la Sainte Trinité ; & l'Incrédule s'est fait un devoir pendant toute sa vie de le nier & de s'en mocquer. On

ſuplie le Seigneur de pardonner à une ame qui eſt rachetée de ſon Sang ; & l'Incrédule n'a pas ceſſé de blaſphémer contre la Rédemption. On ſuplie Dieu d'ouvrir le ciel en vertu des mérites de Jeſus-Chriſt ; & l'Incrédule n'a ceſſé de regarder Jeſus-Chriſt comme un homme ordinaire, que la ſuperſtition avoit follement déifié.

Ainſi l'Incrédule, ſans reſſource à la mort, comme ſans principe pendant la vie, ne ſe voit environné de toutes parts que d'horreurs & de périls. Il marche au milieu des écueils ; & à la fin il en trouve un bien funeſte & bien terrible, celui qui lui ouvre le ſein des vengeances de l'Eternel. Les inſenſés prendront ceci pour terreur panique, ou pour déclamation : mais l'homme qui cherche la vérité, & qui va la puiſer dans ſa ſource, connoîtra la réalité de ces malheurs, & frémira.

CHAPITRE XVI.

Des Avantages du Chriſtianiſme.

LE plus beau ſpectacle qu'ait jamais eu l'Univers, fut ſans doute l'établiſſement de la Religion Chrétienne. Le Paganiſme perdit ſes idoles, la

Philoſophie ſes ſophiſmes, & les mœurs juſqu'alors impures ou barbares, reprirent l'innocence & la douceur. On ne vit plus la vanité maîtreſſe du monde, la ſuperſtition inſtitutrice des loix, l'ambition mobile du genre-humain. La vérité dans tout ſon éclat, l'obéiſſance & le renoncement à ſoi-même, vinrent s'emparer des cœurs & des eſprits, & former un nouvel empire ſur les débris des paſſions & des ſens.

L'aurore, qui tous les matins débrouille le cahos de l'Univers & lui rend ſa ſplendeur, nous peint le premier crépuſcule de notre ſainte Religion. Les ténébres diſparurent, les doutes ceſſérent; & l'homme, éclairé dans la route qu'il doit tenir, ſe hâta de marcher vers le ſouverain bonheur. C'eſt au Chriſtianiſme que nous devons la connoiſſance des dogmes ineffables qui éxercent notre foi, & de la morale lumineuſe qui ſantifie nos actions. Il nous a annoblis, élevés, & preſque diviniſés, de maniére que nous ne ſommes plus des hommes terreſtres, confondus en quelque ſorte avec les animaux; mais des êtres radieux, dont l'immortalité s'annonce de toutes parts.

J'entens ici la Raiſon qui fait éclater ſa reconnoiſſance, en criant à hau-

te voix, qu'elle n'eſt devenue reſpectable, & qu'elle n'a fait un véritable uſage de ſes droits que depuis la naiſſance du Chriſtianiſme. En effet, ſemblable au Soleil qui parcourt ſa carriére, elle a écarté les brouillards qui l'offuſquoient, & pénétré dans le Sanctuaire même de l'Eternel. On ne l'a plus vue errante au gré des deſirs & des ſens, chercher un culte arbitraire & analogue à l'ignorance & aux paſſions; mais fixée dans la connoiſſance & dans l'amour du vrai, elle a parfaitement démêlé le bien du mal, & elle s'eſt étendue & élevée à proportion que Dieu ſe manifeſtoit.

Ce contraſte qui paroît d'une maniére ſi ſenſible entre la Raiſon abîmée dans les horreurs de l'idolâtrie, & la Raiſon éclairée des lumiéres de la Foi, nous découvre auſſi-tôt les avantages de notre ſainte religion. L'homme chrétien, rendu à lui même & à la Divinité, a paru tenir à la ſubſtance de l'Ange même, & devenir tout-à-coup Citoyen du Ciel. Ses idées ont été ſublimes, ſes deſirs céleſtes, ſes ſens dociles, ſes paſſions mêmes raiſonnables; & il n'y a pas eu juſqu'à ſon corps qui ne ſe ſoit ſpiritualiſé en quelque ſorte par l'uſage des mortifications, de la continence & de la ſobriété.

Le Chrétien, homme de tous les lieux & de tous les tems, n'a ni limites ni momens qui le resserrent & l'arrêtent. Il jouit de la liberté des enfans de Dieu; il ne craint ni les tyrans, ni les revers; il se rit des louanges & des mépris; il n'estime de grandeur que celle d'être immortel; il agit seul comme s'il avoit tous les hommes pour témoins, parce qu'il est vertueux par principes; il se consume au service de ses freres, & il se croit serviteur inutile; il ne boit, ne mange, ne respire que pour la gloire de Dieu; il se cache pour faire le bien, comme les autres pour commettre le mal, redoutant jusqu'à l'ombre de l'amour-propre, il ne connoît ni les contradictions, ni la jalousie, ni l'humeur; en un mot, vrai citoyen, vrai parent, vrai ami, il paroît être tout aux hommes, & il est tout à Dieu. Loin de s'affliger de la vieillesse ou de la maladie, il les regarde comme le prélude de la mort, & la mort, comme l'aurore de sa félicité.

Est-ce là l'homme formé dans le Capitole ou dans l'Aréopage? Les Grecs & les Romains, quelque merveilleux qu'on les suppose, ont-ils jamais produit des personnages aussi parfaits? L'amour d'une gloire chimérique corrom-

pit toutes leurs actions ; & l'abus qu'ils faiſoient de leur Raiſon dans la profeſſion d'un culte extravagant, nous aprend qu'il n'y avoit que la Religion Chrétienne qui dût éclairer & ſatisfaire des ames immortelles. Si l'on en doute encore, voyons le portrait de l'homme évangélique, tracé par un Auteur célébre de ces derniers tems. » Imaginez-» vous, dit-il, tout ce que l'on peut » preſcrire de devoirs pour le bien de » la ſociété ; rapellez-vous tous les » principes de juſtice, raſſemblez ſous » une même idée toutes les vertus, » vous trouverez tout réuni dans le » cœur du vrai Chrétien. Il gouverne-» ra avec ſageſſe, s'il eſt Roi : il pro-» noncera avec équité, s'il eſt Juge : » il combattra avec valeur, s'il eſt ſol-» dat : il commandera avec bonté, s'il » eſt pere : il aimera avec tendreſſe, » s'il eſt époux : il ſervira avec zèle, » s'il eſt ami : il obéira avec fidélité, » s'il eſt ſerviteur : il donnera avec lar-» geſſe, s'il eſt riche : il ſouffrira ſans » murmure, s'il eſt pauvre : il aidera » de ſon crédit, s'il eſt en honneur : il » pardonnera, ſi on l'offenſe : il réſiſte-» ra, ſi on le veut corrompre. Fidèle » dans ſes promeſſes, circonſpect dans » ſes diſcours, modeſte dans la proſpé-

» rité, tranquille dans l'adverſité, pa-
» tient dans les douleurs, compatiſſant
» à celles d'autrui, aimant le bien où
» il ſe trouve, honorant la vertu dans ſes
» ennemis mêmes, condamnant le mal
» par-tout où il le verra, ſévére quand
» il le faut, doux & affable dans l'oc-
» caſion, il aura de toutes ces qualités
» le ſolide & le vrai. Ce ne ſera point
» pour le ſpectacle qu'il ſera vertueux,
» ce ſera pour celui ſeul qui eſt l'au-
» teur de toute juſtice & de toute ſain-
» teté. Propoſez-lui une injuſtice à fai-
» re, une prévarication contre la vérité,
» un écart ſur le devoir, & vous ver-
» rez alors s'il eſt capable de fermeté
» & de courage. Il n'y a que les hom-
» mes les plus lâches qui puiſſent accu-
» ſer les Chrétiens de lâcheté. L'hom-
» me Evangélique, tout en Dieu, tout
» pour Dieu, ſe conſume au ſervice
» de ſes freres, & ne ſe rebute ni des
» périls ni des difficultés. Toute la na-
» ture ne ſçauroit lui ravir ſa vigueur;
» & la chûte du monde entier, loin
» de l'alarmer, le conſoleroit dans l'eſ-
» pérance qu'il va goûter le ſouverain
» bonheur.

Qu'ajouter à ces traits, ſinon que les écrivains impies qui oſent dégrader la Religion Chrétienne, & l'enviſager comme

comme aliénant les esprits & énervant les cœurs, sont des imbéciles ou des fous. Où vit-on plus de zèle pour la patrie, plus de valeur dans les armées, plus de raison dans la conduite que parmi les Chrétiens ? La véritable idée des guerres & des Conquérans ne se trouve-t'elle pas dans les livres saints ? N'est-ce pas là qu'on lit & qu'on admire le courage des Judas Machabée, celui des Eléazar, celui des David ? N'est-ce pas là qu'on aprend à employer la force & l'adresse pour exterminer les ennemis de l'Etat ? N'est-ce pas là qu'on puise une magnanimité qui ne redoute ni les périls, ni la mort, & qu'on voit jusqu'à des femmes, telles que les Débora, les Judith, les Jael, donner les preuves de la plus grande intrépidité ?

D'ailleurs, quelle Histoire est plus féconde que celle de l'Eglise en véritables Héros. Les Empereurs, pendant trois siécles, enivrés du sang des Chrétiens, ne se désespéroient-ils pas à la vue du courage des Martyrs ? Les meres, les enfans, en un mot, tout ce qu'il y a de plus foible aux yeux du monde, affrontoient le fer & le feu, & chantoient des hymnes d'allegresse au milieu des suplices, dont le recit fait frémir. Tertulien dans son Apolo-

gie en faveur des Chrétiens, qu'il repreſente comme déja répandus dans les cours & dans les armées, défie leurs adverſaires de les convaincre de lâcheté & de trahiſon. Pline, quoique courtiſan, écrit à Trajan en faveur des Chrétiens, & ne les accuſe que de ſuperſtition.

Mais à quoi bon recueillir ces témoignages épars dans toutes les Annales? la Raiſon, qui éxamine, qui péſe & qui évalue, reconnoît au premier coup d'œil la vertu, la grandeur & la néceſſité du Chriſtianiſme. Avec lui on eſt intérieurement homme de bien, & ſans lui on n'eſt que ſuperſtitieux ou hypocrite. La crainte des peines éternelles qu'il fait enviſager aux méchans, loin d'énerver les hommes, comme le publient nos beaux-eſprits, eſt le plus fort aiguillon qui puiſſe nous exciter à bien remplir nos devoirs. Lorſqu'on redoute un grand malheur, ne prend-on pas toutes les meſures poſſibles pour s'en garantir? Et la Religion ne menace-t'elle pas des peines éternelles les Soldats qui manquent de zèle & de courage dans le ſervice de leur Prince? Ajoutons que la crainte de la mort ne peut avoir lieu chez des hommes qui regardent leur corps comme un vaſe d'argile toujours prêt à ſe briſer, qui mépriſent

la figure passagére de ce monde, & qui ne craignent que ceux qui peuvent perdre l'ame. Ainsi le vrai Chrétien ne sçauroit être lâche. Ah ! si la Religion éteignoit la valeur, les Constantin, les Charlemagne, les S. Louis, & dans ces derniers tems les Eugène, les Condé, les Turenne, n'auroient donc été que des hommes sans courage, & leurs noms devroient être rayés du nombre des Héros.

C'est ainsi qu'on donne dans les plus ridicules écarts, lorsqu'on franchit les barriéres de la Raison & de la Religion, qui ne sçauroient subsister l'une sans l'autre. L'esprit d'intolérance qu'on reproche au Christianisme, ne regardant nullement le civil, & n'ayant raport qu'aux choses purement spirituelles, ne peut absolument nuire aux Etats. Les Turcs ne sont sûrement pas Chrétiens, & cependant donnent-ils des charges à ceux qui ne croient pas à l'Alcoran, & souffrent-ils qu'on écrive & qu'on parle contre Mahomet & sa doctrine? Il en est ainsi des Chinois : & que veut-on donc nous dire, lorsqu'on reproche sans cesse au Christianisme son esprit d'intolérance ? S'il condamne les autres Religions, c'est qu'il est la seule vraie, & que la vérité étant une ne se divise point. Ce

rigorisme aparent, que les ignorans prennent pour excès ou pour fanatisme, prouve d'une maniére indubitable que l'Evangile vient de Dieu, qu'il n'apartient nullement aux hommes de le mitiger, & que pour se maintenir il n'a besoin ni des ménagemens, ni des ruses qu'emploie la politique. L'Eglise, en déclarant hors des voies du salut tous ceux qui ne sont pas dans son sein, parle comme étant réellement convaincue de son indéfectibilité.

Voilà les inductions que la Raison tire de cet esprit d'intolérance qu'on ne cesse de nous objecter. La Politique humaine n'est point la Religion qui doit nous sauver; & lorsqu'on parlera conformément aux vues du monde, on cessera d'être l'homme immortel, à qui Dieu destine une autre terre & d'autres cieux. Combien la Raison, qui se sent crée pour jouir pleinement de la Divinité, son élément & sa vie, ne gémit-elle pas de voir que quelques misérables intérêts font continuellement disparoître les biens immenses que le Christianisme nous promet? Eh! quand même, ce qui n'est pas, la Religion nuiroit à quelques avantages temporels, ne serions-nous pas fous de les lui préférer? Cet Univers n'est ni notre bonheur, ni notre der-

niére fin : nous n'en avons pas même la propriété, mais ſimplement l'uſage pour quelques jours ; & cependant nous ne penſons, nous ne parlons & nous n'agiſſons que comme ſi nous étions ſeulement nés pour ce malheureux monde, qui ne devroit guére plus nous occuper que la vue d'une fleur qui flatte un inſtant, & qui diſparoît. L'éternité va tout-à-l'heure commencer, & il ne ſert de rien à l'homme de gagner toute la terre & d'y faire les plus beaux établiſſemens, s'il vient à perdre ſon ame. Toujours cette miſérable terre en parallèle avec le ciel, toujours le corps confondu avec l'eſprit, toujours le monde avant l'Evangile. Il faut que la vérité nous ſoit bien étrangére, & que nous ſoyons bien ſourds à la voix de la Raiſon. Nous nous comportons comme ſi nous étions éternels ici-bas, & nous penſons comme ſi nous n'avions que l'anéantiſſement à attendre.

C'eſt une grande erreur que celle de s'imaginer qu'un Etat puiſſe être heureux ſans religion, & même ſubſiſter. On connoît bien peu le cœur humain, & encore moins la nature de l'ame, dont la crainte & l'amour furent toujours le mobile, pour oſer croire qu'on n'a pas beſoin de religion, & qu'elle

n'eſt qu'une politique dont on peut abſolument ſe paſſer. Les peuples, plutôt que de vivre ſans aucun éxercice de piété, courroient dans les forêts s'y conſacrer des arbres & les convertir en dieux ; & dès-lors l'idolatrie, c'eſt-à-dire, la ſuperſtition & la barbarie reparoîtroient comme autrefois.

Je défie une Nation, telle qu'on la ſupoſe, de reſter Déiſte. Cette prétendue religion, la deſtruction de toutes les autres, contrediroit perpétuellement des cœurs créés pour aimer, & pour manifeſter leur amour. Auſſi ne voyons-nous aucun Pays où le Déiſme, tel que nos Beaux-Eſprits voudroient l'introduire, ſoit en honneur : car le Muſulman croit à une révélation & admet un culte. D'ailleurs, comment pourroit-on ſçavoir ſi une Société eſt Déiſte, puiſque ne laiſſant tranſpirer au dehors aucune marque de ſa croyance, elle vivroit à la maniére des Athées, diſons mieux, des bêtes.

Mais ſupoſons pour un moment, que le Chriſtianiſme vint tout à coup à s'étendre parmi nous, & que les hommes rendus à leurs paſſions, perdiſſent toute idée de bonheur & de malheur éternel, qu'eſt-ce qui réprimeroit leurs mauvais deſirs, & qu'eſt-ce qui les empêche-

roit, lorſqu'ils pourroient tromper les yeux du Public, de voler, d'empoiſonner & de tuer? Quiconque connoît l'aſcendant de la Religion ſur les conſciences & ſur les cœurs, n'oſera jamais abandonner ſa bourſe, & encore moins ſa vie à un domeſtique incrédule. On a beau prôner la vertu, pour le ſimple honneur d'être vertueux, la ſageſſe détachée de la Religion n'eſt qu'un fantôme, ou plutôt qu'un préjugé. Il n'y a de vrais amis, de vrais citoyens, de vrais Héros, que parmi ceux qui adorent un Dieu rénumérateur & vengeur, & qui profeſſent un culte analogue à l'immortalité des ames. On nous dira peut-être que le Déiſme n'exclut ni les récompenſes, ni les punitions après la mort; mais ſi cela eſt, que les Déiſtes s'accordent donc avec eux-mêmes, car ils publient que Dieu ne prend pas garde à nos actions, & qu'il n'y en a aucune qui puiſſe l'offenſer. Comment après cela admettre une Eternité heureuſe ou malheureuſe?

Ces réfléxions ne naiſſent ni d'une métaphyſique alambiquée, ni d'aucune eſpéce de Fanatiſme, puiſque la Raiſon toute ſimple nous aprend qu'il n'y a point de probité réelle ſans Religion, & l'on doit mettre une grande différence

entre toutes les Sectes, & le Christianisme : car celui-ci agissant sur le cœur, & réglant même les pensées & les desirs, rend intérieurement les hommes aussi gens de bien que si l'on voyoit le fond de leur ame. Quelle sûreté dans le commerce de la vie, si tous les hommes étoient vraiment Chrétiens ! Il n'y auroit ni mensonge, ni astuce, ni trahison, ni vengeance, & l'on agiroit avec tout le monde sans crainte, sans inquiétude, sans soupçon. Chacun n'ayant que Dieu en vue, & l'Eternité pour objet, seroit plus éxact & plus réservé que si sa conduite étoit exposée à la face de l'Univers.

Est-ce la faute du Christianisme, nous dit la Raison, si des hommes de chair & de sang ont profané ce Nom sacré, & en ont fait l'instrument de leur hypocrisie, de leur ambition, de leur fureur ? On n'abuse que de ce qui est bon ; & de même que l'humanité est toujours respectable, quoiqu'on se voile de son manteau pour détruire, saccager, égorger, la Religion n'en sera pas moins vénérable & nécessaire, malgré les forfaits auxquels on ose l'employer. D'ailleurs, n'y a-t'il de révolutions & d'horreurs que chez les Chrétiens ? Que ceux qui sont si ardens pour la destruc-

tion du Chriſtianiſme, ſe tranſportent en Perſe & en Turquie, & là ils reconnoîtront ſans doute que c'eſt être bien inſenſé de vouloir faire retomber ſur notre Religion les maux qui nous affligent. Ces Empires n'ont-ils pas été & ne ſont-ils pas journellement le théâtre de toutes ſortes d'excès ?

Pardonner à ſes ennemis, leur faire tout le bien poſſible, prier pour ceux qui calomnient, conſerver ſes mœurs dans l'innocence, reſpecter toute Puiſſance & lui obéir, renoncer à ſa propre volonté, mépriſer la figure de ce monde, ne convoiter ni les richeſſes, ni les honneurs, s'occuper continuellement du Ciel & le deſirer, adorer en tout une Providence & s'y ſoumettre, veiller ſur ſes paroles, ſes deſirs, ſes penſées, ne craindre enfin que Dieu, & n'eſpérer qu'en lui ; ſont-ce donc là des qualités nuiſibles aux Etats, & pernicieuſes dans la ſociété ? Ah ! pour oſer le dire, il faut avoir perdu toute idée de raiſon & d'humanité, & avoir arboré l'étendart de la révolte & l'extravagance.

Je veux bien avouer que certaines perſonnes livrées à des dévotions phariſaïques, ſe confient plus dans la recitation d'un chapelet, que dans l'éxer-

cice des bonnes œuvres, passent des jours aux pieds d'une Image qu'elles croient remplie de puissance & de vertu, s'imaginent enfin qu'en portant une relique ou un scapulaire, on ne périra jamais : mais, je le demande ici sans préoccupation & sans enthousiasme, ces abus, tout ridicules qu'ils sont, détruisent-ils les constitutions d'un Etat ? Eh ! qu'importe aux Républiques ou aux Monarchies, qu'une Bigote passe sa vie en pélerinage, brûle des cierges devant toutes les statues, & se fasse enfin une dévotion puérile ? Il est sans doute bien plus à craindre qu'une femme, sans pudeur & sans foi, se livre à la dépravation de son cœur, & se pervertisse *par principe* ; car alors, mauvaise mere, mauvaise épouse, elle deviendra impunément la ruine de sa maison, l'oprobre de sa famille, & le scandale de son pays.

C'est bien un moindre mal, dit l'immortel Montesquieu, que l'on abuse quelquefois de la religion, que s'il n'y en avoit point du tout parmi les hommes. » Le Christianisme, ajoute le même Auteur, qui ne semble avoir » d'autre objet que la félicité de l'autre » vie, fait encore notre bonheur dans » celle-ci. « Il a rendu les Princes

moins timides, & par conſéquent moins cruels. Le pur deſpotiſme a diſparu, à meſure qu'il s'eſt étendu, parce que la douceur ſi recommandée dans l'Evangile s'opoſe à la colére deſpotique, avec laquelle le Prince ſe feroit juſtice & éxerceroit ſes cruautés.

C'eſt ainſi que la Raiſon a parlé à l'Auteur célébre que nous venons de citer, lorſqu'il a dévelopé ces vérités que chacun reconnoît, mais que peu de perſonnes pourroient rendre avec la même énergie; c'eſt ainſi que cet illuſtre Philoſophe pulvériſe par des réfléxions ſi judicieuſes cette troupe de Sophiſtes qui oſent attaquer la Religion Chrétienne, comme contraire au bonheur & à la ſolidité des Etats. Mais que ne ſortent-ils de ces mêmes Etats, puiſqu'ils les regardent comme dévaſtés par le Chriſtianiſme! en prenant ce parti ils feront voir qu'ils ſont conſéquens, & ils nous laiſſeront jouir en paix de la douce conſolation de croire à l'Evangile, & d'eſpérer les biens ineffables qu'il nous promet. S'ils s'imaginent devoir reſter au milieu de nous, pour nous éclairer, nous leur demanderons quelles lumiéres & quelles vertus ils doivent nous donner en échange de notre Religion, & comment ils oſent faire les

Prédicans contre le Chriſtianiſme, dans le tems même qu'ils ne ceſſent de fronder nos Miſſionnaires comme des ennemis de la tolérance, & des perturbateurs du repos public.

Il eſt bien vrai qu'un abîme entraîne dans un autre abîme, & que lorſqu'on a perdu la trace de la vérité, on ne marche plus qu'à travers les précipices & les horreurs. On commence d'abord par ſe dégoûter de certains éxercices de Religion, ſous prétexte qu'ils ne ſont pas eſſentiels; on dit enſuite qu'ils tiennent à la ſuperſtition, enfin on doute, on héſite, & inſenſiblement on en vient juſqu'à railler & à ne plus rien croire. C'eſt le ton moqueur des beaux-eſprits, & non leurs objections, qui a déconcerté bien des Chrétiens, & qui a éteint leur foi. Nous vivons dans un ſiécle ſinguliérement délicat, où l'on craint plus les ridicules que les vices: & combien n'en donne-t'on pas à quiconque écrit ou parle en faveur de la Religion?

Mais n'eſt-il pas bien étonnant qu'on ſoit aujourd'hui obligé de faire l'apologie du Chriſtianiſme aux Chrétiens mêmes! n'eſt-il pas étonnant qu'on ait à ſe défendre d'être pieux, comme on ſe défendroit d'être malhonnête homme? Non, la poſtérité ne produira jamais

dans la suite de ses jours, des tems aussi déplorables.

Ah ! si vous chérissez votre siécle & votre patrie, hommes rebelles à l'autorité de la Religion, épargnez-leur l'opprobre que le libertinage d'esprit entraîne avec soi. N'est-ce pas assez d'avoir soustrait vingt ou trente ans de votre vie, au tems d'épreuve destiné par le Créateur à vous acquérir des droits sur le Ciel ? Voulez-vous donc mettre le comble à votre iniquité, & mourir aussi affreusement que vous avez vécu ? Ce n'est ni par haine, ni par mépris qu'on vous reproche si souvent votre incrédulité. Malheur à celui qui n'aime pas ses freres, de quelque Religion qu'ils puissent être. La charité, l'ame du Christianisme, n'a point d'autre vue que votre retour à l'Eglise dont vous avez été les enfans au moment même que vous veniez de naître. Il n'y a pas un vrai Catholique qui ne vous chérisse malgré vos écarts, & qui ne condamne hautement le fanatisme de ceux qui oseroient vous souhaiter le moindre mal. Si l'esprit de parti, car où ne s'introduit-il pas, vous attaque par des personalités, c'est un esprit odieux à tout bon Chrétien.

Ecoutez ce que vous dit la Raison,

& bien-tôt vous croirez ce que vous enſeigne la Foi. La voix du monde & des paſſions n'eſt point le langage de la Raiſon. Rentrez dans votre ame, dont les plaiſirs & les embarras du monde vous ont arraché, & vous aprendrez qu'on n'eſt homme qu'en rempliſſant ſes devoirs à l'égard de Dieu, & que Dieu veut être adoré en eſprit & en vérité. Si la Religion Chrétienne vous a jamais enſeigné quelque mal, dites-le hardiment; mais ſi elle ne vous a enſeigné que le bien, faites-vous gloire de la pratiquer. Il eſt honorable de revenir ſur ſes pas, quand on ſe détourne de la voie de perdition pour prendre celle du ſalut, quand on quitte le chemin du menſonge pour entrer dans celui de la vérité.

Ce ſont ici les conſeils de la Sageſſe, dont je ne fais qu'emprunter les expreſſions; mais les écoutera-t'on? Qu'il eſt à craindre que le monde, augmentant toujours en irreligion & en malice, ne ſe voie ſurpris tout-à-coup par cette apoſtaſie dont parle Saint Paul! Déja la défection dans la Foi, cette défection qui naît de l'eſprit de révolte & de curioſité, a cauſé la ruine de pluſieurs Chrétiens, & la vraie Raiſon paroît une folie à ceux mêmes qui ſe diſent les plus ſages.

CHAPITRE XVII.

Des Desirs de la Mort.

L'Ame n'a point d'autre centre que l'Eternité. Tout la repouſſe vers ce grand objet : ſon ennui, ſes dégoûts, ſes deſirs, ſes eſpérances, ſes projets, ſont autant d'impatiences & d'inquiétudes qui prouvent qu'on ne peut trouver de repos qu'en Dieu.

Mais écoutons la Raiſon au milieu des maux qui nous inveſtiſſent, & peſons ce qu'elle nous dit à ce ſujet : voici ſon langage. Vous n'êtes ici-bas que des êtres éxilés, à qui les yeux n'ont été accordés que pour enviſager le Ciel votre Patrie. Les malheurs & les paſſions dont vous vous plaignez, ſont autant de graces que Dieu vous diſpenſe, afin de vous dégoûter du monde & de votre propre corps. Cet Univers n'eſt qu'un théâtre où les générations paroiſſent & diſparoiſſent preſqu'au même inſtant, & la toile ne ſe lévera qu'au moment où vous entrerez dans le ſéjour de la gloire & du repos. Tout ce que vous dites & faites ſans raport à ce grand objet, n'eſt pas plus utile & plus ſolide que l'ouvrage d'une araignée. Vos biens,

vos titres, vos honneurs, vos projets, vos plaiſirs, abſolument étrangers à vous-mêmes, ne ſçauroient remplir votre cœur, & vous laiſſent pleins de beſoins & de deſirs.

Eſt-il permis que nous mépriſions cette voix ſi forte & ſi perſuaſive? Elle devroit être un coup de foudre qui nous arrachât tout d'un coup au monde & à ſes folies, & à peine a-t'elle le ſon des échos dont on n'entend que la derniére ſyllabe. Nous nous rendons malheureux à force de deſirer, parce que nous ne deſirons jamais que ce qui nous éloigne de la mort : nous ne penſons pas que ce terme, en venant fermer nos yeux, nous ouvrira les portes éternelles ; & que plus le ſépulcre, qui nous attend, paroît rempli d'horreur & d'infection, plus le ſéjour de gloire, où notre ame doit habiter, ſera auguſte & lumineux.

Les idées corporelles qui ne ceſſent de nous affecter, ſont cauſe de cette léthargie déplorable dans laquelle nous languiſſons. L'homme charnel comme il eſt, & comme il prend plaiſir à l'être, ne peut enviſager ſans frémir le dépouillement de ſes biens & de ſes honneurs : il ne ſçauroit ſe figurer que ſon ame n'éxiſte que pour Dieu, & que

que toute créature qui poſſéde Dieu eſt immenſement riche & puiſſante. La mort en conſéquence lui paroît l'objet le plus hideux, & il ne ſçait que la craindre au lieu de la deſirer. Si c'étoit ſa conſcience qui l'allarmât, cette frayeur ſeroit ſans doute raiſonnable & ſalutaire ; mais ce n'eſt que le chagrin de quitter une terre qu'il idolâtre. Ah ! que la Raiſon nous inſpire bien d'autres idées ! Elle nous place vis-à-vis de Dieu même, & nous entrevoyons ſes clartés éternelles, qui ſont ſa ſplendeur & les délices des Saints. Les Philoſophes Chrétiens ne ſuportoient qu'à regret le poids de leur propre corps, parce qu'ils étoient raiſonnables ; & nous, parce que nous ſommes inſenſés, nous croyons qu'une miſérable maſſe de chair forme tout notre être & toute notre immenſité. Nous avons beau nous promener dans des eſpaces que notre imagination étend au-delà des mers & des cieux, nous tenons toujours notre ame captive & dépendante du plus petit objet.

Ah ! qu'une ame qui deſire la mort eſt merveilleuſe & ſublime ! elle jette un regard de commiſération ſur tous les Trônes de l'Univers ; & dans un raviſſement, qui ne tient ni du fanatiſme,

ni de l'enthousiasme, elle ne reconnoît que Dieu capable de la satisfaire & de la fixer. Elle oublie tous les objets harmonieux & colorés que les sens & les passions adorent ; & n'ayant besoin que d'elle-même pour percevoir & connoître, elle fait sa contemplation & ses délices des beautés impérissables. Elle desire, avec toute la force dont elle est capable, le moment où elle en jouira, & elle le hâte par l'effort de sa juste impatience.

Combien la Raison ne gémit-elle pas de voir que ces sentimens, qui devroient être communs à tous les hommes, passent pour des chimères & pour des visions ! Aussi cette même Raison ne se trouve-t'elle en liberté que chez ceux qui desirent réellement la mort comme l'éxaltation de l'ame & l'humiliation du corps. C'est faire servir notre être au mensonge & à la vanité que de redouter le moment qui doit nous unir à Dieu. S'afflige-t'on d'aller voir un pere, un bienfaiteur, un ami, & d'entrer en possession d'un Royaume ? & cependant nous osons plaindre ceux qui meurent, & desirer une longue vie pour nous-mêmes & pour les autres, comme si c'étoit le comble du bonheur.

Mais qu'est-elle donc cette vie ! Les

ris qui paroiſſent l'accompagner ſont-ils auſſi ſincéres qu'on ſe l'imagine, & peuvent-ils contre-balancer les chagrins & les embarras de toute eſpéce dont nous ſommes accablés? Il n'y a point de jour, & peut-être point d'heure où notre imagination ne travaille contre notre propre repos, & où nous ne ſoyons affligés par quelque peine ou par quelque fâcheuſe penſée. Si les douleurs ne nous déchirent pas, les beſoins nous tyranniſent; ſi les contradictions ne nous moleſtent pas, les affaires nous inquiétent; ſi l'indigence ne nous déſeſpére pas, l'opulence nous eſt à charge; ſi le monde ne nous importune pas, la ſolitude nous attriſte; ſi les paſſions ne nous aſſerviſſent pas, les ſcrupules nous dévorent. En un mot, tourmentés par nos proches, par nos amis, par nous-mêmes, nous ſommes forcés de deſirer la fin de ces maux & le commencement d'une vie plus tranquille & plus lumineuſe.

Quelle montagne de ſollicitudes & de revers entre notre berceau & notre tombeau! montagne que notre imagination ne ceſſe de groſſir, & que nous voyons toujours plus ou moins, même au ſein des fêtes & des plaiſirs. Ces deux volontés qui ſe combattent perpétuelle-

ment en nous, cette ame & ce corps qui ne ceſſent de ſe diſputer l'empire, ces paſſions qui parlent plus haut que la Raiſon, forment un tel cahos, qu'il n'y a que la mort qui puiſſe réellement le débrouiller & nous rendre à nous-mêmes & à Dieu.

Je vous deſirerai donc, ô Mort précieuſe, ſi je ſuis véritablement raiſonnable, & je vous regarderai comme l'agrandiſſement de mon être & le triomphe de l'humanité. Les riches, les courtiſans, les voluptueux, les eſprits à la mode, auront beau me dire que vous n'êtes qu'un objet d'horreur, ou qu'un pur néant, je gémirai de leurs erreurs, & je vous invoquerai, non par déſeſpoir, mais par réfléxion & par goût, car vous devez être l'inſtant de mon bonheur; la joie de mes penſées, la plénitude de ma vie. Je ne fais que ſouffrir ici-bas, marchant à travers les ronces & les épines, gémiſſant ſous le poids d'une chair qui m'accable, & ſoupirant après tant d'amis & de parens que j'ai vus diſparoître: mais quand vous viendrez rompre le mur de ſéparation qui m'empêche de voir Dieu, me reſtituer à ma Patrie, le ſéjour de la juſtice & de la paix, alors je fixerai tous mes deſirs au centre du bonheur,

& je deviendrai immuable, immenſe & preſque divin.

Mais que ſens-je ! déja toutes les puiſſances de mon ame s'ébranlent, mon corps me quitte, la terre s'enfuit, le ſoleil diſparoît, la lumiére éternelle m'environne, & je ne ſuis plus cet homme charnel qui me traînois tout-à-l'heure dans la pouſſiére, mais une intelligence toute pure & toute ſublime. Déja j'ai vu face à face le Dieu que j'adorois par la Foi, & j'ai reconnu toute la vérité des Livres ſaints. Déja ma Raiſon, intimement unie à l'Etre des êtres, participe à toute ſa puiſſance, à toute ſa ſageſſe, à toute ſon immenſité. C'eſt ainſi que la Foi nous découvre ce qui doit arriver au Chrétien qui expire.

Mais ce n'eſt pas ainſi qu'on ſe repreſente la mort & qu'on la deſire. Ceux qui la ſouhaitent s'imaginent qu'elle n'a d'avantages que parce qu'elle finit nos maux. De là ce langage trivial qu'on ne ceſſe d'entendre lorſque quelqu'un finit ſa carriére : *il eſt bienheureux, il ne ſouffre plus, car ce qui eſt mort eſt bien mort.* Comment nous, êtres raiſonnables, nous, Chrétiens, nous oſons nous exprimer ainſi ! Avons-nous donc étouffé le cri de notre ame qui ne ceſſe de nous avertir de notre immortali-

té? avons-nous donc fait divorce avec la Religion qui nous enſeigne que la mort eſt ſouvent le comble des malheurs? Soyons bien ſûrs que nous ne ſommes réellement vivans qu'après le dépouillement de notre corps.

Les Payens, qui n'avoient pour lumiére que le flambeau de la Raiſon, profeſſoient hautement le dogme de l'immortalité, & ſe faiſoient gloire de deſirer la mort comme l'inſtant de leur réunion avec le ſouverain Etre. Auſſi les voyoit-on mourir avec toute la tranquillité poſſible. Ils prononçoient alors des diſcours ſur la grandeur de notre ame & de ſa deſtinée. Ils avoient intérieurement ſenti qu'on n'eſt homme qu'en penſant & que la penſée toute ſpirituelle cherchant continuellement à prendre l'eſſor au-delà de cet Univers matériel, devoit néceſſairement ſurvivre au corps.

Eſt-ce donc une ſi grande merveille de deſirer ce qui doit nous rendre ſouverainement heureux, ce qui doit nous dépouiller de nos miſéres, & nous arracher à une terre qui nous conſume & qui nous dévore? Il eſt ſans doute bien plus ſurprenant de nous voir occupés de cette vie paſſagére, comme ſi elle devoit toujours durer, & de nous voir

honteuſement aſſervis à de prétendus biens qui ne cauſent que de l'embarras, des remords, & qui s'évanouiſſent, comme le ſonge d'une nuit, en laiſſant le cœur & les mains vuides. Laiſſons agir le tems, &, ſi nous en doutons, il nous perſuadera bien tôt que nos projets ne ſont que des folies, & qu'on n'eſt réellement ſage qu'en s'attachant à ce qui ne peut périr.

Deſirer continuellement la mort, c'eſt le moyen de ſe la rendre propice, & de ne pas trouver dans ſon ſein l'horrible punition des méchans. Auſſi n'y a-t'il que les hommes irreligieux qui voudroient ne jamais mourir ou qui ſont aſſez ſtupides pour croire à l'anéantiſſement. Toute la Raiſon ſe révolte contr'eux: je ne trace ici que ce qu'elle me dicte.

Je ſçais que l'aſpect d'un tombeau n'offre rien à la nature que d'horrible & d'effrayant, & qu'il ſemble qu'on borne là ſa triſte éxiſtence; mais la Raiſon, ſous le nom de ſens intime, ne vient-elle pas nous convaincre que notre penſée eſt indeſtructible, que nos deſirs ſont trop vaſtes & trop immenſes pour n'avoir d'autre objet que cette vie miſérable, & que Dieu lui-même eût manqué à ſon propre ouvrage, ſi en nous

donnant l'idée continuelle de l'immortalité, il ne nous eût rendus réellement immortels. Il n'y a que l'insensé qui juge sur les aparences.

O ma Raison, vous espérez dans la mort, comme au moment où vous ne serez plus contredite par les passions, ni offusquée par leurs vapeurs. C'est parce que je ne vous entens pas que je souhaite prolonger mon éxil. Je prends pour votre langage mes affections terrestres : quelle sera votre lumiére, votre élévation, lorsque dégagée de cette portion de terre qui vous apesantit, vous éprouverez immédiatement l'impression du Dieu qui vous éclaire maintenant, & qui vous vivifie.

Ah! comment la Raison ne desireroit-elle pas la mort, puisqu'à cet instant tout ce qu'elle nous a dit de l'autre vie se réalisera ; puisqu'à cet instant elle retournera à sa source, & elle trouvera les lumiéres qu'elle desire, les biens qu'elle recherche, en un mot l'Etre infiniment puissant, infiniment bon, dont elle nous parle quand nous sçavons l'écouter. Cette terre est une demeure incommode pour la Raison ; elle n'y voit que des œuvres qui la dégradent ; elle n'y entend que des discours qui la combattent ; elle n'y lit que des écrits qui la dénaturent

dénaturent : mais au Ciel, elle ſera dans ſon centre, & ſes facultés s'étendront autant qu'elles ſont reſſerrées ici-bas.

CHAPITRE XVIII.

De l'abus qu'on fait de la Philoſophie.

CHaque âge eut des hommes ſinguliers que la cabale & l'amour du merveilleux érigérent en Philoſophes; mais il étoit réſervé à notre Siécle de produire un certain *bel-eſprit*, qui n'eſt ni bon ſens, ni génie, & d'en vouloir faire la régle de nos mœurs & de notre foi. Une imagination ardente à créer des ſyſtêmes & des paradoxes; un goût pour la nouveauté, qui s'étend juſques ſur l'expreſſion & le ſtyle; une ignorance orgueilleuſe, qui contredit le ſens intime de chaque homme & la croyance de tous les tems; une monſtrueuſe impiété, qui attaque Dieu lui-même & qui ſape ſes autels; un ton de mépris & d'ironie qui ſert de réponſe à toutes les objections : voilà ce que nous avons ſubſtitué à l'érudition des Anciens, & ce qui nous procure le bel avantage d'être Philoſophes dès l'âge de vingt ans. Ni le témoignage de Platon lui-même, qui profeſſa le dogme

de l'immortalité de l'ame, ni celui de Sénéque, qui reconnut une Providence, ne ſont pas capables d'arrêter nos Incrédules. Ils prétendent que l'eſprit fait partie du corps; que Dieu ne daigne s'intéreſſer ni aux hommes ni à l'Univers; &, ſelon eux, cette prétention doit être une vraie démonſtration. Mais quels écarts! Pourroient-ils ne pas exciter toute l'horreur, ou plutôt toute la pitié?

Ce n'eſt qu'en déraiſonnant, qu'on oſe uſurper aujourd'hui le nom de Philoſophe, comme c'eſt en déshonorant le Siécle par un délire continuel & par les ouvrages les plus bizarres, qu'on croit l'illuſtrer. Avons-nous donc des yeux, ou à quoi nous ſervent-ils? Je n'ai garde de reproduire ici tout ce que l'eſprit de nouveauté débite depuis plus de trente ans, je craindrois d'effaroucher quelque Lecteur raiſonnable, & de lui inſpirer trop d'averſion pour ſes contemporains. Il ſuffit de ſçavoir qu'on a imaginé qu'il étoit *merveilleux* d'aprendre aux hommes à ne rien croire, à ne rien eſpérer, à regarder du même œil les vices & les vertus, & à ſe mettre au niveau du reptile & de l'inſecte. Il ſuffit de ſçavoir qu'on répute un homme hypocrite ou imbécile, lorſqu'il pro-

feſſe un culte ; & que c'eſt une foibleſſe, au milieu des Chrétiens mêmes, de ſe déclarer aujourd'hui Chrétiens, & d'en adopter les maximes. Sommes-nous réellement éveillés, ou plutôt ne reſſemblons-nous pas à ces ſomnambules qui agiſſent & qui parlent ſans ſçavoir, ni ce qu'ils diſent, ni ce qu'ils font ?

Les vrais Philoſophes ſont des hommes preſque divins : n'eſtimant que leur ame, n'enviſageant que l'Etre ſuprême, dont ils attendent tout leur bonheur, diſcernant le culte qu'il a lui-même preſcrit, & s'y ſoumettant avec docilité, ils ont en horreur toute opinion ſuſpecte. Citoyens, amis, parens, chrétiens, loin de troubler les Etats par des diſcours ou par des écrits, ils ne prêchent que le ſilence, le reſpect & la ſoumiſſion. Jamais leur bouche ne s'ouvre que pour annoncer la vérité ; jamais leur plume ne s'émancipe ſur la Religion, ſur les mœurs, ou ſur le prochain. Sublimes dans leurs penſées, ſimples dans leurs paroles, conſéquens dans leurs actions, ils tiennent une conduite qui honore l'humanité. On ne les voit ni s'intriguer, ni ſe produire, ni cabaler : on ne les entend ni ſe plaindre, ni médire, ni diſputer. La ſageſſe eſt leur gloire ; l'étude leur plaiſir, la paix leur tréſor, le

ciel leur ambition, la bonne conſcience leur félicité. Si l'injuſtice les oprime, ils croient l'avoir mérité; ſi la calomnie les outrage, ils ſe réjouiſſent d'être calomniés; ſi la maladie les afflige, ils la reçoivent comme un avertiſſement de la vie future. Loin d'afficher leur probité, comme font ordinairement ceux qui n'en ont point, ils ſe contentent d'en remplir ſcrupuleuſement les devoirs. Moins au monde qu'à eux-mêmes, moins au ſiécle qu'à l'éternité, ils ne craignent ni les révolutions du tems, ni les caprices du ſort. Sans affectation dans leurs maniéres, ſans oſtentation dans leurs ouvrages, ils ne paroiſſent ſinguliers que parce qu'ils montrent de la candeur au milieu d'un monde qui n'en a plus. Leurs proſélytes, s'ils ont le bonheur d'en faire, ne ſont pas leurs diſciples, mais ceux de la vertu; car ils ne demandent qu'à être oubliés, pourvu que la vérité triomphe.

Si l'on avoit en vue des hommes de ce mérite, lorſqu'on annonce que les Philoſophes ne furent jamais dangereux dans les Etats, ſans doute on auroit raiſon. Mais quelle différence! On veut parler d'un Epicure? d'un Celſe, d'un Porphyre, d'un Hobbes, d'un Spinoſa;

c'eſt-à-dire, de ces dangereux inſenſés qui avancérent les paradoxes les plus inouis, & dont l'incrédulité rajeunit aujourd'hui les objections uſées; c'eſt-à-dire, de ces Ecrivains téméraires qui eſſayérent de dépouiller l'Univers de ſa dépendance, l'ame de ſon immortalité, Dieu lui-même de ſon eſſence; c'eſt-à-dire, de ces maîtres de menſonge, qui travaillérent à détruire tous les cultes, & à laiſſer les hommes en proie à leurs paſſions & à toutes les horreurs de l'impiété, c'eſt-à-dire, de ces eſprits révoltés, qui, déclarant la Religion une politique ou un préjugé, ſapent le trône & l'autel, & ne tendent à rien moins qu'à l'anarchie.

Qu'on ne diſe donc plus que les Philoſophes n'ont jamais fait de mal, car ce n'eſt pas tenir le langage de la Raiſon. Il n'y a pas juſqu'à Socrate lui-même, que nos beaux-eſprits voudroient déifier, dont l'éxemple ne ſoit pernicieux. Quel fut en effet cet homme ſi vanté, & ſi peu digne de l'être; cet homme qu'on oſe regarder comme le martyr de la vérité, & qui eut la foibleſſe en mourant de démentir ſa croyance par un ſacrifice idolâtre? Eh! que ſerions-nous, ſi nous lui reſſemblions, ſinon des Cyniques, qui, bourſouflés d'un

ſot orgueil, & toujours prêts à mordre & à déchirer, auroient en averſion le genre-humain, & regarderoient avec le dernier mépris leur propre eſpéce ; ſinon des perſonnages bizarres qui emploieroient leur vie à écrire des paradoxes, & à concentrer leur bonheur & leur éxiſtence dans une ridicule vanité. Socrate, oui Socrate, quoique digne d'éloges pour avoir profeſſé l'unité d'un Dieu, mérita la mort, à raiſon de ſon mépris pour ſes Maîtres & ſes Concitoyens, de ſon aigreur & de ſa haine envers ſes ſemblables, de ſon inſolence orgueilleuſe, qui lui faiſoit fouler aux pieds tout ce qui n'étoit point lui-même, & il ne fut qu'un homme atrabilaire, indigne du nom de Philoſophe, de ſorte que c'eſt rendre hommage à la vérité que d'enlever ce faux Sage à nos Incrédules qui ne ceſſent de l'éxalter.

La Philoſophie n'eſt que le langage de la Raiſon ; mais combien de perſonnes déraiſonnables parmi tous ceux qu'on dit être Philoſophes ! Il y a de prétendus Sages qui ſont plus peuple que le peuple même, quoi qu'ils ſe croient d'une autre eſſence que le vulgaire ; de prétendus génies, qui ſur une ancienne hypothèſe bâtiſſent de nou-

veaux paradoxes, & s'annoncent enſuite comme les interprétes de la Nature & de la Divinité, enfin comme les Oracles de l'Univers. Galilée, par éxemple, ne fit que dire tout ſimplement que la terre tourne, que le ſoleil eſt immobile, & auſſi-tôt on vit éclôre une foule de faux Sçavans qui aſſurérent que les planétes étoient habitées, & que la terre étant beaucoup plus petite qu'on ne s'imaginoit, on devoit regarder les hommes comme des atômes, & croire que Dieu ne faiſoit attention ni à leurs œuvres, ni à leurs penſées. Locke parut, & faute d'avoir réfléchi, il oſa s'écrier, *qui ſçait ſi la matiére n'eſt pas capable de penſer ;* & auſſi-tôt de beaux-eſprits qui ſe déclarérent ſes diſciples & ſes partiſans, ſoutinrent que la matiére penſe. C'eſt ainſi que la Philoſophie ſert d'aliment aux paſſions & aux préjugés ; c'eſt ainſi que la Raiſon eſt captive, & que le monde vieillit en accumulant toujours paradoxes ſur paradoxes ; & c'eſt ainſi qu'à la fin on eſt tout étonné de voir qu'une ſupoſition & même un badinage ont ſouvent donné lieu à mille abſurdités.

Il ne s'agit donc pas d'imaginer des ſyſtêmes pour être Philoſophe, & qui n'eſt pas capable d'en imaginer ! Lorſ-

qu'on n'a que ſes propres viſions à donner pour preuve de ce qu'on doit croire & enſeigner, on ne doit pas s'ériger en Docteur. Quand on me dira, par éxemple, que l'Univers a toujours été & qu'il doit toujours durer, je répondrai que que ce langage ne peut être celui de la Raiſon, pace que, loin d'être apuyé & prouvé, il eſt contre toute vraiſemblance. Quand on voudra me perſuader par la Métaphyſique, que l'ame n'eſt pas ſpirituelle, je repliquerai que cette Métaphyſique n'eſt qu'un ſyſtême extravagant, & je dirai vrai. Quand on me ſoutiendra que la vertu la plus pure n'a que des motifs d'intérêts, je regarderai cette propoſition comme un abus de la ſaine morale, & je ne me tromperai pas. Le témoignage du ſens intime s'inſcrira toujours contre cette multitude de ſophiſmes que les beaux-eſprits s'efforcent d'accréditer : c'eſt lui qui nous aprend que la plûpart des Ouvrages qu'on apelle philoſophiques, n'ont point de philoſophie, & qu'ils ne contiennent que des doutes alambiqués, des aſſertions chimériques & dangereuſes, en un mot, des propoſitions qui contrediſent l'expérience & la Raiſon : c'eſt lui qui nous rapellant aux grandes & premiéres vérités dont

l'Eternel nous a donné des notions, nous persuade qu'il n'y a d'infaillible & d'indubitable que ce qui est divin; & que conséquemment on abuse étrangement de la Philosophie, lorsqu'on ose l'employer contre l'autorité de la Religion.

Sophiste téméraire & dangereux, quitte le nom de Philosophe dont l'ignorance t'a qualifié, & viens te perdre dans la foule, c'est-à-dire revivre en homme raisonnable; car ce peuple que tu méprises, & qui semble ramper à tes yeux, t'aprendra à connoître ton origine & ta destinée, à adorer un Dieu & à lui rendre le culte qu'il a lui-même ordonné. Oui, tu entendras de la bouche même du plus simple Artisan ce qui doit faire l'objet de tes recherches ainsi que de ton bonheur. En vain tu affectes une science orgueilleuse, tes prétendues lumiéres sont de véritables ténèbres, ta vanité le comble de ta ruine; & il n'y a point de vrai Chrétien, quelque jeune ou quelque simple qu'il puisse être, qui ne soit plus philosophe que toi, & qui n'ait des motifs suffisans pour te plaindre & pour te mépriser.

Sublime Philosophie! comment nos beaux-esprits ne vous ont-ils pas travestie! Chimére de raison entre leurs

mains, vous n'avez plus que des mots deſtitués de ſens ; car les incrédules ſans expérience, ſans principes, ne ſavent que renverſer & détruire. S'ils parlent de changer la forme des Gouvernemens, & d'abolir la Religion Chrétienne, ils conviennent en même-tems qu'ils ne voient rien qu'on puiſſe leur ſubſtituer : quel aveu ! Voilà comme le langage de la Raiſon ſe fait entendre chez les hommes mêmes les plus déraiſonnables : c'eſt une voix qu'on ne peut étouffer.

Qui nous donnera de revoir ces tems heureux, où Malebranche montroit à la terre les beautés ſolides de la vraie Philoſophie ? L'Univers maintenant auroit beſoin d'un Sage tel que lui, pour rendre à notre ame les biens dont on veut la dépouiller. Les ſens ont impoſé ſilence à la raiſon d'une maniére ſi étrange, que nous ne ſommes plus que des ombres de nous-mêmes. Les ſages paſſent pour des radoteurs, & les inſenſés pour des Philoſophes. Un homme prend la plume, s'abandonne à tous les écarts de ſon imagination ; écrit ſes revers & ſes viſions avec une aſſurance inconcevable, & voilà un grand homme. Ses Lecteurs, ſoit qu'ils ne comprennent rien à ſon langage, comme ce-

la n'arrive que trop ſouvent ſoit ; qu'ils ſoient ſéduits par la ſingularité, ou plutôt par la bizarrerie des idées, entrent dans une eſpéce d'enthouſiaſme, & diviniſent le nouvel Ecrivain. Quelque femme qui donne le ton, confirme ce témoignage ; & dès-lors ſi l'on penſe autrement, l'on n'a ni goût, ni génie.

C'eſt ainſi que ſe forme & s'accroît la réputation de la plûpart de nos Philoſophes. Mais laiſſons-les jouir de leur triomphe, qui ne peut être que momentané ; la mort & la poſtérité vont bien-tôt venger le vrai Chrétien du mépris qu'ils ont pour lui ; l'une en faiſant connoître clairement la vérité, l'autre en frémiſſant au ſouvenir de leurs erreurs.

Si l'on s'apliquoit dans les Colléges à donner de bons élémens de Philoſophie, dégagés de toutes ces queſtions futiles, & de toute cette ſcholaſtique, qui ne ſont qu'embrouiller les idées, on pourroit eſpérer qu'enfin le régne de la Raiſon reviendroit peu à peu. Dans les ſciences comme dans les affaires, on doit s'attacher principalement à ſimplifier les choſes, & à les expoſer dans leur vrai jour. La juſteſſe d'eſprit n'eſt rare que parce qu'on néglige cette méthode. Il y a dans l'Univers un ton de Raiſon,

qui, malgré tous nos caprices & toutes nos folies, ſe feroit entendre, ſi nous ſçavions comment il faut s'y prendre pour l'écouter; mais c'eſt l'eſprit de parti qui anime preſque tous les hommes, & c'eſt la prévention qui les aveugle. Quels maux ce malheureux eſprit n'a-t'il pas enfanté! Juſques dans le Sanctuaire même il a ſemé la diſcorde parmi les Miniſtres de la paix, il a éteint la charité dans le cœur de ceux qui devoient en être embraſés, il a élevé autel contre autel, & produit des noms de Sectes qu'on ſe donne réciproquement. A Dieu ne plaiſe que je veuille ici attaquer le véritable zèle toujours jaloux des intérêts de la Religion, je ne parle que des abus, & il faut avouer qu'en ce genre ils ſont grands.

C'eſt l'abus de la Philoſophie qui remplit les Villes & les Cours de livres abſurdes & pitoyables: c'eſt l'abus de la Philoſophie qui engendre les diſputes, les haines, les diſſenſions: c'eſt l'abus de la Philoſophie qui donne des récompenſes à des Ecrivains dignes de toutes les cenſures; c'eſt l'abus de la Philoſophie qui arrache tant d'aplaudiſſemens & d'éloges en faveur des hommes les plus médiocres, ou les plus dangereux; c'eſt l'abus de la Philo-

ſophie qui laiſſe les Philoſophes Chrétiens dans l'obſcurité, & qui déclare la Religion une politique ou une chimére: c'eſt enfin l'abus de la Philoſophie qui attaque le vrai culte, & qui dépouille l'homme de ſa dignité.

Combien la Raiſon du plus ſimple Payſan qui adore ſon Dieu, qui honore ſon Roi, & qui jouit en paix du fruit de ſes ſueurs, n'eſt-elle pas préférable à toute cette ſcience vaine qui ne ſçait que contredire, nier ou douter? Le langage de la Raiſon ſe fait plus ſouvent entendre dans la cabane du Berger que dans le cabinet du Philoſophe. L'un n'a que ſon ame & la vérité qu'il peut voir ſans obſtacle; l'autre au contraire, plein de paradoxes & d'hypothèſes, eſt en quelque ſorte étranger à lui-même, & ne peut ni ſe connoître, ni ſe débrouiller.

C'eſt donc en vain qu'on affecte d'honorer notre ſiécle du nom de *Philoſophique*. S'il y a quelques Ouvrages qui l'illuſtrent, combien n'y en a-t'il pas qui le dégradent! On ſe fait gloire aujourd'hui de publier tous ſes rêves & de faire imprimer tout ce qui affecte ou trouble l'imagination. Soyons hommes, & malgré ce délire univerſel qui gagne tous les âges & toutes les condi-

tions, nous ne ſçaurons penſer & parler comme nous enſeigne la Raiſon, mais la Raiſon bien aprofondie, & non la voix des paſſions qu'on prend ſi ſouvent pour elle, & qui cauſe tous les malheurs.

Précieuſe Raiſon, vous êtes en moi, & j'agis toujours comme ſi vous étiez hors de moi. Forcez mes ſens & mes paſſions à ſe taire, pour que je vous entende, & pour que je puiſſe vous obéir. Il n'y a point de Philoſophie ſans vous; & tous ceux qui ſe diſent aujourd'hui Philoſophes, ne vous connoiſſent ſeulement pas. Faut-il qu'endormis dans votre ſein, ils ne s'aperçoivent pas que vous éxiſtez! Qu'il eſt humiliant de marcher le flambeau à la main & de ne rien voir! Tel eſt notre état. Faites-vous donc connoître, précieuſe Raiſon! vous renouvellerez la face de la terre, vous ranimerez dans nos eſprits ce vrai diſcernement qui eſt en quelque ſorte perdu, vous vous établirez ſur les ruines *du bel-eſprit*, vous vengerez le bon-ſens de l'aviliſſement où il eſt, & vous ferez de la Philoſophie l'école des Mœurs & de la Religion.

CHAPITRE XIX.

Des bornes de la Raiſon.

IL faudroit que notre Raiſon fût Dieu lui-même, pour être illimitée. Toute créature doit porter l'empreinte de ſon néant. La terre s'uſe, les aſtres s'éclipſent, les hommes meurent, & leur ame reconnoît continuellement ſa foibleſſe, parce qu'il n'y a que celui qui a tout fait, qui ſoit infini.

Ces vérités, quoiqu'à la portée des eſprits les plus ſimples, ſont encore incompréhenſibles pour le grand nombre. Certains petits hommes, élevés ſur les aîles de la préſomption, oſent croire que tout doit céder à leurs recherches, & qu'il n'y a rien d'inacceſſible pour leur génie; & cette idée eſt d'autant plus ſinguliére, qu'au même inſtant qu'ils ſe vantent de tout aprofondir, & de tout comprendre, ils ſe déclarent de même nature que la bête. Leur ame, qu'ils ſupoſent grain de matiére, ſera née Juge de Dieu même, & de ſes décrets éternels. Quel merveilleux grain! Ne renferme-t'il pas des myſtéres bien plus incompréhenſibles que tous ceux que nous propoſe la Foi?

Mais, homme ſuperbe, dis-moi ; as-tu réellement cru que la Divinité n'avoit rien d'incompréhenſible pour ta foible raiſon ? & comment, ſi tu ne l'as pas penſé, as-tu oſé juger des matiéres de Foi, & rejetter des dogmes ineffables, parce qu'ils ſurpaſſoient tes lumiéres ? As-tu compris les voies de Dieu, cet abîme impénétrable de merveilles & de grandeurs, toi, qui préſumes qu'en étant Déiſte, il ne réſte plus ni miſtéres ni difficultés ? Pourrois-tu nous expliquer quelle eſt cette immenſité ſans eſpace, cette éternité ſans commencement, cette action & ce repos d'un Etre qui change tout & ne change jamais, qui eſt par-tout, & qui n'a ni patrie ni étendue, qui fait tout en nous, & qui ne contraint jamais notre liberté ? Quel eſt-il donc ce Dieu, dont tu prétens connoître les ſecrets & les conſeils ? Où étoit-il avant la formation de cet Univers, & comment l'a-t'il formé ? D'où a-t'il tiré la matiére, lui qui eſt pur Eſprit ? & d'où tirera-t'il la foudre qui va peut être tout à l'heure t'écraſer ? Déja tu chancelles, tu héſites, tu bégaies, & tu te perds dans les horreurs de ton néant. Hélas ! tu ne connois ni la nature des vents, ni l'eſſence du feu, ni celle du ſable que tu fou-

les

les ſous tes pieds. Tu ne ſçais ni ce qu'eſt la mouche qui bourdonne à tes oreilles, ni le chien qui t'obéit; que dis-je? tu ne ſçais pas même comment tu éxiſtes, & quelle eſt la penſée qui t'affecte. Ah! créature téméraire, ou plutôt chétif philoſophe! quel parti prendre? t'avouer imbécile ou foû.

Il n'y a preſque pas d'inſtant où nous n'apercevions les bornes de notre raiſon. Semblable à cet horizon qui nous environne, elle ne nous preſente qu'un eſpace infini. Demandez à ce Phyſicien continuellement apliqué à découvrir les opérations de la Nature, à ce Médecin attentif à ſuivre les eſprits animaux, ainſi que la circulation des humeurs & du ſang, à ce Métaphyſicien habile à diſtinguer les merveilles de l'ame des actions du corps, & à reconnoître l'impreſſion de Dieu; & tous, à moins qu'ils ne ſoient inſenſés, ou charlatans, vous diront qu'ils n'aperçoivent ni les cauſes ni les reſſorts qui font mouvoir cet Univers; tous vous diront que nous n'avons ici-bas qu'une lumiére proportionnée à nos beſoins, & que lorſqu'on cherche à trop pénétrer, on s'égare indubitablement; tous vous diront qu'ils ſe voient arrêtés preſqu'à chaque pas, & qu'il eſt impoſſible

de déchirer le voile que l'Eternel a mis entre ſes deſſeins & nos perceptions ; qu'enfin on ſe ſent oprimé du poids immenſe de ſa puiſſance, lorſqu'on oſe aller au-delà des bornes qu'il a lui-même poſées.

L'homme ſuperbe, ainſi que l'Ange rebelle, a dit dans l'égarement de ſon eſprit, je m'éléverai ſur le trône de la ſageſſe, & je ſerai ſemblable au Très-Haut. Mais qu'ont produit ces blaſphêmes? tout ce que nous voyons depuis trente ans, c'eſt-à-dire, toutes les extravagances, & toutes les horreurs dont la plûpart de nos écrits ſont remplis. Dieu, jaloux de la gloire de ſon Nom, & de l'incompréhenſibilité de ſes voies ſouverainement adorable, a placé notre Raiſon dans un cercle, dont elle ne peut ſortir : dès-lors toutes les diſputes doivent ceſſer, & l'on ne doit pas rejetter une vérité, parce qu'on ne la conçoit pas.

Quel bouleverſement ne ſeroit-ce pas dans l'Univers, ſi le Créateur étoit ſoumis à l'examen de ſa créature, & ſi le fini devoit comprendre l'infini? Chaque être n'agit que ſelon la meſure des dons qu'il a reçus, l'homme ſelon la Raiſon, la bête ſelon ſon inſtinct; & ces facultés, quoique bien différentes l'une de l'autre

ont également leur terme. Le Philoſophe a beau s'élever juſqu'au ſein des nues, il trouve une borne où il doit s'arrêter, ainſi que le plus ſimple berger. Ce n'eſt pas ſeulement à la mer que le Tout-Puiſſant a donné cet ordre irrévocable : tu n'iras que juſques-là, & tu viendras y briſer l'orgueil de tes flots : mais c'eſt à chacun de nous. Il a voulu que nous euſſions aſſez d'intelligence pour le connoître & l'aimer, mais non pas pour le comprendre. Il ne ſeroit plus ce qu'il eſt, ſi l'on pouvoit aprofondir ſes myſtéres ineffables. Eh ! comment oſons-nous donc l'entreprendre, nous qui ne pouvons pas même deviner ce qui ſe paſſe dans l'intérieur du dernier des hommes, que dis-je, du plus petit inſecte ?

Notre Raiſon avoue ces vérités, au point que ce n'eſt jamais elle qui ſe révolte ; & ſi l'on vouloit nous aſſurer le contraire, il faudroit nous prouver que la lumiére peut ſe changer en ténébres. En effet, la raiſon ceſſeroit d'être ce qu'elle eſt, & elle agiroit contre elle-même, ſi ſes opérations nous conduiſoient à la folie. N'abuſons ni de ſes facultés ni de ſon nom, & nous reconnoîtrons qu'on ſe ſoumet toujours lorſqu'on eſt raiſonnable. Dieu a abandon-

né le monde aux disputes des hommes, selon l'expression de S. Paul, mais il s'est réservé la Religion comme un objet sacré qu'on ne peut trop admirer & trop révérer.

Il n'y a rien de plus propre à nous convaincre de cette vérité, que la lecture de tous les livres qui éxistent dans l'Univers. Ils ont beau être profonds, sublimes, lumineux, ils ne nous aprennent ni à connoître l'avenir, ni à trouver la cause de mille effets que nous voyons. S'ils démontrent quelque vérité dont on ne peut douter, ce sont des vérités qui n'ont rien d'infini. Ainsi, soit qu'on concilie tous les Auteurs anciens & modernes, ou soit qu'on les mette en opposition, il ne résultera de leurs recherches & de leurs observations, que des connoissances bornées ou vraiment idéales. Tout, excepté Dieu, a un terme, & tout lui doit hommage comme au seul Etre infini.

Mais je ne veux que l'aspect de la mer dans le tems qu'elle s'éléve, qu'elle s'abaisse, qu'elle ouvre ses abîmes; que celui du Firmament lorsqu'au sein de la nuit il déploie ses richesses, pour nous confirmer la foiblesse de notre Raison. Alors étonnée, & presque perdue au milieu de tant d'objets si merveilleux,

elle ſe rapelle, elle ſe cherche, & ne ſçait plus ce qu'elle eſt, ni comment elle éxiſte.

Ce n'eſt qu'en s'attachant à Dieu, & en ſe ſoumettant pleinement à ſes deſſeins inpénétrables, qu'on peut étendre la Raiſon. Hors de là elle rampe, lorſqu'elle paroît s'élever, & ſes études ne ſont que des connoiſſances chimériques qui n'aprennent rien.

Nous ne pouvons ajouter une ligne à notre taille, une goutte d'eau à la mer, une feuille à la moindre plante, non plus qu'une aîle au plus petit moucheron; & nous prétendons ſonder les abîmes de l'Eternel! D'ailleurs ne ſçavons-nous pas que notre raiſon commence, s'accroît, & que conſéquemment elle doit être foible, dépendante & limitée; une fiévre l'abat, un verre de vin la trouble, une peur la déconcerte; tantôt jouet des paſſions, tantôt victime des ſens, elle s'embrouille, elle ſe confond, & nous prouve qu'il n'y a que Dieu qui toujours le même, toujours Eternel, toujours infini, n'a ni terme ni durée.

Il ſeroit peut-être ici néceſſaire de donner des moyens de contenir la Raiſon dans ſes bornes, & de nous la rendre intelligible, mais les régles de conduite ſont ſi rarement réduites en pratique,

que cela paroît superflu. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'éloignement du monde & la mortification des sens rendent l'ame à elle même, & nous laissent jouir de l'heureux avantage de réfléchir & d'écouter; c'est que l'idée de l'éternité, souvent presente à l'esprit, nous rapelle notre néant, & nous ôte toute envie de vouloir nous élever au-dessus de nos forces. Ainsi, vous qui êtes peut-être au moment de secouer le joug de la Foi, & qui croyez entendre votre Raison en n'écoutant que le cri des passions, pensez souvent aux grandeurs d'un Dieu dont les voies sont aussi incompréhensibles que lui-même, & prêtez l'oreille aux inspirations & aux remords qui parlent au milieu de vous. C'est-là ce langage de la Raison qui vient de faire la matiére de cet Ouvrage : écoutez-le, & vous vivrez en hommes immortels.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. *De la raiſon*, page 1
CHAP. II. *Des Obligations envers Dieu.* 12
CHAP. III. *Des Obligations envers nous-mêmes.* 13
CHAP. IV. *Des Obligations à l'égard du Prochain.* 46
CHAP. V. *De la Providence*, 60
CHAP. VI. *Du Bien & du mal*, 76
CHAP. VII. *De la diverſité des Conditions*, 89
CHAP. VIII. *De la néceſſité des Loix*, 94
CHAP. IX. *De l'uſage des Sciences*, 100
CHAP. X. *De l'amour de la Patrie*, 107
CHAP. XI. *Du ſçavoir vivre*, 113
CHAP. XII. *Du mépris des injures*, 122
CHAP. XIII. *De l'Amour de la paix*, 29

CHAP. XIV. *Des Moyens d'être heureux*, 128
CHAP. XV. *Des Dangers de l'incrédulité*, 148
CHAP. XVI. *Des Avantages du Christianisme*, 156
CHAP. XVII. *Des Desirs de la mort*, 175
CHAP. XVIII. *De l'abus qu'on fait de la Philosophie*, 187
CHAP. XIX. *Des bornes de la Raison*, 201

Fin de la Table des Chapitres.

900
B768

